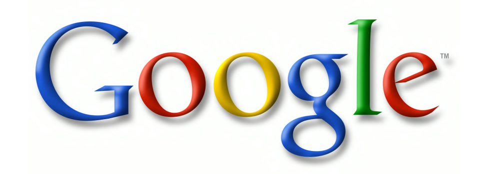
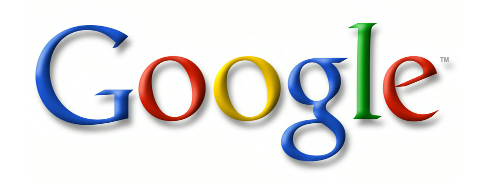
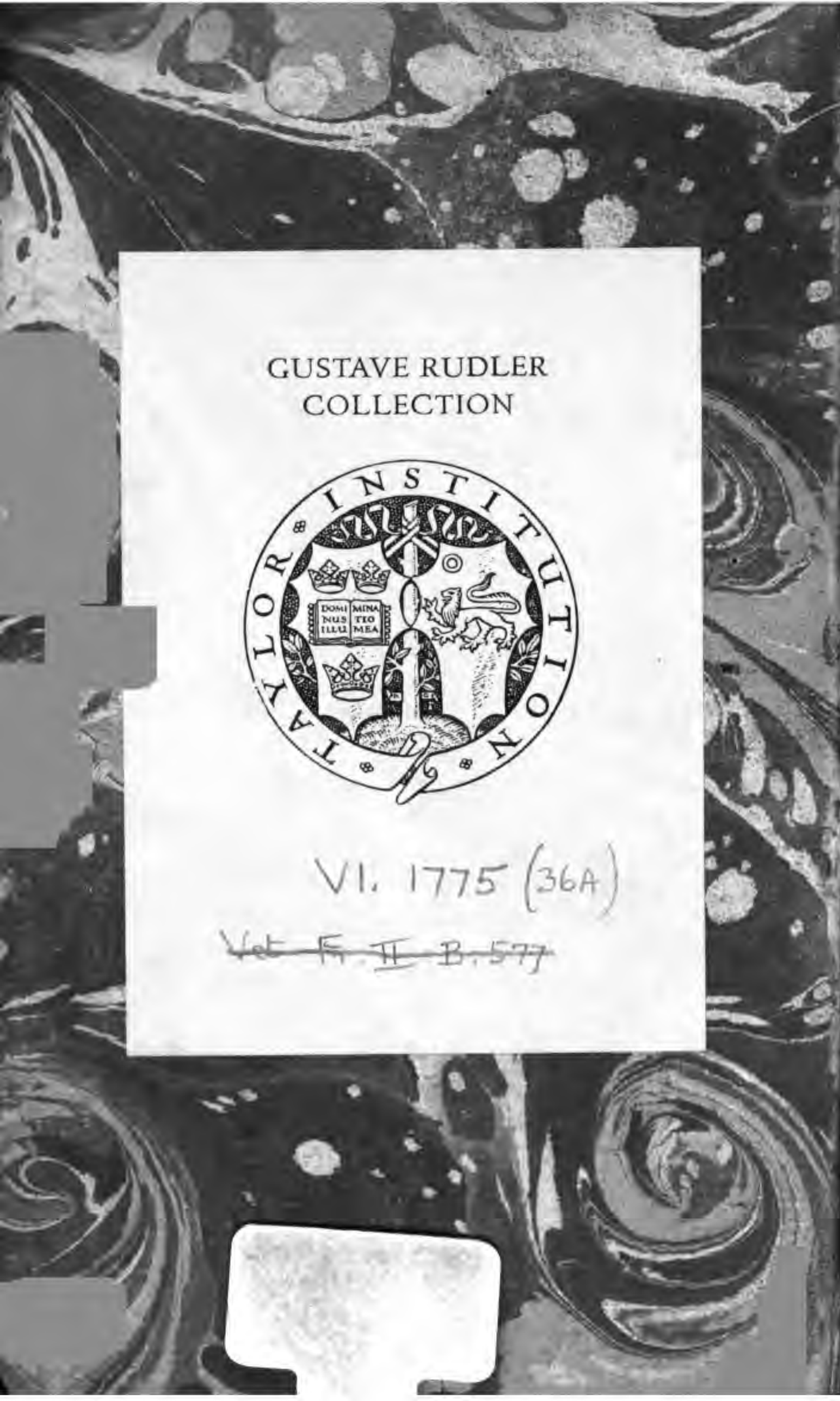







GUSTAVE RUDLER
COLLECTION
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VI. 1775 (36A)
Vet Fr. II B. 577



TOME TRENTE-SIXIÉME.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE

ET

DE PHILOSOPHIE.

TOME QUATRIÉME.

M. DCC. LXXV.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE, ET DE PHILOSOPHIE.

DIALOGUES.

DES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

LEs habitans de Cachemire font doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le font d'affaires férieufes, & vivans comme des enfans qui ne favent jamais la raifon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, fe confolent de tout, fe moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a fubfifté plus de treize cent ans, fans avoir eu ni de vrais philofophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes paffables, ni de peintres, ni de fculpteurs. Ils manquèrent longtems de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis Cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir re-

cours à un Juif ou à un Banian. Enfin vers le commencement du dernier siécle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation, & qui nourris de la science des Persans & des Indiens portèrent la raison & le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui à l'aide d'un bon visir poliça, embellit, & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, & firent des chansons contre le sultan, contre le ministre, & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé, fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de passer une jambe par-dessus l'autre au son des instrumens avec une grace merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les semaines une façon admirable d'ajuster un ruban; & enfin d'excellens chymistes, qui avec de l'essence de jambon, & autres semblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danseurs, & de cuisiniers presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus saine, & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait, & on ne faisait rien. Un philosophe de l'Indoustan, grand amateur du bien public, & qui disait volontiers & inutilement son avis, quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, passa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magni-

fique temple ſemblable à celui de Pékin, ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazards, c'eſt-à-dire, de ces marchés & de ces magaſins publics entourés de colonnes, & ſervans à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les ſalles deſtinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatriéme ordre; qu'on voyait avec indignation de très vilaines maiſons ſur de très beaux ponts, & qu'on déſirait en vain des places, des fontaines, des ſtatues, & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philoſophe Indien, de vous faire une petite queſtion. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh, dit le petit boſtangi, il n'y a pas moyen: cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philoſophe. On nous a déja étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce ſont des diſcours de ſage, c'eſt-à-dire, des choſes admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous ſommes rebattus de ces belles ſentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philoſophe, à ceux qui vous ont repréſenté qu'il ne s'agiſſait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'état de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choſes dont elle a beſoin? Nous n'avons rien répondu, dit le boſtangi: nous nous ſommes mis à rire ſelon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philoſophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous allarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, ſe mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien; & ils eurent enſemble la converſation ſuivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale poſſédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais ; mais étant ſans induſtrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la miſère.

LE BOSTANGI.

J'entends ; vous faites conſiſter la richeſſe dans la poſſeſſion d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un état eſt comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainſi la richeſſe conſiſte dans le ſol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux eſt celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; & le plus beau préſent que DIEU ait fait à l'homme, eſt la néceſſité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années : & où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas ſoudoyé cent mille ſoldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il eſt vrai, & l'état ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent

mille hommes ; & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort, que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encor. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans ; & la vérité est, que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au-lieu d'avoir engraissé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout, & vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toûjours suivi cette maxime, ils mangeraient encor du gland, & ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête & des mains, & on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très bien traités. Mais quelles dépenses énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez sous vos pas tous les matériaux; vous avez autour de vous deux cent mille fainéans que vous pouvez employer: Il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire; car assurément vous ne payerez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très véritable, il ne sortira ni argent ni denrées de l'état.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire? Quoi! depuis que vous êtes établis en

corps de peuple, vous n'avez pas encor trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encor aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait enforte que les possesseurs du riz, du lin, & des bestiaux donnassent du pilau & des chemises aux mendians qu'on emploirait à remuer la terre, & à porter les fardeaux, on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes, qui le long de l'année sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingt jours, pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiseux en jours utiles ? Que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes désoccupés ? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vite de l'industrie : vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces tems sont destinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable ; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies ? Est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'état que le peuple s'enyvre un tiers de l'année ?

Cette conversation dura longtems. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison, & il fut le pre-

mier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent, ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raisonneur & le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences, il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds portans petit manteau par-dessus longue jaquette, capuce pointu sur la tête, ceinture de corde sur les reins. Voilà des grands garçons bien faits, dit l'Indien; combien en avez-vous dans votre patrie ? A-peu-près cent mille de différentes espèces, dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! Et moi aussi, dit le bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc ? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le bostangi. Que cela est utile à un état ! dit l'Indien. Cette conversation dura longtems & ne produisit pas grand'chose.



UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

EH bien, monsieur ! le procès de ces pauvres orphelins.

L'AVOCAT.

Comment ! Il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies-réelles. On n'a mangé encor en frais de justice que le tiers de leur fortune ; & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage ; je le respecte : mais pourquoi depuis trois

mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

C'eſt que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il falait aller pluſieurs fois chez votre juge, pour le ſupplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir eſt de rendre juſtice, ſans qu'on l'en prie. Il eſt bien grand de décider des fortunes des hommes ſur ſon tribunal : il eſt bien petit de vouloir avoir des malheureux dans ſon antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter ſa grand' meſſe ; pourquoi faut-il que j'aille ſupplier mon juge de remplir les fonctions de ſa charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article déciſif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* eſt apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'eſt un particulier qui a dit ſon avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite : les juges le croyent, & on gagne ſa cauſe.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de trifte, c'eft que vous avez contre vous *Turnet* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres légiflateurs de la même force, fans doute?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être fuffifamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on fe partage en plufieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain? Eft-ce que nous vivons fous *Juftinien* & fous *Théodofe?*

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chaffe & les tournois; ils couraient dans la terre-fainte avec leurs maîtreffes. Vous voyez bien que de fi importantes occupations ne leur laiffaient pas le tems d'établir une jurifprudence univerfelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends. Vous n'avez point de loix, & vous allez demander à *Juftinien* & à *Charondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez. Nous avons plus de loix que toute l'Europe enfemble; prefque chaque ville a la fienne.

LE PLAIDEUR.

Oh! oh! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah ! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au-lieu d'être natifs de Melun près Corbeil !

LE PLAIDEUR.

Eh bien, qu'arriverait-il alors ?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de là c'est tout autre chose.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne sont-ils pas en France ? Et n'est-ce pas une chose absurde & affreuse, que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'est qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun, n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes faisaient dans le bon tems deux empires séparés ; & l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des loix à ses sujets ; ces loix dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel qui ne savait pas lire, & leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de père en fils ; de sorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encor, & tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume ; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnac ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnacs, & messieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon? Est-il plus difficile d'avoir les mêmes loix que les mêmes habits? Et puisque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit partout la même, quand la pinte ne l'est pas? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini, & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares? Ils ont la même mesure; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne; quoi! des peuples qui vivent sous les mêmes loix, ne vivent pas sous la même religion?

L'AVOCAT.

Non, & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont cru les loix faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur? Peut-être que les Anglais, & d'autres peuples, ont pensé que l'observation des loix était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabatiste qui se ferait batiser à trente ans; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU, doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. (a)

MADAME DE MAINTENON.

OUi, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur: non, c'est pour trouver en vous des consolations.

(a) Madame de *Maintenon*, & mademoiselle *Ninon de l'Enclos*, avaient longtems vécu ensemble. Cette célèbre fille, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf*, que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Des confolations, madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureufe.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en eft affez. La mienne n'eft pas de cette trempe; je vous ai toûjours regrettée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous fentez dans la grandeur le befoin de l'amitié; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu befoin de la grandeur; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée fi longtems ?

MADAME DE MAINTENON.

Vous fentez qu'il a falu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte furtout cette contrainte.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaifirs, ni mes anciens amis. Mais fi vous êtes malheureufe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me fuis trompée la première. Si lorfque nous foupions autrefois enfemble avec *Villarfaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des tournelles, lorfque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un fujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit; Vous approcherez un jour du trône; le plus puiffant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous; toutes les graces pafferont par vos mains; vous ferez regardée

comme une souveraine; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit; leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'est accompli; j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers momens; j'ai espéré la joie, & je ne l'ai point trouvée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Les philosophes pouront vous croire; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente; & s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe, comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéatre, où chacun est placé au hazard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grace, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin?

MADAME DE MAINTENON.

Ah! ma chère *Ninon*, depuis le tems que je ne vous ai plus appellée que *mademoiselle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude; c'est tout vous dire. Mon cœur est vuide; mon esprit est contraint; je joue le premier personnage de France; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame

languiſſante, de ranimer une autre ame, d'amuſer un eſprit qui n'eſt plus amuſable! (*b*)

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la triſteſſe de votre ſituation. Je crains de vous inſulter en réfléchiſſant que *Ninon* eſt plus heureuſe à Paris, dans ſa petite maiſon, avec l'abbé de *Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Verſailles auprès de l'homme de l'Europe le plus reſpectable, qui met toute ſa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la ſupériorité de mon état. Je ſais qu'il ne faut pas trop goûter ſa félicité en préſence des malheureux. Tâchez, madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obſcurité voluptueuſe où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le ſeul remède dans votre état douloureux, c'eſt de ne dire jamais,

Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir!

Bûvez du fleuve Léthé; conſolez-vous ſurtout en jettant les yeux ſur tant de reines qui s'ennuyent.

MADAME DE MAINTENON.

Ah! *Ninon!* peut-on ſe conſoler ſeule? J'ai une propoſition à vous faire; mais je n'oſe.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Madame, franchement c'eſt à vous à être timide; mais oſez.

MADAME

(*b*) Ce ſont les propres paroles de madame de *Maintenon*

MADAME DE MAINTENON.

Ce ferait de troquer, du moins en apparence, votre philosophie contre de la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Verfailles; vous feriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à supporter mon état.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je vous aime toûjours, madame; mais je vous avoûrai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me faffe hypocrite & malheureufe, parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah, cruelle *Ninon !* Vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Non, je fuis toûjours fenfible. Vous m'attendriffez; & pour vous prouver que j'ai toûjours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis; quittez Verfailles, venez vivre avec moi dans la rue des tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureufe auprès du trône; & je ne pourais l'être au marais. Voilà le funefte effet de la cour.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je confulterai fur votre mal avec les philofophes qui viennent chez moi; mais je ne vous promets pas qu'ils faffent l'impoffible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuſe!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuſe, uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les déſirs ſi vifs qu'autrefois? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuſe ni dévote.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouir d'une félicité complette. Il faut une ame bien vive, & cinq ſens bien parfaits, pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philoſophie, on eſt auſſi bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphère. Croyez-moi: venez vivre avec mes philoſophes.

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des philoſophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR-GENERAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAvez-vous qu'un miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand-homme, que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si *Louis XIV* n'en avait eu un peu, ſon règne n'eût pas été ſi illuſtre. Le grand *Colbert* en avait ; ayez celle de le ſurpaſſer. Vous êtes né dans un tems plus favorable que le ſien. Il faut s'élever avec ſon ſiécle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage ſur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiſſiez faire aiſément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'adminiſtration des finances dans tout le déſordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, aſſervie à des préjugés, dont la rouille avait treize cent ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conſeil qui ſût ce que c'eſt que le change. Il n'y en avait

pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance, où la nécessité de gagner sa vie, & j'ose dire le bien de l'état, doivent la tenir. Mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très considérable; il gouverne les grands, qui pensent quelquefois, & les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui est arrivé dans la musique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies, toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes, capables d'exécuter la musique la plus savante, s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie & dans l'administration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli*; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots, le ministre appercevant que le philosophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions; le ministre prit le papier, & lut.

La richesse d'un état consiste dans le nombre de ses habitans & dans leur travail.

Le commerce ne sert à rendre un état plus puissant que ses voisins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres, toutes choses d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la masse d'or & d'argent serait inutile.

Car pourvu qu'il y ait assez d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce soit seulement égale, alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliards dans un royaume, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre sous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit sous ; & le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or & l'argent ; elle est dans l'abondance de toutes les denrées ; elle est dans l'industrie & dans le travail. Il n'y a pas longtems qu'on a vu sur la rivière de la Plata un régiment Espagnol, dont tous les officiers avaient des épées d'or ; mais ils manquaient de chemises & de pain.

Je suppose que depuis *Hugues Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts ; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du tems de *Hugues Capet* ; car être riche, c'est jouir. Or je jouis d'une maison plus aërée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'était celle de *Hugues Capet* lui-même : on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin : on a perfectionné les manufactures, & je suis vêtu d'un plus beau drap : l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins, me fait faire tous les jours une chère plus délicate, que ne l'étaient les festins royaux de *Hugues Capet*. S'il se faisait transporter, quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans une charrette ; & moi je me fais porter dans un carrosse commode & agréable, où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas falu plus d'argent dans le royaume, pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peinte, il n'a falu que de l'industrie ; ainsi du reste. On prenait

dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de *Hugues Capet*, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison, que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu, que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre; on en fait des glaces.

Or celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procures. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'est l'esprit; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient; c'était du caffé & de la cannelle. Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du caffé les matins, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles, donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il est clair que c'est les faire mourir pour la société, que de les enterrer toutes vives dans des cloitres, où elles sont perdues pour la race présente, & où elles aneantissent les races futures. L'argent perdu à doter

des couvens, ſerait donc très bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui ſont encor en France, aux filles qu'on laiſſe ſécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière ſûre de nuire à l'état, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſſer des champs couverts de ronces. La ſtérilité, en tout genre, eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui eſt l'économe de la nation, donne des penſions à des dames de la cour, & il fait bien; car cet argent va aux marchands, aux coëffeuſes & aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? Cet argent retournerait de même à l'état, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un gouvernement, qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces; ceux qui vont en guenilles d'un bout du royaume à l'autre arracher des paſſans, par des cris lamentables, de quoi aller au cabaret; & ceux, qui vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution, au nom de DIEU, & reviennent ſouper chez eux, dans de grandes maiſons, où ils vivent à leur aiſe. La première de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre; parce que, chemin faiſant, elle produit des enfans à l'état, & que ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi des maçons & des ſoldats. Mais toutes deux ſont un mal, dont tout le monde ſe plaint, & que perſonne ne déracine. Il eſt bien étrange que dans un royaume, qui a des terres incultes & des colonies, on ſouffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement eſt celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples, qui ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortaliſé leur mémoire par des travaux que nous

n'osons imiter ? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever, est celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais dans un état bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas*, en faisant en Perse tant d'établissemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison ; Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt ? C'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne & du lait que les mammelles de sa femme donnent à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe. Il faut, en le faisant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je suppose qu'on paye cinquante millions de plus par an. De ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger : trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions, on en paye vingt-cinq ; rien ne passe alors chez l'étranger : on fait travailler, pour le bien public, autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on est réellement riche en payant l'état. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heu-

reux doit être celui qui paye le plus; c'eſt inconteſtablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public eſt à l'argent, ce que l'argent eſt aux denrées; une repréſentation, un gage d'échange. L'argent n'eſt utile, que parce qu'il eſt plus aiſé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il eſt de même plus aiſé à un receveur de province, d'envoyer au treſor-royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit eſt utile. Un papier de crédit eſt dans le gouvernement d'un état, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabeſtans ſont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pu remuer à bras. Un Ecoſſais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit; c'était un médecin qui donnait une doſe d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulſions; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il eſt reſté des débris de ſon ſyſtême, une compagnie des Indes, qui donne de la jalouſie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la nation; donc ce ſyſtême, contenu dans de juſtes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (*a*)

Changer le prix des eſpèces, c'eſt faire de la fauſſe monnoie. Répandre dans le public plus de papier de crédit que la maſſe & la circulation des eſpèces & des denrées ne le comportent, c'eſt encor faire de la fauſſe monnoie.

Défendre la ſortie des matières d'or & d'argent, eſt un reſte de barbarie & d'indigence; c'eſt à la fois vouloir ne pas payer ſes dettes & perdre le commerce; c'eſt en effet ne pas vouloir payer; puiſque ſi la nation eſt débitrice, il faut qu'elle ſolde ſon compte avec

(*a*) Alors la compagnie des Indes ſubſiſtait avec éclat & donnait de grandes eſpérances.

l'étranger. C'eſt perdre le commerce, puiſque l'or & l'argent ſont non-ſeulement le prix des marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-mêmes. L'Eſpagne a conſervé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'eſt qu'une ancienne miſère. La ſeule reſſource du gouvernement eſt qu'on viole toûjours cette loi.

Charger de taxes dans ſes propres états les denrées de ſon pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guienne de la Bretagne; c'eſt encor un abus honteux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une antichambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon ſouper lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'eſprit humain, on n'a pu y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philoſophe; le miniſtre les goûta; il s'en procura une copie; & c'eſt le premier porte-feuille d'un philoſophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un miniſtre.

MARC-AURÈLE ET UN RECOLLET.

MARC-AURÈLE.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette baſilique eſt le temple. Cet homme que je vois là eſt ſans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami! l'expreſſion eſt familière. Il faut que vous ſoyez bien étranger, pour aborder ainſi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confeſſeur de la ducheſſe de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape, comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURÈLE.

Frère *Fulgence* au capitole ! Les choſes ſont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Eſt-ce que ce n'eſt pas ici le temple de Jupiter ?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe ? D'où venez-vous, & que voulez-vous ?

MARC-AURÈLE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je ſuis *Marc-Aurèle.*

LE RECOLLET.

Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à-peu-près ſemblable. Il y avait un empereur payen, à ce que je crois, qui ſe nommait ainſi.

MARC-AURÈLE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée ; ce capitole, où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuſe. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage *Antonin* mon père. C'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, Mr. le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURÈLE.

J'ai toûjours cru qu'il était fort aiſé de valoir mieux

que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser : tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appellez-vous damné ?

LE RECOLLET.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous, (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURÈLE.

Hélas ! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis graces au ciel, de ce que par une heureuse conjoncture il vint à propos un orage dans le tems que mes troupes mouraient de soif ; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes, pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur ? est-ce toujours sur le mont Palatin ? Car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous ménerai à Monte-Cavallo. Vous baiserez les pieds du St. Père ; & vous aurez des indulgences dont vous me paraissez avoir grand besoin.

MARC-AURÈLE.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites-moi franchement, est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire Romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, si fait, il y a un empereur & un empire ; mais tout cela est à quatre cent lieues d'ici, dans une petite ville appellée Vienne sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs ; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèles*, les *Antonins*, les *Trajans*, & les *Titus*, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

MARC-AURÈLE.

Un catéchisme ! l'inquisition ! des dominicains ! des récollets ! des cardinaux ! un pape ! & l'empire Romain dans une petite ville sur le Danube ! Je ne m'y attendais pas ; mais je conçois qu'en seize cent ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur Romain, *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné, si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre ; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome : que frère *Fulgence* poura l'être à son tour ; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous trainiez à votre char des rois vaincus ; & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre ; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURÈLE.

Vous me dites-là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toûjours le genre-humain, & je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de ſang, & il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne falait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitole à ſon aiſe.

MARC-AURÈLE.

Rome, cette capitale du monde, eſt donc bien déchue & bien malheureuſe.

LE RECOLLET.

Déchue, ſi vous voulez; mais malheureuſe, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleuriſſent. Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au-lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions*, qui détruiſent des Carthages; mais auſſi, nous n'avons plus de proſcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURÈLE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philoſophe, je le ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourais ſoupçonner que frère *Fulgence* n'eſt pas philoſophe.

LE RECOLLET.

Comment? je ne ſuis pas philoſophe! je le ſuis à la fureur. J'ai enſeigné la philoſophie, & qui plus eſt la théologie.

MARC-AURÈLE.

Qu'eſt-ce que cette théologie, s'il vous plaît?

LE RECOLLET.

C'eſt... c'eſt ce qui fait que je ſuis ici, & que les empereurs n'y ſont plus. Vous paraiſſez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui eſt arrivée à votre empire.

MARC-AURÈLE.

J'adopte les décrets éternels; je ſais qu'il ne faut pas murmurer contre la deſtinée; j'admire la viciſſitude des choſes humaines; mais puiſqu'il faut que tout change, puiſque l'empire Romain eſt tombé, les récollets pouront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURÈLE.

Et moi, je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

UN BRACMANE, ET UN JÉSUITE, SUR la néceſſité & l'enchaînement des choſes.

LE JÉSUITE.

C'Eſt apparemment par les prières de *St. François Xavier* que vous êtes parvenu à une ſi heureuſe & ſi longue vieilleſſe? Cent quatre-vingt ans! cela eſt digne du tems des patriarches.

LE BRACMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cent; c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eſtime pour *François Xavier*; mais ſes prières n'auraient ja-

mais pu déranger l'ordre de l'univers ; & s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que ne le portait l'enchaînement des destinées, ce globe-ci serait toute autre chose que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre, que notre volonté dispose à notre gré de tout ce qui se passe sur la terre. Je vous assure que les seuls jésuites y ont fait pour leur part des changemens considérables.

LE BRACMANE.

Je ne doute pas de la science & du pouvoir des révérends pères jésuites ; ils sont une partie fort estimable de ce monde ; mais je ne les en crois pas les souverains. Chaque homme, chaque être, tant jésuite que bracmane, est un ressort de l'univers ; il obéit à la destinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-Kan* conquit l'Asie ? A l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme, à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis, par exemple, tel que vous me voyez, une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV*, & vous m'en voyez encor affligé.

LE JÉSUITE.

Votre révérence veut rire apparemment ? Vous la cause de l'assassinat de *Henri IV* !

LE BRACMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de *Saturne*, qui revient à l'an cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au-lieu du pied droit, sur la côte

de

de Malabar, & de-là suivit évidemment la mort de *Henri IV*.

LE JÉSUITE.

Comment cela, je vous supplie ? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand Persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme, qui convola avec un marchand Arménien ; elle eut une fille, qui épousa un Grec ; la fille de ce Grec s'établit en France, & épousa le père de *Ravaillac*. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de *France* & d'*Autriche* auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres suites ; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, passés, présens, & futurs.

LE JÉSUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, & je vous apporterai la solution.

LE BRACMANE.

En attendant je vous dirai encore, que la servante du grand-père du fondateur des feuillans (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de *Henri IV*, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JÉSUITE.

Cette ſervante-là était une maîtreſſe femme.

LE BRACMANE.

Point du tout. C'était une idiote, à qui ſon maître fit un enfant. Madame de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui ſuccéda, fut, comme diſent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puiſa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous ſavez. Cette doctrine lui perſuada que c'était une bonne œuvre d'aſſaſſiner le meilleur roi du monde. Le reſte eſt connu.

LE JÉSUITE.

Malgré votre pied gauche, & la ſervante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toûjours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme eſt libre.

LE BRACMANE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'eſt faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je ſais, c'eſt que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était deſtiné à faire par des loix immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des deſtinées.

LE JÉSUITE.

Vous avez beau dire; les choſes de ce monde ne ſont point ſi liées enſemble que vous penſez. Que fait, par exemple, au reſte de la machine la converſation inutile que nous avons enſemble ſur le rivage des Indes?

LE BRACMANE.

Ce que nous disons vous & moi est peu de chose, sans doute; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde serait autre qu'elle n'est.

LE JÉSUITE.

Votre révérence *Bramine* avance-là un furieux paradoxe.

LE BRACMANE.

Votre paternité *Ignacienne* en croira ce qu'elle voudra. Mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre *St. Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siége de Pampelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde? Mais il falait qu'un Napolitain eût inventé la boussole; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JÉSUITE.

Eh, que deviendront les futurs contingens?

LE BRACMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pouront: mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JÉSUITE.

A vous entendre il ne faudrait donc point prier DIEU?

LE BRACMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JÉSUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil, à l'heure que DIEU a destinée de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre & les mers? Mon père, prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JÉSUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

LUCRÈCE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOtre poësie est quelquefois admirable : mais la physique d'*Épicure* me paraît bien mauvaise.

LUCRÈCE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons con-

venir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRÈCE.

Mes principes le sont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien ;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vuide, vous ne me persuaderez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite toute seule.

LUCRÈCE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSSIDONIUS.

Un Etre intelligent, plus supérieur au monde & à moi, que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRÈCE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRÈCE.

Vous avouez que la matière eſt éternelle, qu'elle exiſte parce qu'elle exiſte; or ſi elle exiſte par ſa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par ſa nature des ſoleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSSIDONIUS.

Tous les philoſophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré; & quand elle ſerait éternelle, il ne s'enſuit point du tout qu'elle puiſſe former des ouvrages dans leſquels éclatent tant de ſublimes deſſeins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me perſuaderez point qu'elle puiſſe produire l'*Iliade* d'*Homère*.

LUCRÈCE.

Non; une pierre ne compoſera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matière organiſée avec le tems, & devenue un mélange d'os, de chair & de ſang, produira un cheval; & organiſée plus finement compoſera l'*Iliade*.

POSSIDONIUS.

Vous le ſuppoſez ſans aucune preuve; & je ne dois rien admettre ſans preuve. Je vais vous donner des os, du ſang, de la chair tout faits: je vous laiſſerai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Conſentiriez-vous à faire le marché de poſſéder l'empire Romain, ſi vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu ſi vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRÈCE.

Non; cela paſſe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de ſiécles pour que la nature, ayant paſſé par toutes les formes poſſibles,

arrive enfin à la ſeule qui puiſſe produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés enſemble, vous n'en tirerez pas ſeulement une figure régulière; vous ne produirez rien. Si le tems de votre vie ne peut ſuffire à produire ſeulement un champignon, le tems de la vie d'un autre homme y ſuffira-t-il? Ce qu'un ſiécle n'a pas fait, pourquoi pluſieurs ſiécles pouraient-ils le faire? Il faudrait avoir vu naître des hommes & des animaux du ſein de la terre, & des bleds ſans germe &c. &c. pour oſer affirmer que la matière toute ſeule ſe donne de telles formes: perſonne que je ſache n'a vu cette opération, perſonne ne doit donc y croire.

LUCRÈCE.

Eh bien! les hommes, les animaux, les arbres, auront toûjours été. Tous les philoſophes conviennent que la matière eſt éternelle; ils conviendront que les générations le ſont auſſi. C'eſt la nature de la matière qu'il y ait des aſtres qui tournent, des oiſeaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui faſſent des *Iliades*.

POSSIDONIUS.

Dans cette ſuppoſition nouvelle vous changez de ſentiment; mais vous ſuppoſez toûjours ce qui eſt en queſtion, vous admettez une choſe dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRÈCE.

Il m'eſt permis de croire que ce qui eſt aujourd'hui était hier, était il y a un ſiécle, il y a cent ſiécles, & ainſi en remontant ſans fin. Je me ſers de votre argument; perſonne n'a jamais vu le ſoleil & les aſtres

commencer leur carrière, les premiers animaux ſe former & recevoir la vie. On peut donc penſer que tout a été éternellement comme il eſt.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un deſſein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce deſſein.

LUCRÈCE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaiſſance.

POSSIDONIUS.

C'eſt comme ſi vous me diſiez, que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRÈCE.

Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous avez vu bâtir des maiſons, vous avez vu des architectes; ainſi vous devez penſer que c'eſt un homme ſemblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même: le capitole n'exiſte point par ſa nature, & la matière exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle poſſède par ſa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous eſt-il pas beaucoup plus aiſé de reconnaître la nature qui ſe modifie elle-même, que de reconnaître un être inviſible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui eſt de comprendre comment la nature agit. Dans le ſecond cas, vous avez deux difficultés, qui ſont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit ſur elle.

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non-ſeulement de la

difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matière puiſſe avoir des deſſeins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent, qui gouverne cette matière par ſes deſſeins infinis, & par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRÈCE.

Quoi? C'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe, qu'elle en ſuppoſe une autre? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non: je n'ai pas recours à un DIEU, parce que je ne puis comprendre la nature: mais je comprends évidemment que la nature a beſoin d'une intelligence ſuprême; & cette ſeule raiſon me prouverait un DIEU, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRÈCE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſſède point.

LUCRÈCE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſſède, puiſque je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſſède néceſſairement. Or ſi cette propriété lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout tems & en tous lieux. Car ce qui eſt

néceſſaire à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait. Or certainement vous ne direz pas que du fumier penſe. La penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRÈCE.

Votre raiſonnement eſt un ſophiſme; je tiens le mouvement *néceſſaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue, ne ſont pas actuellement en mouvement; ils y ſeront quand quelque corps les pouſſera. De même la penſée ne ſera l'attribut d'un corps que quand ce corps ſera organiſé pour penſer.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous ſuppoſez toûjours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre penſant, il faut déja de la penſée, il faut un deſſein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls êtres qui ont ici-bas des deſſeins, ſoient formés; vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encor ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toûjours, comme l'étendue exiſte toûjours dans toute matière. Or le mouvement n'exiſte pas toûjours Les pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matière ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiſſant qui donne le mouvement, la vie, & la penſée.

LUCRÈCE.

Je veux vous répondre en diſant qu'il y a toûjours

eu du mouvement, & de l'intelligence dans le monde: ce mouvement & cette intelligence se sont distribués de tout tems, suivant les loix de la nature. La matière étant éternelle, il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre : elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement & sans la pensée : il falait donc que l'intelligence & le mouvement fussent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement & la pensée, avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse; vous sentez l'impuissance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un Etre suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière & les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les appercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRÈCE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire? Ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos: direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau, & que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation? Les hommes portent des chaussures: direz-vous que les jambes ont été faites par un Etre suprême pour être chaussées? non, sans doute: mais les Argonautes ayant vu du bois en ont

bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs, & la corne transparente qui composent l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil longtems répandue & écartée dans l'espace s'est conglobée, & a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel systême. Premiérement en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous faisons des présens de la nature: il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps, & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cent millions de lieues de nous il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avoûrez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirable. Or, n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, & de tels desseins sans un Etre suprême?

LUCRÈCE.

Si j'admets cet Etre ſuprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? ſera-t-il hors de tout lieu? ſera-t-il dans le tems, hors du tems? remplira-t-il tout l'eſpace, ou non? pourquoi aurait-il fait ce monde? quel eſt ſon but? Pourquoi former des êtres ſenſibles & malheureux? Pourquoi le mal moral, & le mal phyſique? De quelque côté que je tourne mon eſprit, je ne vois que l'incompréhenſible.

POSSIDONIUS.

C'eſt préciſément parce que cet Etre ſuprême exiſte, que ſa nature doit être incompréhenſible: car s'il exiſte, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il eſt, ſans ſavoir ce qu'il eſt, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les aſſimptotes en géométrie, ſans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toûjours, & ne ſe toucher jamais? N'y a-t-il pas des choſes auſſi incompréhenſibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhenſible, quand l'exiſtence de cet incompréhenſible eſt prouvée.

LUCRÈCE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure*?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raiſon.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRÈCE.

Je commence à reconnaître un Etre ſuprême inacceſſible à nos ſens, & prouvé par notre raiſon, qui a

fait le monde, & qui le conserve; mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisiéme livre, admiré de tous les savans de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord,

Idque situm media regione in pectoris hæret.

L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'esprit de *Ciceron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons?

LUCRÈCE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentimens de joie, de douleur, & de crainte?

Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité? C'est donc là qu'est le siége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac & au cœur, qui descend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRÈCE.

Non, je n'oſerais le dire ; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au-lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes ſubſiſteront toûjours : l'ame ſera toûjours une matière infiniment déliée, ſemblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puiſſe avoir des penſées, des ſentimens par elle-même?

LUCRÈCE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le ſentiment; parce que ce ſentiment eſt répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement ſubtile & rapide; parce que je ſuis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuſcules très déliés, & que par conſéquent mon ame ne peut être que l'aſſemblage de ces corpuſcules.

POSSIDONIUS.

Nous ſommes déja convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puiſſe compoſer l'*Iliade*. Un rayon de ſoleil en ſera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de ſoleil cent mille fois plus ſubtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des ſentimens & des penſées ?

LUCRÈCE.

Peut-être en feront-elles quand elles ſeront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toûjours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées.

LUCRÈCE.

Non, ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu, & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRÈCE.

Comme un arbre & de la terre pris séparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits; on le voit à l'œil dans ses boutons: & le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déja en soi le germe de la pensée, & que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRÈCE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessencée, n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre.

La

La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit ; or une pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRÈCE.

Deux corps qui se heurtent, produisent du mouvement ; & cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit : donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaison est encor plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passans d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables ; & toutes deux me prouvent également l'existence & la puissance d'un Être suprême auteur du mouvement & de la pensée.

LUCRÈCE.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc ?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en savons rien ; je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que

je ne me suis pas donné cette puissance, & que par conséquent elle vient d'un Etre supérieur à moi.

LUCRÈCE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père; & ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fonds ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans & pensans a toûjours existé de tout tems.

POSSIDONIUS.

Je vois toûjours que vous êtes forcé d'abandonner le systême d'*Epicure*, & que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée : mais j'ai déja réfuté dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles & pensans; je vous ai dit, que s'il y avait eu des êtres matériels, pensans par eux-mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire essentiel à toute matière; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante : or cela n'est pas; donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

LUCRÈCE.

Ce raisonnement que vous répetez, n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame & ce corps croissent ensemble; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement; l'effet cesse enfin avec la cause, & l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

Praeterea gigni pariter cum corpore, & unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.

Nam veluti infirmo pueri, teneraque vagantur
Corpore: sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumum in altas aeris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere: & ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très beaux vers; mais m'apprenez-vous par-là quelle est la nature de l'ame?

LUCRÈCE.

Non; je vous fais son histoire, & je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance, qu'un père communique à son fils la faculté de penser?

LUCRÈCE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits.

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle? A-t-il prétendu faire une ame, faire des pensées, en jouissant de sa femme? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme

dans le ſein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cauſe ſupérieure, ainſi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées? Ne ſentez-vous pas, ſi vous êtes de bonne foi, que les hommes ne ſe donnent rien, & qu'ils ſont ſous la main d'un maître abſolu?

LUCRÈCE.

Si vous en ſavez plus que moi, dites-moi donc ce que c'eſt que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en ſavoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'eſt que la végétation.

LUCRÈCE.

C'eſt un mouvement interne qui porte les ſucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ſes fruits, étend ſes feuilles &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne penſez pas ſans doute qu'il y ait un être appellé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRÈCE.

Qui l'a jamais penſé?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'eſt point donné la végétation lui-même.

LUCRÈCE.

Je ſuis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie ? vous me direz bien ce que c'eſt.

LUCRÈCE.

C'eſt la végétation avec le ſentiment dans un corps organiſé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appellé *la vie* qui donne ce ſentiment à un corps organiſé ?

LUCRÈCE.

Sans doute. La végétation & la vie ſont des mots qui ſignifient les choſes végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent ſe donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos penſées ?

LUCRÈCE.

Je crois que je le peux, car je penſe à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphyſique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous ſavez donc quelles penſées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure ?

LUCRÈCE.

J'avoue que je n'en ſais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez ſouvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; *Céſar* prend des villes ; je réſous des

problêmes ; les chiens de chaffe pourfuivent un cerf dans leurs fonges. Les idées nous viennent donc indépendamment de nôtre volonté ; elles nous font données par une caufe fupérieure.

LUCRÈCE.

Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'Etre fuprême eft occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des fubftances incorporelles, qui ont enfuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le fecours des fens, tantôt fans ce fecours ? Ces fubftances font-elles formées au moment de la conception de l'animal ? font-elles formées auparavant ? & attendent-elles des corps pour aller s'y infinuer ? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal eft capable de les recevoir ? ou enfin eft-ce dans l'Etre fuprême que chaque être animé voit les idées des chofes ? quelle eft votre opinion ?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère fur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens fe digèrent, comment du blé fe transforme en fang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue fur tout cela mon ignorance. Le monde poura avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* jufqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'eft de fentir notre impuiffance, de reconnaître un Etre tout-puiffant, & de nous garder des fyftêmes.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un ſauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon ſens, & qui parlait aſſez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette converſation.

LE BACHELIER.

MOnſieur le ſauvage, vous avez vu ſans doute beaucoup de vos camarades qui paſſent leur vie tout ſeuls; car on dit que c'eſt là la véritable vie de l'homme, & que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux : chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct : nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment ? en ſociété ! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités, des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non; eſt-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes, des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations conſidérables ? Nous vivons comme ces gens-là. Les familles voiſines ſe prêtent du

ſecours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de beſoins; nous nous procurons aiſément la nourriture; nous nous marions, nous faiſons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'eſt tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, monſieur, vous n'êtes donc pas ſauvage?

LE SAUVAGE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus; il faut que j'y rêve; nous appellons *ſauvage* un homme de mauvaiſe humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déja dit que nous vivons enſemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appellons encor ſauvages, les bêtes qui ne ſont pas apprivoiſées, & qui s'enfoncent dans les forêts; & de-là nous avons donné le nom de *ſauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chaſſez.

LE BACHELIER.

Penſez-vous quelquefois?

LE SAUVAGE.

On ne laiſſe pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ſerais curieux de ſavoir quelles ſont vos idées : que penſez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je penſe que c'eſt un animal à deux pieds, qui a la faculté de raiſonner, de parler & de rire, & qui ſe ſert de ſes mains beaucoup plus adroitement que le ſinge. J'en ai vu de pluſieurs eſpèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui ſont chez monſieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, & vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux ſont blonds ; ils ſont tous noirs dans notre Amérique : je n'en ſais guères davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, monſieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'eſt-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en ſais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes ſoient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraiſſent des machines organiſées qui ont du ſentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, monſieur le ſauvage, qu'imaginez-vous avoir par-deſſus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment ſupérieure, beaucoup plus d'idées, & comme je vous l'ai déja dit, une langue qui forme incomparablement plus de ſons que la langue des bêtes, & des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raiſonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela? Et de quelle nature eſt votre eſprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? penſez-vous toûjours? votre volonté eſt-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des queſtions; vous me demandez comment je poſſède ce que DIEU a daigné donner à l'homme: c'eſt comme ſi vous me demandiez comment je ſuis né? Il faut bien, puiſque je ſuis né homme, que j'aye les choſes qui conſtituent l'homme; comme un arbre a de l'écorce, des racines, & des feuilles. Vous voulez que je ſache de quelle nature eſt mon eſprit? je ne me le ſuis pas donné, je ne peux le ſavoir: comment mon ame anime mon corps? je n'en ſuis pas mieux inſtruit. Il me ſemble qu'il faut avoir vu le premier reſſort de votre montre, pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez ſi je penſe toûjours? non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confuſément: quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorſque je vois un objet de plus près, je le diſtingue mieux: quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorſque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela ſi ma volonté eſt libre? Je ne vous entends point: ce ſont des choſes que vous ſavez ſans doute; vous me ferez plaiſir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui; j'ai étudié toutes ces matières; je

pourais vous en parler un mois de ſuite, ſans diſcontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaiſſez-vous le bon & le mauvais, le juſte & l'injuſte? ſavez-vous quel eſt le meilleur des gouvernemens? le meilleur culte? le droit des gens? le droit public? le droit civil? le droit canon? comment ſe nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique? Savez-vous à quel deſſein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe?

LE SAUVAGE.

En vérité, monſieur, vous abuſez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux: j'ai peine à retrouver les queſtions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juſte & de l'injuſte: il me paraît que tout ce qui vous fait plaiſir ſans faire tort à perſonne eſt très bon, & très juſte; que ce qui fait tort aux hommes ſans nous faire de plaiſir eſt abominable; & que ce qui nous fait plaiſir en faiſant du tort aux autres eſt bon pour nous dans le moment, très dangereux pour nous-mêmes, & très mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en ſociété?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voiſins, ſans beaucoup de peines & de chagrins; nous attrapons doucement notre centaine d'années; pluſieurs même vont à cent vingt; après quoi notre corps fertiliſe la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraiſſez avoir une bonne tête, je veux vous la renverſer; dînons enſemble, après quoi nous continuerons à philoſopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'ai avalé des alimens qui ne me paraiſſent pas faits pour moi, quoique j'aye un très bon eſtomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus ſoif; mes jambes ne ſont plus ſi fermes qu'elles l'étaient avant le diner; ma tête eſt plus peſante, mes idées ne ſont plus ſi nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans ſon corps, & plus on perd de ſon être. Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la cauſe de ce dommage?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premiérement, à l'égard de ce qui ſe paſſe dans vos jambes, je n'en ſais rien, mais les médecins le ſavent, & vous pouvez vous adreſſer à eux. A l'égard de ce qui ſe paſſe dans votre tête, je le ſais très bien; écoutez; L'ame ne tenant aucune place, eſt placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les eſprits animaux qui s'élèvent de l'eſtomac, montent à l'ame qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils ſont matière, & qu'elle ne l'eſt pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un ſur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impreſſion; & comme elle eſt ſimple, & que par conſéquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient peſante, engourdie quand on a trop mangé; de-là vient que pluſieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux &

bien profond ; faites-moi la grace de m'en donner quelque explication qui ſoit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui ſe peut dire ſur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; ſavez-vous que ce monde-ci eſt le meilleur des mondes poſſibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il eſt impoſſible à l'être infini de faire quelque choſe de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Aſſurément, & ce que nous voyons eſt ce qu'il y a de mieux. Il eſt bien vrai que les hommes ſe pillent & s'égorgent ; mais c'eſt toujours en faiſant l'éloge de l'équité & de la douceur. On maſſacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raiſonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaiſſez pas, juſqu'à celle de l'Acadie que vous connaiſſez, on a tué au moins en batailles rangées, cinq cent cinquante-cinq millions ſix cent cinquante mille hommes, ſans compter les petits enfans & les femmes écraſées dans des villes miſes en cendres ; mais c'eſt pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles auxquelles les hommes ſont ſujets, font connaître le prix de la ſanté ; & les crimes dont la terre eſt couverte, relèvent merveilleuſement le mérite des hommes pieux, du nombre deſquels je ſuis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les choſes ne pouraient être dans cette perfection, ſi l'ame n'était pas dans la glande pinéale Car...... Mais allons pied-à-pied ; quelle idée avez-vous des

loix, & du juste & de l'injuste, & du beau & du *to Kalon*, comme dit *Platon?*

LE SAUVAGE.

Mais, monsieur, en allant pied-à-pied, vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Çà, dites-moi, qui a fait les loix dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaissons pas de plus énergique: comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers, & du maïs, ont défendu aux autres d'y toucher, & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre, m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des loix.*

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monsieur le sauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Eh bien, les femmes! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles & douces: elles sont fort supérieures à nos cocotiers, c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent: on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme, que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trou-

vent bon ; ils ſont bien les maîtres, chacun fait de ſon bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais, les ſucceſſions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien ſuccéder : je ne peux plus poſſéder mon champ quand on m'y a enterré ; je le laiſſe à mon fils : ſi j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos loix laiſſent tout à l'aîné, & rien aux cadets ; c'eſt l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominaſſent.

LE BACHELIER.

Quelles ſont à votre avis les meilleures loix ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus conſulté l'intérêt de tous les hommes mes ſemblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles loix ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me diſiez d'où ſont venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'eſt DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'eſt pas répondre. Je vous demande de quel pays ſont venus vos premiers hommes?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où ſont venus nos premiers arbres. Vous me paraiſſez plaiſans, vous autres meſſieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir ſans vous; nous ſommes tout autant en droit de croire que nous ſommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un ſauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Holà, eh, monſieur le ſauvage, encor un petit mot; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne ſont pas de votre avis?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange. —

LE BACHELIER.

Vous faites le plaiſant. Et la conſtitution, qu'en penſez-vous?

LE SAUVAGE.

Adieu.



ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O Le bon tems que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & traînèrent son corps nud & sanglant à la porte de tous les collèges pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre *Aristote*, & on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Charon* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce *Montagne* qui osait raisonner & plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un état.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre, la

famine, ou la peste ? *Bayle*, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand ministre qui n'était pas philosophe ?

ACROTAL.

Plût-à-Dieu que ce *Bayle* se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques ! A-t-on jamais vu un plus abominable homme ? il expose les choses avec une fidélité si odieuse, il met sous les yeux le pour & le contre avec une impartialité si lâche, il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger, & même de douter ; on n'y peut pas tenir ; & pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là, & de ses semblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils ayent jamais prétendu vous mettre en colère..... mais où courez-vous donc si vîte ?

ACROTAL.

Chez monsieur *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience ; mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora *Buona roba* ; je n'ai pu encor avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il est actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire ?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe Anglais ! figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Eh quels sont donc, s'il vous plaît, les sentimens horribles de cet Anglais ?

ACROTAL.

Que sais-je ? c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que DIEU qui est le maître de tout, peut accorder des sensations & des idées à tel être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence, ni les élémens de la matière ; que les hommes ne pensent pas toûjours ; qu'un homme bien yvre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil ; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien, si votre petit abbé disciple de *Locke* est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un yvrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'état ? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi, si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plûpart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guères dans cette secte que des citoyens sans crédit, des *Socrates*, des

Pomponaces, des *Erasmes*, des *Bayles*, des *Descartes*; mais à présent la philosophie est montée sur les tribunaux, & sur les trônes mêmes; on se pique partout de raison, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'est là ce qui est vraiment funeste; & c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune, ni puissance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! & de quoi, s'il vous plaît? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais disputé vos emplois, vos prérogatives, vos trésors?

ACROTAL.

Non, mais ils nous méprisent, puisqu'il faut tout dire; ils se moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils se moquent de vous, cela n'est pas bien; il ne faut se moquer de personne: mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les loix & la magistrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement, à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile; car nous sommes bien au-dessus des loix.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les loix fondées sur la raison universelle, & nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, & qu'il dé-

truit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toûjours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laissons-là les loix & les juges; ne songeons qu'aux philosophes; il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous; ainsi nous devons nous élever contr'eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puis qu'ils sont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Eh bien, dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grace pour ce pauvre disciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler; Monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est pas à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raison; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le filence vous-même, ne vous mêlez plus de raifonner, foyez honnêtes gens, foyez compatiffans, ne cherchez point à trouver le mal où il n'eft pas ; & il ceffera d'être où il eft.



LUCIEN, ERASME ET RABELAIS, DANS LES CHAMPS ELYSÉES.

LUcien fit il y a quelque tems connaiffance avec *Erafme*, malgré fa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaiffer à parler avec un Batave ; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent enfemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faifais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout ?

ERASME.

Hélas ! je l'aurais bien voulu ; c'eût été une grande confolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais ; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prifes.

LUCIEN.

Cela m'étonne : les hommes aiment affez qu'on leur montre leurs fottifes en général, pourvu qu'on ne défigne perfonne en particulier ; chacun applique alors à fon voifin fes propres ridicules, & tous les hommes

rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre tems, & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des Dieux qu'on jouait fur le théatre, & à des philofophes qui avaient encor moins de crédit que les Dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais befoin d'une grande circonfpection pour n'être pas brûlé par les uns, ou affaffiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Auffi je ne riais guères ; & je paffai pour être beaucoup plus plaifant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était trifte. On s'occupait profondément d'idées creufes qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui penfait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chofe d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût paffé pour un monftre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon tems les Gètes & les Maffagètes étaient plus doux & plus raifonnables. Et quelle était donc votre profeffion dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine Hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle eſt cette profeſſion-là ?

ERASME.

C'eſt celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un ſerment inviolable à être inutile au genre-humain, à être abſurde & eſclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'eſprit aviez-vous pu embraſſer un état qui deshonore la nature humaine ? Paſſe encor pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le ſens commun & de perdre ſa liberté !

ERASME.

C'eſt qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens, ni amis, je me laiſſai ſéduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs ſemblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette eſpèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ ſix à ſept cent mille.

LUCIEN.

Juſte ciel ! Le monde eſt donc devenu bien ſot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitioſiorem*.

ERASME.

Ce qui me conſole, c'eſt que tous les hommes dans le ſiécle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en deſcendent,

& qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raiſon.

LUCIEN.

C'eſt de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre tems?

ERASME.

Tenez, en voici une liſte que je porte toûjours avec moi; liſez.

LUCIEN.

Elle eſt bien longue.

(Lucien *lit*, & *éclate de rire;* Rabelais *ſurvient.*)

RABELAIS.

Meſſieurs, quand on rit je ne ſuis pas de trop; de quoi s'agit-il?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah! je ſuis votre homme.

LUCIEN *à Eraſme.*

Quel eſt cet original?

ERASME.

C'eſt un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaiſant; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS.

Doublement; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'*Eraſme*; & voyant que la ſageſſe & la ſcience ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécuté, je m'aviſai d'être plus fou que tous mes compatriotes enſemble; je compoſai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand pontife, juſqu'à celle de docteur en théologie qui eſt la dernière de toutes; je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire juſqu'à ceux qui me mépriſent.

LUCIEN.

Qu'eſt-ce qu'un cardinal, *Eraſme*?

ERASME.

C'eſt un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avoûrez du moins que ces cardinaux-là étaient raiſonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fuſſent pas ſi fous que vous le dites.

ERASME.

Que monſieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre eſpèce de folie, c'était celle de dominer; & comme il eſt plus aiſé de ſubjuguer des ſots que des gens d'eſprit, ils voulurent aſſommer la raiſon qui commençait à lever la tête. Monſieur *Rabelais* que vous voyez, imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'inſenſé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siécle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous ?

RABELAIS.

Non; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appellait-il ?

RABELAIS.

Un *Papegaut.* La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, & à se croire le maître des rois; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah! que vous l'emportez sur nous en démence! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encor plus qu'une conspiration. Car enfin, on ne se moque pas de ses maîtres impunément: & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs Romains. Quoi! votre nation adorait un papegaut! Vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, & votre nation le souffrait! elle était donc bien patiente?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que un

nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauts & les cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse & m'en surent gré. Les gens grossiers ne virent que les ordures & les savourèrent; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, *Erasme*, pouriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(*Ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Erasme.*

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains; je dis, Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, & qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'eſt-ce rien d'être détrompé ?

ERASME.

C'eſt peu de choſe quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaiſir eſt de montrer le chemin à ſes amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à perſonne.

Eraſme & *Rabelais* raiſonnèrent aſſez longtems. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torche-cus*, & quelques pages de l'*Eloge de la folie.* Enſuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre ſouper enſemble.



GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JÉSUITE *prêchant aux Chinois.*

JE vous le dis, mes chers frères; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vaſes d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vaſes; vous n'avez qu'à croire ſur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre eſprit, de votre cœur, de vos penſées, de vos ſentimens. JESUS-CHRIST eſt mort pour tous, comme on ſait; la grace eſt donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition; ſi l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSÉNISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Eſcobar* & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le menſonge. Non, JESUS n'eſt mort que pour pluſieurs; la grace eſt donnée à peu; l'attrition eſt une ſottiſe; les forces des

Chinois font nulles, & vos prières font des blafphêmes ; car *Auguftin* & *Paul*.....

LE JÉSUITE.

Taifez-vous, hérétique ; fortez, ennemi de *St. Pierre*. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Auguftin* & *Paul*, & venez tous que je vous batife.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères ; ne vous faites point batifer par la main d'un moliniſte, vous feriez damnés à tous les diables. Je vous batiferai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'eft que la grace.

LE QUAKER.

Ah ! mes frères, ne foyez batifés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point batifé du tout ; c'eft ainfi que nous en ufons. Le batême peut avoir fon mérite ; mais on peut très bien s'en paffer. Tout ce qui eft néceffaire, c'eft d'être animé de l'Efprit ; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en faurez plus en un moment que ces charlatans n'en pouraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah ! mes ouailles, quels monftres viennent ici vous dévorer ! Mes chères brebis, ne favez-vous pas que l'églife anglicane eft la feule églife pure ? nos chapelains qui font venus boire du punch à Canton ne vous l'ont-ils pas dit ?

LE JÉSUITE.

Les anglicans font des déferteurs ; ils ont renoncé à notre pape, & le pape eft infaillible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape eſt un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des moliniſtes, & des janſéniſtes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens : prononcez ſeulement ces mots, *in*, *cum*, *ſub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pekin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le ſouper enſemble le matin ; car vous ſaurez que dans le quatriéme ſiécle de l'ère de *Denis le petit*.....

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet*, voilà bien des diſcours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'aviſe encor d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine ; ce ſera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & ſi quelqu'un de vous autres après cela s'aviſe de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah ! mes enfans ! ſi vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence ; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais ſi vous êtes aſſez impies pour manger du liévre, qui, comme vous ſavez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai paſſer au fil de l'épée quand je ſerai le plus fort, ou ſi vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car.....

LES CHINOIS.

Ah ! par *Confucius* & les cinq Kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'eſprit ? Monſieur le géolier des pe-

tites-maiſons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

ERaſte ſort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il eſt jeune, bien fait, ſpirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

OPHRONIE.

Il eſt tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas inſenſible pour lui.

SOPHRONIE.

C'eſt un troiſiéme aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatriéme; je vois que vous épouſerez bientôt *Eraſte*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouſerai jamais.

MELINDE.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'oppoſe à un parti ſi ſortable ?

SOPHRONIE.

Non, elle me laiſſe la liberté du choix ; j'aime *Eraſte*, & je ne l'épouſerai pas.

MELINDE.

Et quelle raiſon pouvez-vous avoir de vous tyranniſer ainſi vous-même ?

SORHRONIE.

La crainte d'être tyranniſée. *Eraſte* a de l'eſprit, mais il l'a impérieux & mordant ; il a des graces, mais il en ferait bientôt uſage pour d'autres que pour moi ; je ne veux pas être la rivale d'une de ces perſonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureuſement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faſte, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la ſolitude. J'ai une forte inclination pour *Eraſte*, mais j'ai étudié ſon caractère ; il a trop contredit mon inclination ; je veux être heureuſe, je ne le ſerais pas avec lui ; j'épouſerai *Ariſte* que j'eſtime, & que j'eſpère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raiſonnable pour votre âge. Il n'y a guères de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un préſent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire ſur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raiſon, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée

dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plûpart des collèges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guères que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guères de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur; & fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse; vous vous donnez à lui sans le connaître; vous vivez avec lui sans l'aimer; c'est un marché qu'on a fait sans vous, & bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a cru digne de penser de moi-même, & de choisir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel esprit; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encor plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser & à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienséances; & j'ose dire que ces instructions qu'on ne regarde que comme des amusemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toûjours regardée comme un être pensant dont il falait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuste, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE MAD. DE POMPADOUR.

MADAME DE POMPADOUR.

QUelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute & si noble, à la mine si fière, & en même tems si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuse?

TULLIA.

Je suis *Tullia*, née à Rome il y a environ dix-huit cent ans; je fais la révérence à la romaine, & non à la française: je suis venue je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne & votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame *Tullia*.

TULLIA.

Qui? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire ſur un bon canapé. En voilà un, ſur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aiſe.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaiſes ſont auſſi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah, ah ! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes ſont nues ; vraiment elles ſont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaiſſons point les bas ; c'eſt une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne, madame, je crois que vous n'avez point de chemiſe.

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre tems.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel tems viviez-vous, madame ?

TULLIA.

Du tems de *Sylla*, de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Ciceron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce *Ciceron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la co-

médie de Paris, on y jouait *Catilina*, & tous les personnages de mon tems; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catilina*; je fus bien surprise. Mais, madame il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'etaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

MADAME DE POMPADOUR.

Non, madame, ils sont faits avec du sable, & rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau, c'est une estampe; cela n'est fait qu'avec du noir de fumee; on en tire cent copies en un jour, & ce secret éternise les tableaux que le tems consume.

TULLIA.

Ce secret est admirable: nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT *qui assistait à la toilette, prit alors la parole, & dit à* Tullia *en tirant un livre de sa poche*,

Vous serez bien plus étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à-peu-près comme ces estampes, & que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le Savant présenta son livre à Tullia; *c'était un recueil de vers pour madame la marquise :* Tullia *en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur*,

TULLIA.

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle choſe ; & ſi elle peut immortaliſer de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui, madame, mais on ne les lit plus ; j'en ſuis fâché pour monſieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaiſſons guères que ſon nom.

(*Alors on apporta du chocolat, du thé, du caffé, des glaces.* Tullia *fut étonnée de voir en été de la crême & des groſeilles gelées. On lui dit que ces boiſſons figées avaient été compoſées en ſix minutes par le moyen du ſalpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du caffé lui inſpirèrent d'abord quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui ſe trouva là lui repondit*,)

Les fruits dont ces boiſſons ſont compoſées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appellez *caffé*; & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous aſſure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

MR. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, eſt un continent nommé l'*Amérique*, preſque auſſi grand

que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appellions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié? cela est humiliant.

LE SAVANT *piqué de ce que madame* Tullia *avait trouvé ses vers mauvais, lui repliqua brusquement:*

Vos Romains qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtiéme partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire Romain; encor est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, & qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquise fit taire le savant, qui manquait de respect à une dame Romaine, à la fille de Ciceron. *Mr. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; & tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait, & à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin:*

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit MR. LE DUC.

Consolez-vous, madame, nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien*; nul homme n'approche de *César* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & des sciences; le tems & d'heureux hazards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des personnages semblables à Mr. votre père, parce que nous avons des théatres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina*; quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide*. J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encor là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

Par les Dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait.

MR. LE DUC.

Eh bien, madame, c'eſt avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'eſt avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémiſphère. Voyez-vous cet autre inſtrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâſſé? c'eſt cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juſte de la peſanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens il eſt venu un homme qui a découvert le premier reſſort de la nature, la cauſe de la peſanteur, & qui a démontré que les aſtres pèſent ſur la terre, & la terre ſur les aſtres. Il a parfilé la lumière du ſoleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-ce que parfiler, monſieur?

MR. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les oraiſons de *Ciceron*. C'eſt éfiler une étoffe, la détiſſer fil-à-fil, & en ſéparer l'or; c'eſt ce que *Newton* a fait des rayons du ſoleil; les aſtres lui ont été ſoumis, & un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc & pair; vous me paraiſſez plus ſavant que ce ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

MR. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé; mais pour ma ſcience, elle eſt très commune; les jeunes gens en ſortant des écoles en ſavent plus que tous vos phi-

losophes de l'antiquité. C'eſt dommage ſeulement que nous ayons dans notre Europe ſubſtitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un ſi admirable uſage ; mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont ſuccédé à l'empire Romain ayent toûjours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une ſuite continue de grands-hommes depuis mon père juſqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & pour qu'on parvînt à connaître ſi bien le ciel & la terre.

MR. LE DUC.

Point du tout, madame, nous ſommes des barbares, qui ſommes venus preſque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les ſciences. Nous avons vécu ſept à huit cent ans comme des ſauvages ; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une eſpèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre-humain que vous aviez éclairé & ſubjugué. Ce qui vous étonnera, c'eſt que dans les derniers ſiécles de cette barbarie, c'eſt parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raiſon, que la nature a ſuſcité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de ſecourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont pêtri du ſalpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des inſtrumens de guerre, avec leſquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *Céſar*, & la phalange Macédonienne, & toutes vos légions ; ce n'eſt pas que nous ſoyons plus grands capitaines que les *Scipions*, les *Alexandres* & les *Céſars*, mais c'eſt que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toûjours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'état ; vous auriez été digne d'être sénateur Romain.

MR. LE DUC.

Ah ! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, & vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien, monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

MR. LE DUC.

Je disais, madame, que les derniers siécles sont toûjours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères ; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands-hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scholastiques barbares qui ont régné longtems parmi nous, mais nous respectons *Ciceron*, & tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres loix de physique que celles de votre tems, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence, & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de Mr. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. *Tullia fut très contente des paroles & de la musique*, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*



LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

EH mon DIEU, ma poule, te voilà bien triste; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cu, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas! ma bonne, j'ai perdu plus que vous; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde; ils vous ont fait poularde, & moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés Italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, & qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée & le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi! c'est donc pour que nous ayons une voix plus

claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'eſt pour nous engraiſſer, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien, quand nous ſerons plus gras, le ſeront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui ; car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ! Ah les monſtres !

LE CHAPON.

C'eſt leur coutume ; ils nous mettent en priſon pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le ſecret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de diſtraction. Enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête, & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large piéce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il penſe ; on fait notre oraiſon funèbre ; l'un dit que nous ſentons la noiſette ; l'autre vante notre chair ſucculente ; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion ; & voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! Je ſuis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ſerai rôtie & mangée ! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé, disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encor à rire & à faire des contes plaisans, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux qui sont bipèdes comme nous, & qui sont fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrêtiens & Grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins & à leurs frères ; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire*, qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guères.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait ?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Paſſe pour cela. Il eſt juſte qu'une eſpèce ſi perverſe ſe dévore elle-même, & que la terre ſoit purgée de cette race. Mais moi qui ſuis paiſible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monſtres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décolée & rôtie! Nous traite-t-on ainſi dans le reſte du monde?

LE CHAPON.

Les deux abbés diſent que non. Ils aſſurent que dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi ſainte, qui depuis des milliers de ſiécles leur défend de nous manger; que même un nommé *Pythagore* ayant voyagé chez ces peuples juſtes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut ſuivie par tous ſes diſciples. Ces bons abbés liſaient *Porphire* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand-homme! le divin homme que ce *Porphire!* avec quelle ſageſſe, quelle force, quel reſpect tendre pour la Divinité, il prouve que nous ſommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes ſentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui ſe développe dans nous juſqu'au point déterminé par les loix éternelles, & que ni les hommes ni nous ne paſſons jamais. En effet, ma chère poularde, ne ſerait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des ſens pour ne point ſentir, une cervelle pour ne point penſer? Cette imagination digne, à ce qu'ils diſaient, d'un fou nommé *Deſcartes*, ne ſerait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuſe de la barbarie?

Auſſi les plus grands philoſophes de l'antiquité ne

nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit *Porphire*, il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrêtien par gourmandise.

LA POULARDE.

Eh bien, dressa-t-on des autels à ce grand-homme qui enseignait la vertu au genre-humain, & qui sauvait la vie au genre animal ?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrêtiens qui nous mangent, & qui détestent encor aujourd'hui sa mémoire; ils disent qu'il était impie, & que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était payen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que* DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux appellés* hommes ; *que* DIEU *leur avait défendu de se nourrir de notre sang & de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il est impossible quand ils nous ont coupé le cou qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines ; ce sang se mêle nécessairement à notre chair ; ils désobéissent donc visiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilège de tuer & de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte ? Ce serait un étrange traité que celui

lui dont la ſeule clauſe ſerait de nous livrer à la mort. Ou notre Créateur n'a point de pacte avec nous, ou c'eſt un crime de nous tuer & de nous faire cuire; il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne chez ces monſtres nos éternels ennemis. Il y a longtems qu'on leur reproche qu'ils ne ſont d'accord en rien. Ils ne font des loix que pour les violer, & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils les violent en conſcience. Ils ont inventé cent ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier leurs tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la penſée que pour autoriſer leurs injuſtices, & n'employent les paroles que pour déguiſer leurs penſées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il eſt défendu de nous manger deux jours de la ſemaine; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs, cette loi qui te parait favorable eſt très barbare; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures, dont une ſeule coûte ſouvent plus de la valeur de cent chapons; ils appellent cela *jeûner*, ſe *mortifier*. Enfin, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une eſpèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

Eh mon DIEU! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, ma mie, notre dernière heure eſt venue, recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui me mangera une indigeſtion qui le faſſe crever ! Mais les petits ſe vengent des puiſſans par de vains ſouhaits, & les puiſſans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me ſerre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

PERICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE. (a)

PERICLÈS.

J'Ai quelques queſtions à vous faire. *Minos* m'a dit que vous étiez Grec.

LE GREC.

Minos vous a dit la vérité : j'étais le très humble eſclave de la ſublime Porte.

PERICLÈS.

Que parlez-vous d'eſclave ? un Grec eſclave !

(a) Ce dialogue eſt de Mr. *Suard* ; on le laiſſe ici, parce qu'il a toûjours fait partie de ce recueil, & qu'il eſt très eſtimé.

LE GREC.

Un Grec peut-il être autre chose ?

LE RUSSE.

Il a raison : Grec & esclave, c'est la même chose.

PERICLÈS.

Juste ciel ! que je plains mes pauvres compatriotes !

LE GREC.

Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez : pour moi j'étais assez content de ma situation : je cultivais un petit coin de terre que le pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner ; & pour cela je payais un tribut à sa hautesse.

PERICLÈS.

Un tribut ! Voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec ! Mais, dites-moi, en quoi consistait cette marque humiliante de servitude ?

LE GREC.

A abandonner une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils, & les plus belles de mes filles.

PERICLÈS.

Comment, lâche, tu livrais tes propres enfans à l'esclavage ! Vit-on jamais les contemporains de *Miltiade*, d'*Aristide*, & de *Thémistocle* ! ...

LE GREC.

Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils bostangis, capigi-bachis, ou pachas à trois queues ?

PERICLÈS *au Ruſſe.*

Quels ſont ces titres ridicules & barbares dont le ſon vient déchirer mes oreilles ? Je me ſuis ſans doute adreſſé à quelque groſſier Béotien, ou à un Spartiate imbécille. (*au Grec.*) Vous avez ſans doute entendu parler de *Périclès ?*

LE GREC.

De *Périclès !* point du tout.... attendez.... N'eſt-ce pas le nom d'un ſolitaire fameux ?

PERICLÈS.

Qu'eſt-ce donc que ce ſolitaire ? Etait-ce la première perſonne de l'état ?

LE GREC.

Bon ! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état, ni l'état rien de commun avec eux.

PERICLÈS.

Par quel moyen ce ſolitaire eſt-il donc devenu fameux ? a-t-il, comme moi, livré des batailles, & fait des conquêtes pour ſa patrie ? a-t-il érigé quelques grands monumens aux Dieux, ou formé quelques établiſſemens utiles au public ? a-t-il protégé les arts & encouragé le mérite ?

LE GREC.

Non, l'homme dont je veux parler ne ſavait ni lire, ni écrire ; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première choſe qu'il faiſait dès le matin était de ſe déchirer les épaules à coups de fouet : il offrait à DIEU ſes flagellations, ſes veilles, ſes jeûnes & ſon ignorance.

PERICLÈS.

Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne ?

LE GREC.

Assurément : nous autres Grecs nous révérons sa mémoire autant que celle d'aucun homme.

PERICLÈS.

O destinée !... Mais, dites-moi, ma mémoire n'est-elle pas toûjours en vénération à Athènes ? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence & le bon goût ?

LE GREC.

C'est ce que je ne saurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle *Sétines* ; c'est un petit miserable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

PERICLÈS.

Ainsi vous connaissez aussi peu la fameuse & superbe ville d'Athènes, que les noms de *Thémistocle* & de *Périclès* ? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

LE RUSSE.

Point du tout, il vivait dans Athènes même.

PERICLÈS.

Comment ? il vivait dans Athènes, & il ne me connaît point ! il ne sait pas même le nom de cette ville fameuse !

LE RUSSE.

Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, & n'en savent pas plus que lui. Cette cité,

jadis si opulente & si fière, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre & sale bourg appellé *Sétines*.

PERICLÈS.

Puis-je croire ce que vous me dites-là ?

LE RUSSE.

Tel est l'effet des ravages du tems, & des inondations des barbares, plus destructeurs encore que le tems.

PERICLÈS.

Je sais très bien que les successeurs d'*Alexandre* subjuguèrent la Grèce ; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté ? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

LE RUSSE.

Elle a depuis ce tems-là changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde ; empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver ; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour-à-tour le joug des Français, des Vénitiens & des Turcs.

PERICLÈS.

Voilà trois nations barbares qui me sont absolument inconnues.

LE RUSSE.

Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, sans en excepter même les Egyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guères que l'art de conquérir, & qu'aujourd'hui ils ne savent guères que celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens, &

ſurtout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, & les ont ſurpaſſé à beaucoup d'autres.

PERICLÈS.

Voilà une fort belle peinture; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français?

LE RUSSE.

Point du tout, je ſuis Ruſſe.

PERICLÈS.

A coup ſûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elyſée: je n'ai pas plus entendu parler des Ruſſes que des Français, des Vénitiens & des Turcs. Cependant les connaiſſances que vous montrez me font préſumer que votre nation eſt très ancienne. Ne ſerait-elle pas un reſte des Egyptiens dont vous diſiez tout-à-l'heure de ſi belles choſes?

LE RUSSE.

Non; je ne connais ce peuple que par vos hiſtoriens: pour notre nation, elle deſcend des Scythes & des Sarmates.

PERICLÈS.

Eſt-il poſſible qu'un deſcendant des Sarmates & des Scythes connaiſſe mieux l'état de l'ancienne Grèce, que ne le connaît un Grec moderne?

LE RUSSE.

Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs & des Sarmates; un de nos ſouverains s'étant trouvé homme de génie, forma le deſſein de bannir l'ignorance de ſes états,

& l'on vit s'y élever rapidement les arts & les ſciences, des académies & des ſpectacles. Nous avons étudié l'hiſtoire de tous les peuples, & notre hiſtoire a mérité l'attention des autres peuples.

PERICLÈS.

J'avoue que pour produire ces ſortes de métamorphoſes, il ne faut dans un prince que la volonté & le courage; mais il eſt plus vrai encore que j'ai perdu bien du tems; j'eſpérais avoir rendu mon nom immortel, & je vois qu'il eſt déja oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE.

Je vous dirai, pour vous conſoler, qu'il eſt connu dans le mien, & c'eſt à quoi je ſuis bien ſûr que vous ne vous attendiez pas.

PERICLÈS.

J'en conviens: cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me conſoler avec *Oſiris*, *Minos*, *Lycurgue*, *Solon* & tous ces légiſlateurs & fondateurs d'empires, dont les actions & les maximes ſont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la ſcience eſt un aſtre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand ſa lumière ſucceſſivement ſur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'inſtant où il ſe lève ſur une autre.



CU-SU ET KOU,

OU

Entretiens de CU-SU, *disciple de* CONFUTZÉE, *avec le prince* KOU, *fils du roi de* LOW, *tributaire de l'empereur Chinois* GNENVAN, 417 *ans avant notre ère vulgaire.*

Traduit en latin par le père FOUQUET, *ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican*, N°. 42759.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encor plus grandes.

CU-SU.

Il est vrai ; mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi-bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

CU-SU.

On dit une énorme ſottiſe; il n'y a point de ciel; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel, c'eſt comme ſi nous diſions, Il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel & la terre, nous diſons pieuſement une grande pauvreté. Car ſi nous entendons par le ciel l'eſpace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de ſoleils, & fit tourner tant de mondes, il eſt beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la*

terre, que de dire, *les montagnes & un grain de sable.* Notre globe eſt infiniment moins qu'un grain de ſable en comparaiſon de ces millions de milliards d'univers, par leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvons faire; c'eſt de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à DIEU dans l'abîme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était deſcendu chez nous du quatriéme ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce ſont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile; elle eſt à quinze cent mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet : ils ſont les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un deſſein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier ? Qui fait des loix, ſinon un légiſlateur ? Il y a donc un ouvrier, un légiſlateur éternel ?

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment eſt-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaſte

palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre, tout glorieux que je suis, j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige; mais je n'ai point d'idée de cet être-là; je vois qu'il est, mais je ne sais ce qu'il est.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi; & ce qui me plaît en vous, c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature?

KOU.

Oui; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, il est donc partout? il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même?

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je serais donc moi-même une partie de la Divinité?

CU-SU.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière; est-il lumière cependant lui-même? ce n'est que du sable, & rien de plus; tout est en DIEU, sans doute; ce qui anime tout doit être partout. DIEU n'est

pas comme l'empereur de la Chine qui habite son palais & qui envoye ses ordres par des colao. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace, & tous ses ouvrages; & puis qu'il est dans vous, c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance & sans honte devant l'Etre suprême?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Mais la secte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni juste, ni injuste, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La secte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni santé, ni maladie?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres; est-il égal de nourrir son fils, ou de l'écraser sur la pierre? de secourir sa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir : je déteſte la ſecte de *Laokium* ; mais il y a tant de nuances du juſte & de l'injuſte ! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu ? qui poura poſer ſûrement les bornes qui ſéparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les diſcerner ?

CU-SU.

Celles de *Confutzée* mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu, traites ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point ; elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer ; & ſoyez ſûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi DIEU qui eſt en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raiſon, n'en abuſez ni vous, ni eux ; non-ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le ſeriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute ſeul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis ſûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouſſez, *Cu-ſu*. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente, & qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance, rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourait être cette partie incompréhenſible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille reſtera-t-il quand l'abeille ne ſera plus ? La végétation de cette plante ſubſiſte-t-elle quand la plante

eſt déracinée ? La végétation n'eſt-elle pas un mot dont on ſe ſert pour ſignifier la manière inexplicable dont l'Etre ſuprême a voulu que la plante tirât les ſucs de la terre ? L'ame eſt de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obſcurément les reſſorts de notre vie. Tous les animaux ſe meuvent, & cette puiſſance de ſe mouvoir, on l'appelle *force active ;* mais il n'y a pas un être diſtinct qui ſoit cette force. Nous avons des paſſions, cette mémoire, cette raiſon, ne ſont pas ſans doute des choſes à part, ce ne ſont pas des êtres exiſtans dans nous, ce ne ſont pas de petites perſonnes qui ayent une exiſtence particulière ; ce ſont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui ſignifie notre mémoire, notre raiſon, nos paſſions, n'eſt donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eſt DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eſt DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'eſt DIEU. Qui fait la penſée de l'homme ? c'eſt DIEU.

Si l'ame humaine était une petite perſonne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artiſan du monde une impuiſſance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui euſſent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la penſée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère*, je trouve *Vulcain* un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous ſeuls au conſeil des Dieux : mais ce *Vulcain* me paraîtrait un miſérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ſes garçons qui les fît mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les pouſſent ſans ceſſe ; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable reſſource : en un mot,

pourquoi

pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appellons *matière*, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus, qui serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendrait cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi ; & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Etre suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes ; il est dur d'être anéanti ; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort ? oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame ? non sans doute ; & si cela est possible, n'est-il pas très vraisemblable que vous en avez une ? pouriez-vous rejetter un système si beau & si nécessaire au genre-humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

KOU.

Je voudrais embrasser ce système, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toûjours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il est partout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout ; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par DIEU même ? à quoi me servirait cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toûjours malgré nous ; nous en avons quand nous sommes endormis ; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux, Courez, je vous prie, de cette

façon pour me faire plaisir, ils circuleront toûjours de la manière que DIEU leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, si DIEU même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce DIEU qui est en vous ; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre systême vous avez une volonté ; vous êtes libre ; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez ; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce DIEU qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que DIEU est la souveraine justice ?

KOU.

Sans doute ; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphême.) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que DIEU ne fit pas ce que vous-mêmes êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est, & qu'il sera toûjours dans cette vie des vertus malheureuses, & des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames, & de la justice divine qui

les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtême plus raiſonnable, plus convenable à la Divinité, & plus utile au genre-humain ?

KOU.

Pourquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles point embraſſé ce ſyſtême ? Vous ſavez que nous avons dans notre province environ deux cent familles d'anciens Sinous (*a*) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles, ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle : ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings ; j'en ai lu la traduction ; leurs loix néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides ; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encor développée chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire ? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois,

(*a*) Ce ſont les Juifs des dix tribus qui dans leur diſperſion pénétrèrent juſqu'à la Chine ; ils y ſont appellés *Sinous*.

(*b*) Eh bien ! triſtes ennemis de la raiſon & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enſeigne la mortalité de l'ame ? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front oſez-vous donc le calomnier ? Hélas ! ſi vos ames conſervent leur caractère pendant l'éternité, elles ſeront éternellement des ames bien ſottes & bien injuſtes. Non, les auteurs de cet ouvrage raiſonnable & utile ne vous diſent point que l'ame meurt avec le corps ; ils vous diſent ſeule-

ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir ? DIEU vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle, c'eſt donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourai-je être récompenſé, ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne ? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toûjours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence que j'aurai perdue ?

CU-SU.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à DIEU, Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne ; penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme ?

KOU.

Eh bien ſoit, je me rends ; (*b*) je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai auſſi pour plaire à l'E-

ment que vous êtes des ignorans. N'en rougiſſez pas ; tous les ſages ont avoué leur ignorance, aucun d'eux n'a été aſſez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gaſſendi* en réſumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainſi. *Vous ſavez que vous penſez, mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous êtes, vous qui penſez. Vous reſſemblez à un aveugle qui ſentant la chaleur du ſoleil, croirait avoir une idée diſtincte de cet aſtre* Liſez le reſte de cette admirable lettre à *Deſcartes*, liſez *Locke* ; reliſez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il eſt impoſſible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la

tre suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de DIEU m'embarrasse.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre suprême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontife ; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir ; y a-t-il là quelque chose qui répugne ?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire ; je sais que DIEU n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux surtout qu'elles ne soient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le soleil, & sécher la lune : ce galimatias sera agréable à l'Etre suprême, utile à mes sujets & à moi-même ?

raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur ; vous verrez que sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse, & avec justice ; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, bienfaisant, indulgent ; ressem-

Je ne peux ſurtout ſouffrir la démence des ſectes qui nous environnent : d'un côté je vois *Laotzé* que ſa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut groſſe quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à ſa doctrine de l'anéantiſſement & du dépouillement univerſel, qu'aux cheveux blancs avec leſquels il naquit, & à la vache noire ſur laquelle il monta pour aller prêcher ſa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impoſe pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait ſurtout, c'eſt que de telles rêveries ſont continuellement prêchées par les bonzes qui ſéduiſent le peuple pour le gouverner ; ils ſe rendent reſpectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns ſe privent toute leur vie des alimens les plus ſalutaires, comme ſi on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime. Les autres ſe mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils ſe rendent très dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuiſſes, comme ſi leurs cuiſſes étaient des planches ; le peuple les ſuit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplait, ils vous diſent froidement que cet édit ne ſe trouve pas dans le commentaire du Dieu *Fo*, & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire ſi extravagante, & ſi dangereuſe ? Vous ſavez que la tolérance eſt le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Aſie : mais cette indulgence n'eſt-elle pas bien funeſte, quand elle expoſe un empire à être bouleverſé pour des opinions fanatiques ?

bler à *Cu-ſu* & à *Kou*, & non pas à *Thomas* d'Aquin ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreuſes, ou à *Calvin* ou à *Luther*, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre ; alors vous vous moquerez prodigieuſement de vous-mêmes.

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui sera très aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à *Daon*, sixième roi de Caldée, il y a quelques quatre mille ans?

KOU.

Non, je n'en sais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres Caldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on

avait mis un petit croiſſant ſur la queue. Eſt-ce là votre Dieu ? dit-il aux docteurs ; Oui, ſire, lui répondirent-ils, car il a un croiſſant ſur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'eſt pas là votre Dieu, puiſqu'il eſt laité : & le brochet fut mangé par le roi & par ſes ſatrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le Dieu de leurs adverſaires.

On envoya chercher auſſi-tôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croiſſant ſur la queue ; ils aſſurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité ; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également ſots, & n'ayant pas déjeûné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner : ils en mangèrent goulument, ſoit œuvés, ſoit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon* ; & les citoyens depuis ce tems firent ſervir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi *Daon*, & je promets bien de l'imiter à la première occaſion qui s'offrira. J'empêcherai toûjours autant que je le pourai (ſans faire violence à perſonne) qu'on adore des *Fo*, & des brochets.

Je ſais que dans le Pégu & dans le Tunquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font deſcendre la lune dans le décours, & qui prediſent clairement l'avenir, c'eſt-à-dire, qui voyent clairement ce qui n'eſt pas, car l'avenir n'eſt point. J'empêcherai autant que je le pourai que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préſent & faire deſcendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des ſectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'eſprit humain que de petites nations penſent que la vérité n'eſt que pour elles, & que le vaſte empire de la Chine eſt livré à l'erreur ! L'Etre éternel ne ſerait-il que le Dieu de l'iſle Formoſe ou de l'iſle Borneo ? Abandonnerait-il le reſte de l'univers ? Mon cher *Cu-ſu*, il eſt le père de tous les hommes ; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puiſſe lui rendre eſt d'être vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes temples, comme diſait le grand empereur *Hiao*.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puiſque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi ?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éleverez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont-là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes ?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira ; un plus grand nombre pourait me dérober un tems deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cent femmes, & des ſept cent concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſurtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger, mais on n'a point encor fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſavoir ſi le Chang-ti ſe plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je trouve encor très ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point ; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une ſingulière façon de ſervir le genre-humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre-humain ! Le bon petit Lama (*a*) nommé *Stelca iſant Erepi*, voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourait* ; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en ſon tems. Pour moi, je marierai tous les lamas & bonzes, & lameſſes & bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre ; ils en feront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

(*a*) *Stelca iſant Erepi*, ſignifie en chinois, *l'abbé Caſtel de Saint Pierre.*

CU-SU.

Oh ! le bon prince que nous aurons-là ! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des ſujets ; car enfin, on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez ſans doute des amis.

KOU.

J'en ai déja, & de bons, qui m'avertiſſent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me conſolent, & je les conſole ; l'amitié eſt le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chymiſte *Erueil*, & même que les ſachets du grand *Hanourd*. Je ſuis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'inſérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous-en bien, l'amitié eſt aſſez ſacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur ſoit libre ; & puis, ſi vous faiſiez de l'amitié un précepte, un myſtère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'expoſer à cette profanation.

Mais comment en uſerez-vous avec vos ennemis ? *Confutzée* recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

KOU.

Aimer ſes ennemis ! Eh mon Dieu, rien n'eſt ſi commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous ?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentiſſage de la guerre ſous le prince de *Décon* contre le prince du *Vis-Brunk:* dès qu'un (*b*) de nos ennemis était bleſſé & tombait entre nos mains, nous avions ſoin de lui comme s'il eût été notre frère, nous avons ſouvent donné notre propre lit à nos ennemis bleſſés & priſonniers, & nous avons couché auprès d'eux ſur des peaux de tigres étendues à terre; nous les avons ſervis nous-mêmes: que voulez-vous de plus? que nous les aimions comme on aime ſa maîtreſſe?

CU-SU.

Je ſuis très édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendiſſent. Car on m'aſſure qu'il y a des peuples aſſez impertinens pour oſer dire que nous ne connaiſſons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne ſont que des péchés ſplendides, que nous avons beſoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs maîtres!

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos

(*b*) C'eſt une choſe remarquable, qu'en retournant *Décon* & *Vis-Brunk*, qui ſont des noms chinois, on retrouve *Condé* & *Brunſwik*, tant les grands-hommes ſont célèbres dans toute la terre.

ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaiſance, la tolérance &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au village comme à la ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle? nommez-la vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eſt l'hoſpitalité, cette vertu ſi ſociale, ce lien ſacré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains ſauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de maiſon pour accueillir les voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans ma maiſon Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, & qui eſt obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les ſauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens ſe croyent au-deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confutzée*, qu'enfin, c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vin ſur les grands chemins, que leurs

femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles danſent pendant que les nôtres cultivent des vers à ſoie.

KOU.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politeſſe.

CU-SU.

L'inconvénient eſt petit, il eſt aiſé d'y remédier en ne recevant que des perſonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ſes dangers, & c'eſt parce qu'elles en ont qu'il eſt beau de les embraſſer.

Que notre *Confutzée* eſt ſage & ſaint! il n'eſt aucune vertu qu'il n'inſpire; le bonheur des hommes eſt attaché à chacune de ſes ſentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eſt la cinquante-troiſiéme.

Reconnai les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pouraient-ils oppoſer à une morale ſi pure? en combien d'endroits *Confutzée* recommande-t-il l'humilité? ſi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles ſur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que *Confutzée* & les ſages des ſiécles antérieurs ont écrit ſur l'humilité; mais il me

ſemble qu'ils n'en ont jamais donné une définition aſſez exacte ; il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez ?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilite ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire , mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour-propre , comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus , & dans le culte d'un DIEU ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophêtes L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de DIEU ma religion. Je mépriſerai le Dieu *Fo* , & *Laotzée*, & *Vitſnou* qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & *Sammonocodom* qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécille & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un DIEU pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphême. Quoi ? la lumière du ſoleil éclaire tous les yeux , & la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle ſottiſe ! La Divinité parle

parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O ſage *Kou !* vous avez parlé comme un homme inſpiré par le Chang-ti même ; vous ſerez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

L'INDIEN ET LE JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne ſavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canuſi (*a*) qui ſont les grands cuiſiniers de notre iſle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de DIEU. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes*. Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez

(*a*) Les *Canuſi* ſont les anciens prêtres du Japon.

nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; & même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand Lama pour une femme: mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos canusi, autrement pauxcospie; (b) c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaisante manie; il croyait avoir toûjours raison; notre daïri & nos canusi voulurent avoir du moins raison quelques-fois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde, nos canusi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siécles. Nos canusi voulaient en vain avoir raison; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

(b) *Pauxcospie*, anagramme d'*Episcopaux*.

LE JAPONOIS.

Pourquoi? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au-lieu de dîner? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien longtems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxch, (c) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils sont attachés à l'ancienne cuisine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guères avec ces gens-là?

(c) On voit assez que les *Breuxch* sont les Hébreux, *& sic de cæteris*.

LE JAPONOIS.

Non ; il y a ensuite les pispates, qui certains jours de chaque semaine, & même pendant un tems considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonois *du pudding*. Au reste, tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toûjours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi, qu'on appelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batistanes, ni des autres; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils sont très difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là ; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandière ? il s'expose lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb ; ainsi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie ; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argille faites pour durer très peu, & que ce n'est pas la

peine qu'elles aillent de gayeté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que si je n'étais pas canusi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très grand nombre qu'on appelle *diestes*; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, saumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur est indifférent, pourvu que vous fassiez quelque prière à DIEU avant ou après le dîner, & même simplement avant le déjeûner, & que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de *Terlub* & de *Vincal*, & de *Memnon*, &c.: il est bon seulement que nos diestes avouent que nos canusi sont très savans en cuisine, & que surtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très paisiblement ensemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupemens ſont ſouverainement défendus, & punis ſur le champ ſans rémiſſion; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement, ſelon le précepte de notre grand cuiſinier Japonois, qui a écrit dans la langue ſacrée, *Suti rabo, cus flac, natis in uſum lætitiæ ſcipbis pugnare tracum eſt*: ce qui veut dire; Le dîner eſt fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous; notre liberté eſt affermie ſous nos taicoſema; nos richeſſes augmentent; nous avons deux cent jonques de ligne, & nous ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur *Recina*, fils de ce poëte Indien *Recina*, (*d*) ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grace*, & non *les graces*,

> Le Japon où jadis brilla tant de lumière,
> N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions?

LE JAPONOIS.

Le *Recina* dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que

(*d*) *Racine*, probablement, *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redévable? que nous seuls avons enseigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques? qu'ils nous doivent jusques aux chausses appellées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers plus poëtiques.

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés!

(e) NB. *Cet Indien* Recina *sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait pas faire de bonnes sausses que quand* Brama *par une volonté toute particulière enseignait lui-même la sausse à ses favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que* Brama *leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonoise.*

God never acts by partial will, but by general Laws.



TUCTAN ET KARPOS,

OU

Entretien du bacha TUCTAN, *& du jardinier* KARPOS.

TUCTAN.

EH bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons... de quelle religion es-tu à présent?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite isle de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*; on me faisait prier DIEU tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Touyou*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a falu renoncer au *Touyou* & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vos forces; je ne sais plus trop ce que je suis; j'aime DIEU de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela? miſérable!

KARPOS.

C'eſt que je ſuis un honnête homme : il m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit-là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle, ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUÇTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha?

KARPOS.

Très fidèle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton papa Grec faiſait une conſpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou*, & du *Touyou*, d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa Grec dans une occasion si belle ?

KARPOS.

C'est que je vous ai fait serment d'obéissance, & que je sais que le *Tou pâtrou* n'ordonne point les conspirations.

TUCTAN.

J'en suis bien aise : mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'isle & me chassaient, me serais-tu fidèle ?

KARPOS.

Eh comment alors pourais-je vous être fidèle, puisque vous ne seriez plus mon bacha ?

TUCTAN.

Et le serment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il serait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'est-il pas vrai (sauf respect) que si vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La supposition est incivile, mais la chose est vraie.

KARPOS.

Eh bien, si vous étiez chassé, c'est comme si vous étiez mort, car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre serment. Pouriez-vous

exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien? c'est comme si ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes?

KARPOS.

Oui à ma façon, ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent, & si j'en avais davantage ils m'embarrasseraient.

TUCTAN.

Je serais curieux de savoir tes principes.

KARPOS.

C'est par exemple d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet, & bon jardinier; je ne vais pas au-delà, & j'espère que DIEU me fera miséricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton isle?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le sache? est-ce à moi à deviner comment DIEU en use avec les bachas? C'est une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes un aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet!* je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu mon ami, Allah vous ait en sa sainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon bacha.

LES DERNIERES PAROLES D'EPICTÈTE A SON FILS.

EPICTETE.

JE vais mourir ; j'attends de vous un ſouvenir tendre, & non des larmes inutiles ; je meurs content, puiſque je vous laiſſe vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enſeigné à l'être. Mais vous ſavez quel trouble m'agite. Une nouvelle ſecte de la Paleſtine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux ſcélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame ſont pures. Je vous ai enſeigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle ſecte annonce une nouvelle vertu que je ne connaiſſais pas.

EPICTETE.

Quelle eſt donc cette ſecte ?

LE FILS.

Elle eſt compoſée de ces Juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les eſpèces à Rome.

EPICTETE.

La vertu qu'ils enſeignent eſt apparemment de la fauſſe monnoie.

LE FILS.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils ; il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croyent l'eau nécessaire, comme *Pindare* qui la dit merveilleuse ; ceux-là s'en passent ; mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTETE.

Comment de l'argent ? Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale. C'est ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite* m'affranchit, & c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a jusqu'à la dernière obole.

EPICTETE.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, & vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent ; car ils vous promettent la vie éternelle ; & si en mettant votre argent à leurs pieds comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

EPICTETE.

Ce sont donc des assassins, dont il faut au plutôt purger la société.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce sont des mages qui ont des secrets admirables & qui tuent avec des paroles. Le père, disent-ils, leur a fait cette grace par le fils. Un de leurs prosélytes qui put horriblement, mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de succès, me disait hier qu'un de leurs parens nommé *Ananiah* ayant vendu sa métairie pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayaut gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant, il fut puni de mort sur le champ. Sa femme vint ensuite, *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie, ils seraient les plus infames criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne soyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à *Simon Barjone*, il est clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Etre suprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Le DIEU très bon & très grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les *Catons*, les *Scipions*, les *Cicerons*, les *Paul Emile*,

les *Camilles*, le père des Dieux & des hommes, n'a pas ſans doute remis ſon pouvoir entre les mains d'un Juif. Je ſavais que ces miſérables étaient au rang des plus ſuperſtitieux peuples de la Syrie, mais je ne ſavais pas qu'ils oſaſſent porter leur démence juſqu'à ſe dire les premiers miniſtres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*ici le bon homme Epictète ricane.*) Vous ricanez, mon père. Vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guères envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parle à des femmes qui diſaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des Juifs qui ſont ſans prépuce & qu'on lave depuis les pieds juſqu'à la tête!

EPICTETE.

Et quels ſont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'eſt premiérement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui eſt plus difficile de gager le royaume des cieux, ou le jardin, qu'à un chameau de paſſer par le trou d'une aiguille; moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume & ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les ſots, les pauvres d'eſprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'aſſemblée des gueux doit être déteſté comme un receveur des impôts.

4°. Que ſi on ne hait pas ſon père, ſa mère & ſes frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un feſtin de noces, il faut forcer tous les paſſans à venir aux noces, & jetter dans un cu de baſſe-foſſe extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas! mon ſot enfant, j'étais tout-à-l'heure ſur le point de mourir de rire, & je ſens à préſent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles ſéduiſent le fils d'*Epictète*, ils en ſéduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables ſur la terre. Ces énergumènes ſont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caiſſe commune dont ils payent quelques Grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des myſtères; ils exigent un ſecret inviolable; ils ont inſtitué des inſpirés qui décident de tous leurs intérêts & qui ne ſouffrent pas que les gens de la ſecte plaident jamais devant les magiſtrats.

EPICTETE.

Imperium in Imperio. Mon fils, tout eſt perdu.

UN

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

PUis-je vous demander, Monſieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de ſectes qui ſont ici reçues, & qui ſervent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Aly? ſuivez-vous les dogmes des anciens Parſis, ou de ces Sabéens ſi antérieurs aux Parſis, ou des Brames qui ſe vantent d'une antiquité encor plus reculée? ſeriez-vous Juif? êtes-vous chrêtien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE-HOMME.

J'adore DIEU; je tâche d'être juſte: & je cherche à m'inſtruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs ſur le Zenda-Veſta, ſur le Védam, ſur l'Alcoran?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas aſſez de lumières pour bien juger des livres, & je ſens que j'en ai aſſez pour voir dans le grand livre de la nature, qu'il faut adorer & aimer ſon maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque choſe qui vous embarraſſe dans les livres juifs?

L'HONNÊTE-HOMME.

Oui ; j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que Moïse ait écrit dans un désert le Pentateuque, qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cent ans, (quoiqu'il se trompe de deux cent) ce livre eût été probablement écrit en égyptien ; & on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois ; on n'avait du tems de Moïse d'autre manière d'écrire ; c'était un art fort difficile qui demandait de longs préparatifs ; il falait polir le bois ou la pierre ; il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert, où selon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits & des souliers, & où DIEU fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années, pour leur conserver leurs vêtemens & leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de Josué dit que le Deutéronome fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Josué n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cent ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des rois, & qu'il n'y eut de rois que longtems après Moïse ; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, & vraie s'il fut écrit à Jérusalem ; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, & qui ne furent fondées ou appellées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles ; &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines après la mort, sont entiérement inconnues dans l'énoncé de ses loix. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, & qu'il ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il possible que Moïse inspiré de DIEU eût préféré nos derrières à nos esprits, qu'il eût prescrit la façon d'aller à la garderobe dans le camp Israëlite, & qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle ? Zoroastre antérieur au législateur Juif, dit : *Honorez, aimez vos parens, si vous voulez avoir la vie éternelle*; & le Décalogue dit : (*a*) *Honore père & mère, si tu veux vivre longtems sur la terre.* Il semble que Zoroastre parle en homme divin, & Moïse en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, & dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grace particulière. Le premier chapitre de la Genèse est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que Dieu vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden, que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin ; que le serpent parle à Eve, attendu qu'il est le plus subtil des animaux ; & qu'une ânesse qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siecles après ; que Dieu ait sépare la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel ; qu'il ait fait la lumière qui émane du soleil avant le soleil lui-même ; qu'après avoir fait l'homme & la femme il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'hom-

(*a*) Voyez le Sadder.

me, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte; qu'il ait condamné Adam à la mort, & toute sa postérité à l'enfer pour une pomme, & qu'il ait mis un signe de sauvegarde à Caïn qui avait assassiné son frère, & que ce Caïn ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que selon le texte le genre-humain était borné à la famille d'Adam; que de prétendues cataractes dans le ciel ayent inondé la terre, que tous les animaux soient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui semblent toutes plus absurdes que les métamorphoses d'Ovide, on n'est pas moins surpris que DIEU délivre de la servitude en Egypte, six cent mille combattans de son peuple, sans compter les vieillards, les enfans & les femmes; que ces six cent mille combattans, après les plus éclatans miracles égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au-lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuiant ils ne prennent pas le chemin du pays où DIEU les conduit; qu'ils se trouvent entre Memphis & la mer Rouge; que DIEU leur ouvre cette mer & la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au-lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise; que ce peuple sous la main & sous les yeux de DIEU même demande au frère de Moïse un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or soit jetté en fonte en un seul jour; que Moïse réduise cet or en poudre impalpable, & la fasse avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple se laissent égorger par des lévites en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'Aaron qui l'a jetté en fonte, soit déclaré grand-prêtre pour récompense; qu'on ait brulé deux cent cinquante hommes d'une part, & quatorze mille sept cent hommes de l'autre, qui avaient disputé l'encensoir à Aaron; & que dans une autre occasion Moïse ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de son peuple.

5°. Si on s'en tient aux plus ſimples connaiſſances de la phyſique, & qu'on ne s'élève pas juſqu'au pouvoir divin, il ſera difficile de penſer qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait reſpecté les femmes fidèles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophête parmi les idolâtres, dans la perſonne de Balaam.

6°. On eſt encore plus ſurpris que dans un village du petit pays de Madian, le peuple Juif trouve 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles ; & on friſſonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, maſſacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les épouſes & les mères, & ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le ſoleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de tems aux Juifs de tuer les Amorréens déja écraſés par une pluie de pierres tombées du ciel, le Jourdain qui ouvre ſon lit comme la mer Rouge pour laiſſer paſſer ces Juifs qui pouvaient paſſer ſi aiſément à gué, les murailles de Jérico qui tombent au ſon des trompettes ; tant de prodiges de toute eſpèce, exigent pour être crus le ſacrifice de la raiſon, & la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutiſſent tant de miracles opérés par DIEU même pendant des ſiécles en faveur de ſon peuple ? à le rendre preſque toûjours l'eſclave des nations.

8°. Toute l'hiſtoire de Samſon, & de ſes amours, & de ſes cheveux, & de ſon lion, & de ſes trois cent renards, ſemble plus faite pour amuſer l'imagination que pour édifier l'eſprit. Celles de Joſué & de Jephté ſemblent barbares.

9°. L'hiſtoire des rois eſt un tiſſu de cruautés & d'aſſaſſinats qui fait ſaigner le cœur. Preſque tous les faits

ſont incroyables. Le premier roi Juif Saül ne trouve chez ſon peuple que deux épées, & ſon ſucceſſeur David laiſſe plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres ſont écrits par DIEU même; vous ſavez que DIEU ne peut mentir. Donc ſi un ſeul fait eſt faux, tout le livre eſt une impoſture.

10°. Les prophêtes ne ſont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le ſens caché & allégorique des prophéties. Il voit avec peine Jérémie ſe charger d'un bât & d'un collier, & qui ſe fait lier avec des cordes; Oſée à qui DIEU commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, & d'en faire enſuite à une femme adultère: Iſaïe qui marche tout nud dans la place publique. Ezéchiel qui ſe couche trois cent quatre-vingt dix jours ſur le côté gauche, & quarante ſur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre ſon pain d'excrémens d'homme, & enſuite de bouze de vache: Oolla & Ooliba qui établiſſent un bordel & à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne & le ſperme d'un cheval. Certainement ſi le lecteur n'eſt pas inſtruit des uſages du pays & de la manière de prophétiſer, il peut craindre d'être ſcandaliſé; & quand il voit Eliſée faire dévorer quarante enfans par des ours pour l'avoir appellé tête chauve, un châtiment ſi peu proportionné à l'offenſe peut lui inſpirer plus d'horreur que de reſpect.

Pardonnez-moi donc ſi les livres juifs m'ont cauſé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération; j'avoue même que je peux me tromper ſur les choſes de bienſéance & de juſtice qui ne ſont peut-être pas les mêmes dans tous les tems; je me dis que nos mœurs ſont différentes de celles de ces ſiécles reculés. Mais peut-être auſſi, la préférence que vous avez donnée au nouveau Teſtament ſur l'ancien peut ſervir à juſtifier mes ſcrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puiſque vous

l'avez abandonnée. Car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toûjours suivie? & si elle était mauvaise, comment était-elle divine?

LE CALOYER.

L'ancien Testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le nouveau Testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes scrupules que l'ancien?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrêtiens Arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du liévre, avec des Grecs qui assurent que le St. Esprit ne procède point du fils, avec des Nestoriens qui nient que Marie soit mère de DIEU, avec quelques Latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrêtiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie & d'Afrique. Je sais que dix ou douze sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres; les musulmans qui m'entourent, regardent d'un œil de mépris tous ces chrêtiens, que cependant ils tolèrent. Les Juifs ont également en exécration les chrêtiens & les musulmans; les Guèbres les méprisent tous; & le peu qui reste de Sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés: le Brame ne peut souffrir ni Sabéens, ni Guèbres, ni chrêtiens, ni mahométans, ni Juifs.

J'ai cent fois souhaité que JESUS-CHRIST, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses loix. Je me suis demandé pourquoi étant DIEU il n'a pas usé des droits de la divinité? pourquoi en venant nous délivrer du péché, il nous a

laiſſé dans le péché ? pourquoi en venant éclairer tous les hommes, il a laiſſé preſque tous les hommes dans l'erreur ?

Je ſais que je ne ſuis rien ; je ſais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Etre des êtres ; mais il m'eſt permis comme à Job, d'élever mes reſpectueuſes plaintes du ſein de ma miſère.

Que voulez-vous que je penſe quand je vois deux généalogies de JESUS directement contraires l'une à l'autre, & que ces généalogies, qui ſont ſi différentes dans les noms & dans le nombre de ſes ancêtres, ne ſont pourtant pas la ſienne, mais celle de ſon père Joſeph qui n'eſt pas ſon père ?

Je donne la torture à mon eſprit pour comprendre comment un DIEU eſt mort. Je lis les livres ſacrés & les profanes de ces tems-là ; un ſeul de ces livres ſacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduiſit des mages aux pieds de DIEU qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui ſemble devoir avoir été apperçu par la terre entière, & marqué dans les faſtes de tous les états. Un évangéliſte me dit qu'un roi nommé Hérode, à qui les Romains maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être roi des Juifs ; mais comment, & à qui, & ſur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Eſt-il poſſible que ce roi qui n'avait pas perdu le ſens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le maſſacre un enfant obſcur ? Y a-t-il un exemple ſur la terre d'une fureur ſi abominable & ſi inſenſée ?

Je vois que les Evangiles qui nous reſtent ſe contrediſent preſque à chaque page. J'ouvre l'hiſtoire de Joſeph, auteur preſque contemporain ; Joſeph parent

de Mariamne ſacrifiée par Hérode, Joſeph ennemi naturel de ce prince ; il ne dit pas un mot de cette avanture ; il eſt Juif, & il ne parle pas même de ce JESUS né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer, & de ce que je dois croire ! Je lis les écritures, & je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, ſe ſoit jamais appellé DIEU, je vois même tout le contraire ; il dit que ſon père eſt plus grand que lui, que le père ſeul ſait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils ſe doivent-ils entendre chez un peuple, où par les fils de Bélial on voulait dire les méchans, & par les fils de DIEU on déſignait les hommes juſtes ? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS ; mais quel légiſlateur enſeigna jamais une mauvaiſe morale ? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'impoſture ne ſont-ils pas défendus ? le reſpect pour les parens, l'obéiſſance aux loix, la pratique de toutes les vertus expreſſément ordonnées ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU, atteſtés par l'univers. J'oſe dire avec cette naïveté douloureuſe qui craint de blaſphémer, que des diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient yvres, un figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues avant le tems &c. ne rempliſſent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit tranſporté par le diable ſur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui, j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux, figurée par

un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux ; JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que DIEU parle ?

Enfin, comment puis-je reconnaître DIEU dans un Juif de la populace, condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, & suant d'une sueur de sang, dans l'angoisse & dans la frayeur que lui inspirait la mort ? Est-ce là Platon, est-ce là Socrate, ou Antonin, ou Epictète, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius ? Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse ? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées ?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de JESUS, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant : *Je suis venu apporter le glaive, & non la paix : je suis venu diviser le fils & le père, la fille, la mère & les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur & d'effroi : & si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les chrétiens dès les premiers tems, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siécles, dans les assassinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. Anânie & Saphire ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ ; ils ne l'ont pas dit ; & Pierre les punit en faisant mourir subitement le mari & la femme. Hélas ! ce n'était pas là le mi-

racle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si DIEU faisait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, & non pas pour les tuer; ce serait pour les corriger, & non pour les perdre; qu'il est un DIEU de miséricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre ayant fait mourir Ananie, & voyant venir Saphire sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas, Gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles; si vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le sort de votre mari: au contraire, il la fait tomber dans le piége; il me semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette avanture m'a toûjours fait dresser les cheveux, & que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité & le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme dans l'histoire de JESUS. Les quatre Evangiles qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits; mais ils attestent uniformément que JESUS fut soumis à la loi de Moïse, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la synagogue; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente; les chrétiens ne furent absolument séparés des juifs que longtems après. Dans quel tems précis DIEU voulut-il donc qu'on cessât d'être juif & qu'on fût chrétien? Qui ne voit que le tems a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres?

Si JESUS avait voulu établir une église chrétienne, n'en eût-il pas enseigné les loix? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites? n'aurait-il pas annoncé les sept sacremens dont il ne parle pas? n'aurait-il pas dit, je suis DIEU, engendré & non fait; le St. Esprit procède de mon père sans être engendré; j'ai

deux volontés & une perſonne ; ma mère eſt mère de DIEU ? Au contraire, il dit à ſa mère, *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?* Il n'établit ni dogme, ni rit, ni hiérarchie ; ce n'eſt donc pas lui qui a fait ſa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens ſoutenir ces dogmes par des livres ſuppoſés ; ils imputent aux ſibylles des vers acroſtiches ſur le chriſtianiſme ; ils forgent des hiſtoires, des prodiges dont l'abſurdité eſt palpable. Telle eſt, par exemple, l'hiſtoire de la nouvelle ville de Jéruſalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cent lieues de tour & de hauteur, qui ſe promenait ſur l'horiſon pendant toute la nuit, & qui diſparaiſſait au point du jour. Telle eſt la querelle de Pierre & de Simon le magicien devant Néron ; tels ſont cent contes non moins abſurdes.

Que de miracles puériles on a forgés ! que de faux martyrs, que de légendes ridicules ! *Portenta Judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de Luc ſous le nom de bonne nouvelle, a-t-il eu le front de dire au chap. 21. que la génération dans laquelle il vivait ne paſſerait pas ſans que les vertus des cieux fuſſent ébranlées, ſans qu'il y eût des ſignes dans le ſoleil, dans la lune & dans les étoiles, ſans qu'enfin JESUS vînt dans les nuées avec une grande puiſſance & une grande majeſté ? Certainement il n'y eut ni ſigne dans le ſoleil, dans la lune & dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de JESUS venant majeſtueuſement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épitres de Paul, eſt-il aſſez téméraire pour lui faire dire : *J'ai appris de* JESUS *que nous qui vivons nous ſommes réſervés pour ſon avènement : ſi-tôt que le ſignal aura été donné par*

la trompette, ceux qui sont morts en JESUS *ressusciteront les premiers, puis nous autres qui sommes vivans nous serons emportés avec eux dans l'air pour aller au devant de* JESUS.

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie ? Paul & les juifs chrêtiens allèrent-ils dans l'air au-devant de JESUS au son de la trompette? Et où, s'il vous plait, Paul avait-il appris de JESUS ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait servi de satellite & de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider St. Etienne? Avait-il parlé à JESUS quand il fut ravi au troisiéme ciel ? Et qu'est-ce que ce troisiéme ciel ? est-ce Mercure ou Mars ? En vérité si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur & de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs, comment a-t-on pû croire à ce livre ? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNÊTE-HOMME.

C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de paysans que trois font un, que DIEU est dans un morceau de pâte, que cette pâte disparait, & que c'est DIEU lui-même qui est fait sur le champ par un homme ? C'est par la conversation, par la prédication, par les cabales; c'est en séduisant des femmes & des enfans; c'est par des impostures, par des récits miraculeux qu'on vient aisément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrêtiens étaient très rares, il était défendu de les communiquer aux catéchumènes; on était initié secrettement aux mystères des chrétiens comme à ceux de Cérès. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui persuadaient que non-seulement tous les hom-

mes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien ſupérieur à un empereur Romain.

Toute la terre alors était diviſée en petites aſſociations, égyptiennes, grecques, ſyriennes, romaines, juives, &c. La ſecte des chrétiens eut tous les avantages poſſibles dans la populace. Il ſuffiſait de trois ou quatre têtes échauffées comme celle de Paul pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui ſe mirent à ſa tête. Preſque toutes les ſectes ſe ſont ainſi établies, excepté celle de Mahomet, la plus brillante de toutes, qui ſeule entre tant d'établiſſemens humains ſembla être en naiſſant ſous la protection de DIEU, puiſqu'elle ne dut ſon exiſtence qu'à des victoires.

Encor la religion muſulmane eſt-elle après douze cent ans ce qu'elle fut ſous ſon fondateur : on n'y a rien changé. Les loix écrites par Mahomet lui-même ſubſiſtent dans toute leur intégrité. Son alcoran eſt autant reſpecté en Perſe qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes ; on l'obſerve partout à la lettre, on n'eſt diviſé que ſur le droit de ſucceſſion entre Aly & Omar. Le chriſtianiſme au contraire eſt différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne ſavait ni lire, ni écrire. Il naquit, vécut, mourut Juif dans l'obſervance de tous les rites juifs ; circoncis, ſacrifiant ſuivant la loi moſaïque, mangeant l'agneau paſcal avec des laitues, s'abſtenant de manger du porc, de l'ixion & du grifon, comme auſſi du liévre parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu, ſelon la loi moſaïque. Vous autres au contraire, vous oſez croire que le liévre a le pied fendu, & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment ; vous faites rôtir un ixion & un grifon quand vous en trouvez ; vous n'êtes point circoncis, vous ne ſacrifiez point ; aucune de vos fêtes ne fut inſtituée par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui ?

LE CALOYER.

J'avoue que je ferais un imposteur bien effronté si j'osais vous soutenir que le christianisme d'aujourd'hui ressemble à celui des premiers siécles, & celui de ces premiers siécles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez aussi que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNÊTE-HOMME.

DIEU varier ! DIEU changer ! Cette idée me paraît un blasphême. Quoi ! le soleil de DIEU est toûjours le même, & sa religion ferait une suite de vicissitudes ! Quoi vous la feriez ressembler à ces gouvernemens misérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux & contradictoires ? Il aurait donné un édit à Adam, un autre a Seth, un troisiéme à Noé, un quatriéme à Abraham, un cinquiéme à Moïse, un sixiéme à JESUS, & de nouveaux édits encor à chaque concile ; & tout aurait changé depuis la défense de manger du fruit de l'arbre de science du bien & du mal, jusqu'à la bulle *Unigenitus* du jésuite le Tellier ! Croyez-moi, tremblez d'outrager DIEU en l'accusant de tant d'inconstance, de faiblesse, de contradiction, de ridicule, & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de DIEU, puisqu'elle est toûjours la même.

L'HONNÊTE-HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale. Mais que les chrêtiens l'ont corrompue ! Qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, & gravée au cœur de tous les hommes.

Si JESUS a parlé de cette loi aussi ancienne que le

monde, de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même*, la loi des chrêtiens a été, *déteste ton prochain comme toi-même*. Athanasiens, persécutez les Eusébiens, & soyez persécutés; Cyrilliens, écrasez les enfans des Nestoriens contre les murs; Guelfes & Gibelins, faites une guerre civile de cinq cent années pour savoir si JESUS a ordonné au prétendu successeur de Simon Barjone de détrôner les empereurs & les rois, & si Constantin a cédé l'empire au pape Silvestre. Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croyent pas qu'un morceau de pâte soit changé en DIEU à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris si on laisse le ciboire ouvert. Poltrot, Baltazar Gerard, Jacques Clément, Châtel, Guignard, Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets; Europe, nage dans le sang; tandis que le vicaire de DIEU Alexandre VI souillé de meurtres & d'empoisonnemens dort dans les bras de sa fille Lucrèce, que Léon X nage dans les plaisirs, que Paul III enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que Jules III fait son porte-singe cardinal, (dignité plus convenable encor au singe qu'au porteur) tandis que Pie IV fait étrangler le cardinal Caraffe, que Pie V fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard Buon-Compagno, que Clément VIII donne le fouet au grand Henri IV sur les fesses des cardinaux d'Ossat & du Perron. Mêlez partout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages : & puis envoyez frères Trigaut & frère Bouvet prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité contre laquelle on se débat en vain me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus.

vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, & que les bonnes loix ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes loix des miracles qui sont la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

L'HONNÊTE-HOMME.

Des miracles? juste ciel! & quelle religion n'a pas ses miracles? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodotes & les Tite-Lives, par cent auteurs respectés des nations, & vous croyez à des avantures de la Palestine, racontées, dit-on, par Jean & par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cent ans chez les Grecs & les Romains, dans des livres faits sans doute longtems après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page? Par exemple, il est dit dans l'évangile de St. Matthieu que le sang de Zacharie fils de Barac massacré entre le temple & l'autel, retombera sur les Juifs. Or on voit dans l'histoire de Flavien Joseph que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple & l'autel pendant le siége de Jérusalem par Titus. Donc cet évangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les Juifs? Quoi? Il aurait ressuscité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier supplice? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser DIEU de s'être fait homme inutilement, & d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, & des miracles de JESUS, pour faire mourir JESUS en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire & une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées;

& je sens que vous raisonnez de bonne foi ; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÊTE-HOMME.

Sans doute ; l'ame demande cette nourriture ; mais pourquoi la changer en poison ? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges ? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer & par les flammes ? Quelle horreur infernale ! Ah, si votre religion était de DIEU, la soutiendriez-vous par des bourreaux ? Le géomètre a-t-il besoin de dire : Croi, ou je te tue ? La religion entre l'homme & DIEU est l'adoration & la vertu ; c'est entre le prince & les sujets une affaire de police ; ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons DIEU sincérement, simplement, & ne trompons personne. Oui, il faut une religion ; mais il la faut pure, raisonnable, universelle ; elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite province privilégiée. Il est absurde, odieux, abominable d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeux, & qu'il plonge presque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers ; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle ? vous le savez, c'est d'adorer DIEU & d'être juste.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente ; le fanatisme commence, la fourberie achève. Un homme puissant vient : il voit une foule qui s'est mis une selle sur le dos & un mords à la bouche : il monte sur elle & la conduit. Quand une fois la religion nouvelle est reçue dans l'état,

le gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle s'eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecrettes, on les défend. Les premiers apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les diables : on défend les diables. Les apôtres ſe faiſaient apporter l'argent des proſélytes : celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent, eſt puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes ; & ſur ce prétexte ils bravaient les loix. Le gouvernement maintient que ſuivre les loix c'eſt obéir à DIEU. Enfin, la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÊTE-HOMME.

Quoi donc, ne pourai-je faire en Europe comme ici, adorer paiſiblement le Créateur de tous les mondes, le DIEU de tous les hommes ; celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la juſtice ?

LE CALOYER.

Non, vous riſqueriez trop ; l'Europe eſt diviſée en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNÊTE-HOMME.

Des factions quand il s'agit de la vérité univerſelle, quand il s'agit de DIEU !

LE CALOYER.

Tel eſt le malheur des hommes. On eſt obligé de faire comme eux, ou de les fuir ; je vous demande la préférence pour l'égliſe grecque.

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle eſt eſclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous ſoumettre à l'égliſe romaine ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche ſimoniaque, qui achète ſa honteuſe dignité d'un grand-viſir, ni d'un prêtre qui s'eſt cru pendant ſept cent ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le ſuis, de vous propoſer la religion proteſtante.

L'HONNÊTE-HOMME.

C'eſt peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, ſi j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment ? pouvez-vous ſuppoſer que *St. Pierre* ne ſoit pas plus ancien que *Luther*, *Zuingle*, *Œcolampade*, *Calvin*, & les réformateurs d'Angleterre, de Dannemarck, Suède &c. ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Il me ſemble que la religion proteſtante n'eſt inven-

tée ni par Luther, ni par Zuingle ; il me ſemble qu'elle ſe rapproche plus de ſa ſource que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui ſe trouve expreſſément dans l'Evangile des chrêtiens ; tandis que les romains ont chargé le culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le légiſlateur des chrêtiens n'inſtitua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquiſition pour ſoutenir ſes loix, ne maintint point ſon autorité par le fer des bourreaux. Les proteſtans réprouvent toutes ces nouveautés ſcandaleuſes & funeſtes ; ils ſont partout ſoumis aux magiſtrats, & l'égliſe romaine lutte depuis huit cent ans contre les magiſtrats. Si les proteſtans ſe trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conſéquences ; & puiſqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il ſemble que vous choiſiſſiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me falait faire un choix ſelon les règles de la prudence humaine ; mais ce n'eſt point aux hommes que je dois m'adreſſer, c'eſt à DIEU ſeul ; il parle à tous les cœurs, nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conſcience qu'il a donnée à tous les hommes eſt leur loi univerſelle. Les hommes ſentent d'un pole à l'autre qu'on doit être juſte, honorer ſon père & ſa mère, aider ſes ſemblables, tenir ſes promeſſes ; ces loix ſont de DIEU, les ſimagrées ſont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens ; DIEU per-

met les uns & les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas en effet offenser DIEU, que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres? que l'assassin d'Urie soit son bien-aimé, & que le pieux Antonin lui soit en horreur? n'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'Etre suprême punira à jamais un Caloyer pour avoir mangé du liévre, ou un Turc pour avoir mangé du porc? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des Dieux; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de Dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croyent pas, c'est-là ce qui est horrible. Les anciens Parsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer: cet enfer est sur la terre, & ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous; & graces au ciel, je vous ai dit que les Turcs sous qui je vis en paix ne persécutent personne.

L'HONNÊTE-HOMME.

Ah! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs!

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant Caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propoſe la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches & de tous les ſages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la juſtice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfaiſance dans toutes les occaſions de la vie. C'eſt cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les cœurs. Mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain eſt l'Eternel, & que l'âneſſe de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas n'être Caloyer.

L'HONNÊTE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête-homme.

LE CALOYER.

Je ſers DIEU ſelon l'uſage de mon couvent.

L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi ſelon ma conſcience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les Caloyers, les Derviches, les Bonzes & les Talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout Caloyer que je ſuis, je penſe comme vous.

L'HONNÊTE-HOMME.

Mon Dieu, béniſſez ce bon Caloyer.

LE CALOYER.

Mon Dieu, béniſſez cet honnête-homme.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR.

Par Mr. l'Abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COmment me prouverez-vous l'exiſtence de Dieu ?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du ſoleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales ?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je vois des effets admirables. DIEU me garde de reſſembler à ce fou qui diſait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maiſon ne prouve point un architecte; & qu'on ne pouvait démontrer l'exiſtence de DIEU que par une formule d'algèbre; encor était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle eſt votre religion ?

L'ADORATEUR.

C'eſt non-ſeulement celle de Socrate qui ſe moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les phariſiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jéſuites, qui poſſèdent

trois cent lieues de pays en long & en large au Paraguai ? Pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins à qui JESUS a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la messe ?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que JESUS n'a jamais dit la messe, & qu'il mangeait gras le vendredi & même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple & naturelle de JESUS, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il falait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, & contre les superstitions ; mais on lui impute des choses qu'un sage n'a pu ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de Mars sur un figuier, & le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déja yvres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage quand il dit que DIEU est son père, entend sans doute que DIEU est le père de tous les hom-

mes. Le ſens dans lequel on a voulu l'entendre eſt impie & blaſphématoire.

Il paraît que les paroles & les actions de ce ſage ont été très mal recueillies, que parmi pluſieurs hiſtoires de ſa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choiſi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des ſots. Chaque écrivain ſe piquait de rendre cette hiſtoire merveilleuſe, chaque petite ſocieté chrêtienne avait ſon evangile particulier. C'eſt la raiſon démonſtrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent preſque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaiſante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle ; voilà une plaiſante ſageſſe que des folies qui ſe combattent.

Il eſt donc démontré que des fanatiques ont ſéduit d'abord des hommes ſimples, qui en ont enſuite ſéduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri ſur les premiers. L'hiſtoire véritable de JESUS n'était probablement que celle d'un homme juſte qui avait repris les vices des phariſiens, & que les phariſiens firent mourir. On en fit enſuite un prophête, & au bout de trois cent ans on en fit un Dieu ; voilà la marche de l'eſprit humain.

Il eſt reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrêtiens employèrent les fraudes les plus honteuſes pour ſoutenir leur ſecte naiſſante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fauſſes prédictions, de fauſſes hiſtoires, de faux miracles. Le fanatiſme s'étendit de tous côtés ; & enfin dès qu'il a été dominant, il n'a ſoutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'impoſture & par la démence. Chaque ſiécle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrêtiens lui eſt toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été autant qu'ils l'ont pu les tyrans du monde, & ont marché sur la tête des rois. Si JESUS a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens & le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que JESUS observa, elles étaient toutes juives, & nous faisons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; & nous lui donnons deux natures. JESUS a-t-il dit que Marie était mère de Dieu? non; & nous la faisons mère de Dieu. JESUS a-t-il dit qu'il était trin & consubstantiel? non; & nous l'avons fait consubstantiel & trin. Montrez-moi un seul rit que vous ayez observé précisément comme lui; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien, je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, monsieur, en parlant ainsi vous n'êtes pas chrêtien?

L'ADORATEUR.

Je suis chrêtien comme l'était JESUS, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé, qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux au grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de Paul meurtrier d'Etienne, persécuteur des premiers Galiléens, depuis Galiléen lui-même & persécuté? Pourquoi rompit-il avec Gamaliel son maître? est-ce, comme le disent quelques Juifs, parce que Gamaliel lui refusa sa fille en mariage? parce qu'il avait les jambes torses, la tête chauve & les sourcils joints, ainsi qu'il est rapporté dans les actes

de Ste Técle sa favorite ? A-t-il écrit enfin les épitres qu'on a mises sous son nom ?

L'ADORATEUR.

Il est assez reconnu que Paul n'est point l'auteur de l'épitre aux Hébreux, dans laquelle il est dit : *Jesus est autant élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.*

Et dans un autre endroit, il est dit *que* DIEU *l'a rendu pour quelque tems inférieur aux anges.*

Et dans ses autres épitres, il parle presque toûjours de JESUS comme d'un simple homme chéri de DIEU, élevé en gloire.

Tantôt il dit *que les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiser, pourvu qu'elles ayent la tête couverte, car une femme sans voile deshonore sa tête.*

Tantôt il dit *que les femmes ne doivent point parler dans l'église.*

Il se brouille avec Pierre, parce que *Pierre ne judaïse pas avec les étrangers, & qu'ensuite Pierre judaïse avec les Juifs.* Mais ce même Paul va judaïser lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, & y amène des étrangers pour faire croire aux Juifs qu'il n'est pas chrêtien. Il est accusé d'avoir souillé le temple, le grand-prêtre lui donne un soufflet ; il est traduit devant le tribun Romain. Que fait-il pour se tirer d'affaire ? il fait deux mensonges impudens au tribun & au sanhédrin ; il leur dit, Je suis pharisien, & fils de pharisien, quand il était chrêtien ; il leur dit, *on me persécute parce que je crois à la résurrection des morts.* Il n'en avait point été question ; & par ce mensonge trop aisé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre ensemble & diviser les juges

du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection & l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous avoue, un singulier apôtre; c'est pourtant le même homme qui ose dire *qu'il a été ravi au troisiéme ciel, & qu'il y a entendu des paroles qu'il n'est pas permis de rapporter.*

Le voyage d'Astolphe dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisiéme ciel? C'est pour établir son autorité parmi eux, c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti, c'est pour donner du poids à ces paroles insolentes & tyranniques, *Si je viens encor une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres.*

Il est aisé de voir dans le galimatias de Paul qu'il conserve toûjours son premier esprit persécuteur; esprit affreux qui n'a fait que trop de prosélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever au-dessus de ses semblables, & de vouloir les opprimer. C'est la passion des tyrans. Quoi! Paul juif, faiseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'ont pas péché! Néron, Attila, le pape Alexandre VI ont-ils jamais proféré de si abominables paroles? Si Paul écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épitres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'est ainsi que la plûpart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop raison; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif

moitié chrétien, nommé Paul, que pénſez-vous des anciens juifs ?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens ſenſés de toutes les nations en penſent, & ce que les Juifs raiſonnables en penſent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le DIEU de toute la nature ait abandonné & proſcrit le reſte des hommes pour ſe faire roi d'une miſérable petite nation ? Vous ne croyez pas qu'un ſerpent ait parlé à une femme ? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaiſſance du bien & du mal ? que DIEU ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit ; lui qui devait plutôt leur en préſenter, pour leur faire connaître ce bien & ce mal, connaiſſance abſolument néceſſaire à l'eſpèce humaine ? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit ſon peuple chéri dans des déſerts, & qu'il ait été obligé de leur conſerver pendant quarante ans leurs vieilles ſandales & leurs vieilles robes ? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de Pharaon, pour faire paſſer la mer à pied ſec à ſes enfans chéris en larrons & en lâches, & pour les tirer miſérablement de l'Egypte, au-lieu de leur donner cette fertile Egypte ?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à ſon peuple de maſſacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple preſque toûjours eſclave des nations ? Vous ne croyez pas que l'âneſſe de Balaam ait parlé ? Vous ne croyez pas que Samſon ait attaché enſemble trois cent renards par la queue ? Vous ne croyez pas que les habitans de Sodome ayent voulu violer deux anges ? Vous ne croyez pas . . . , ... ?

L'ADORATEUR.

Non sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations, mais des fables beaucoup plus sottes, plus absurdes, parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques, comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde & abominable. Mais enfin JESUS que vous aimez, était juif; il accomplit toûjours la loi juive, il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est encore une fois une grande contradiction, qu'il ait été juif & que ses disciples ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire; *je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive:* ces paroles sont affreuses. Un homme sage encor un coup n'a pu dire que le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par l'usure; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence, *Aimez* DIEU *& votre prochain*, c'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne; c'est ainsi que je suis ami de JESUS; c'est ainsi que je suis chrêtien. S'il a été un adorateur de DIEU ennemi des mauvais prêtres, persécuté par des fripons, je m'unis à lui, je suis son frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que JESUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JESUS.

L'ADORATEUR.

Eh bien donc je ſuis de la religion de tous les hommes, de celle de Socrate, de Platon, d'Ariſtide, de Ciceron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, d'Epictète, de JESUS.

Je dirai avec Epictète, *C'eſt* DIEU *qui m'a créé*, DIEU *eſt au-dedans de moi, je le porte partout, pourquoi le ſouillerai-je par des penſées obſcènes, par des actions baſſes, par d'infames déſirs? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impoſe un devoir; homme, citoyen du monde, enfant de* DIEU, *frère de tous les hommes; fils, mari, père; tous ces noms me diſent, n'en deshonore aucun.*

Mon devoir eſt de louer DIEU *de tout, de le remercier de tout, de ne ceſſer de le bénir qu'en ceſſant de vivre.*

Cent maximes de cette eſpèce valent bien le ſermon de la montagne, & cette belle maxime, *Bienheureux les pauvres d'eſprit.* Enfin j'adorerai DIEU, & non les fourberies des hommes. Je ſervirai DIEU, & non un concile de Calcédoine ou un concile *in trullo*. Je déteſterai l'infame ſuperſtition; & je ſerai ſincérement attaché à la vraie religion juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.



L'A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE A. B. C.

Traduits de l'anglais par Mr. HUET.

PREMIER DIALOGUE.

Sur HOBBES, GROTIUS, & MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes*, & *Montesquieu*: que pensez-vous de ces trois hommes célèbres ?

B.

Grotius m'a souvent ennuyé ; mais il est très savant ; il semble aimer la raison & la vertu ; mais la raison & la vertu touchent peu quand elles ennuyent : il me paraît de plus, qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur : *Montesquieu* a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. *Hobbes* est bien dur, ainsi que son stile ; mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité. En un mot, *Grotius* est un franc pédant, *Hobbes* un triste philosophe, & *Montesquieu* un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de *Gro-*

tius, que selon Tertullien *la cruauté, la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre. Que* Carnéade *défendait le faux comme le vrai*, qu'Horace a dit dans une satyre, *la nature ne peut discerner le juste de l'injuste*; (*a*) Que selon Plutarque *les enfans ont de la compassion*; Que *Chrisippe* a dit, *l'origine du droit est dans Jupiter*. Que si l'on en croit Florentin, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté*. Que *Carnéade* a dit, *que l'utilité est la mère de la justice*.

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaisir quand il dit dès son premier chapitre du Ier. livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers*. Je pense avec lui qu'*Alexandre* & *Aristote* ne sont point damnés pour

(*a*) NB. *Nec natura potest justo secernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisiéme satyre. *Horace* veut prouver contre les stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer, qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil, qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemples, *nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste; il y a, dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eût des loix. Pourquoi serait-il d'un autre avis que *Ciceron*, & que

avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du fabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire; mais moi, qui DIEU merci, ne suis point théologien; je trouve *Grotius* un très bon homme.

J'avoue qu'il ne sait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui, que la petite horde Judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes, des peuples puissans dont elle était environnée; mais que fait la circoncision au droit de la guerre & de la paix.

tous les moralistes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord; qui flatte plus lâchement *Octave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs, il est vrai; qu'il change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura potest justo secernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le sens des mots *&* plus honnête comme plus grammatical, *& natura potest &c.*

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que *St. Jacques* semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son épitre: *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout.* St. Augustin dans une lettre à *St. Jérôme*, relance un peu l'apôtre *St. Jacques*, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Augustin*! comment un homme qui s'est enyvré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots, O sophiste Africain! *Horace* avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

A.

Vous avez raiſon, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur à payée. Citer les penſées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe très groſſiérement dans ſon livre de *la vérité du chriſtianiſme* en copiant les auteurs chrêtiens, qui ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs avaient enſeigné le monde; tandis que la petite nation juive n'avait jamais elle-même eu cette prétention inſolente, tandis que renfermée dans les rochers de la Paleſtine, & dans ſon ignorance, elle n'avait pas ſeulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ſes voiſins admettaient.

C'eſt ainſi qu'il prouve le chriſtianiſme, par *Hiſtape* & par les ſibylles; & l'avanture de la baleine qui avala *Jonas*, par un paſſage de *Licofron.* Le pédantiſme & la juſteſſe de l'eſprit ſont incompatibles.

A.

Monteſquieu n'eſt pas pédant: que penſez-vous de ſon *Eſprit des loix?*

B.

Il m'a fait un grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres Perſanes:* le chap. XXVII. du liv. XIX. eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de *Paul Véronèſe*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de coſtume. Celui de l'inquiſition, & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de *Calot.* Partout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finances odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules; ainſi, tout ce qui

n'eſt ni moine, ni financier, ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, & ſurtout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrinthe ſans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier, qu'un homme qui écrit ſur les loix, diſe dans ſa préface; *qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage*; & il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel Montaigne* légiſlateur, auſſi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en contiennent que deux. Il ſemble que l'auteur ait toûjours voulu jouer avec ſon lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorſqu'après avoir cité les loix grecques & romaines, il parle ſérieuſement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formoſe, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop ſouvent le faux avec le vrai, en phyſique, en morale, en hiſtoire; il vous dit d'après *Puffendorf*, que du tems du roi *Charles IX* il y avait vingt millions d'hommes en France. (*b*) *Puffendorf* parlait fort au hazard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement; on était trop ignorant pour ſoupçonner ſeulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naiſſances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alſace, ni la Franche-Comté, ni le Rouſſillon, ni l'Artois, ni le Cambréſis, ni une partie de la Flandre; & aujourd'hui qu'elle poſſède toutes ces provinces, il eſt prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

(*b*) **NB. On va même juſqu'à ſuppoſer vingt-neuf millions.**

Le même auteur assure sur la foi de *Chardin* qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus, qui soit navigable en Perse. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I. vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume ;* mais sans compter l'Euphrate, le Tigre, & l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre ; le Zinderud traverse Ispahan, l'Agi se joint au Kur, &c. Et puis, quel rapport l'*Esprit des loix* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse ?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu subsister :* la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cent ans ; *& la cause*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'est qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes ; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses, des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de *Chardin*, & n'en est pas plus vraie ; la religion mahométane née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Misie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce ; elle a régné en Espagne, & il s'en est falu bien peu, qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon est presque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les

chrêtiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Vestphalie : on ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque partout les citations sont fausses ; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que dans le testament attribué au cardinal de *Richelieu*, il est dit, (c) *que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête-homme, il ne faut point s'en servir, tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort du gouvernement monarchique.*

Le misérable testament faussement attribué au cardinal de *Richelieu*, dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles au chap. IV. „ On peut dire hardiment que de deux personnes dont le mérite est égal, „ celle qui est la plus aisée en ses affaires est préférable à l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pauvre magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte, si „ elle ne se laisse quelquefois amollir par la considération de ses intérêts. Aussi l'expérience nous apprend „ que les riches sont moins sujets à concussion que les „ autres, & que la pauvreté contraint un pauvre officier „ à être fort soigneux du revenu du sac. "

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs Grecs que les Français. Il leur fait souvent dire à tous, le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs, (d) *l'amour n'a-*

(c) Livre III. chap. VI. (d) Livre VII. chap. X.

vait qu'une forme que l'on n'ose dire. Il n'héfite pas à prendre *Plutarque* même pour fon garant : il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler plufieurs interlocuteurs ; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphneus* prend leur parti ; *Plutarque* décide pour *Daphneus* ; il fait un très bel éloge de l'amour célefte & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plufieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'eft même dans ce dialogue qu'on trouve l'hiftoire de *Camma*, & celle d'*Eponime* femme de *Sabinus*, dont les vertus ont fervi de fujet à des piéces de théatre.

Enfin, il eft clair que *Montefquieu* dans l'*Efprit des loix*, a calomnié l'efprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(*e*) *Les cadis ont foutenu que le grand-feigneur n'eft point obligé de tenir fa parole & fon ferment lorfqu'il borne par-là fon autorité.*

Ricaut cité en cet endroit, dit feulement pag. 18. de l'édition d'Amfterdam de 1671. *Il y a même de ces gens-là, qui foutiennent que le grand-feigneur peut fe difpenfer des promeffes qu'il a faites avec ferment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à fon autorité.*

Ce difcours eft bien vague. Le fultan des Turcs ne peut promettre qu'à fes fujets, ou aux puiffances voifines. Si ce font des promeffes à fes fujets, il n'y a point de ferment ; fi ce font des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il faffe la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer fon ferment, & il dit en cent endroits qu'il

(*e*) Livre III. chap. IX.

faut le garder. Il ſe peut, que pour entreprendre une guerre injuſte, comme elles le ſont preſque toutes, le grand Turc aſſemble un conſeil de conſcience, comme ont fait pluſieurs princes chrêtiens, afin de faire le mal en conſcience : il ſe peut, que quelques docteurs muſulmans ayent imité les docteurs catholiques, qui ont dit, qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles, ni aux hérétiques ; mais il reſte à ſavoir ſi cette juriſprudence eſt celle des Turcs.

L'auteur de l'*Eſprit des loix* donne cette prétendue déciſion des cadis, comme une preuve du deſpotiſme du ſultan : il ſemble que ce ſerait au contraire une preuve qu'il eſt ſoumis aux loix, puiſqu'il ſerait obligé de conſulter des docteurs pour ſe mettre au-deſſus des loix. Nous ſommes voiſins des Turcs, nous ne les connaiſſons pas. Le comte de *Marſigli*, qui a vécu ſi longtems au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaiſſance, ni de leur empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais *Sale* en 1734. Preſque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur juriſprudence eſt faux ; & les concluſions que l'on en tire tous les jours contr'eux ſont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des loix, citer que des loix reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs.* Je ne ſais pas ce que *Monteſquieu* entend par bas commerce ; mais je ſais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, & que le père du démagogue *Démoſthène* était marchand de fer. La plûpart des ouvriers étaient des étrangers ou des eſclaves : il nous eſt important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

(*f*) **Livre IV. chap. VIII.**

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il, (*g*) *l'aveuglement du conseil de* François I, *qui rebuta* Christophe Colomb, *qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né lorsque *Colomb* découvrit les isles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il, (*h*) *serait semblable à celui que feraient les états de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la cannelle.* Il ne songe pas, que les Espagnols n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très raisonnable en Espagne, eût été très ridicule en Hollande.

(*i*) *Si un roi donnait sa voix dans les jugements criminels, il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté, qui est celui de faire grace. Il serait insensé qu'il fit & défit ses jugements. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grace.*

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges ? comment est-on en contradiction avec soi-même en jugeant selon la loi & en pardonnant selon sa clémence ? En quoi les idées seraient-elles confondues ? comment pourait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grace après la condamnation ?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement consulté par le roi pour

(*g*) Livre IV. chap. XIX. (*h*) Ibid.
(*i*) Livre VI. chap. V.

ſavoir s'il avait le droit d'aſſiſter au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ſes régiſtres que non-ſeulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était néceſſaire qu'ils y aſſiſtaſſent en qualité de premiers pairs.

Cet uſage s'eſt conſervé en Angleterre. Les rois d'Angleterre déléguent à leur place dans ces occaſions un grand ſtuard qui les repréſente. L'empereur peut aſſiſter au jugement d'un prince de l'Empire. Il eſt beaucoup mieux ſans doute qu'un ſouverain n'aſſiſte point aux jugemens criminels. Les hommes ſont trop faibles & trop lâches ; l'haleine ſeule du prince ferait trop pencher la balance.

(k) *Les Anglais pour favoriſer leur liberté, ont ôté toutes les puiſſances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire eſt d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puiſſance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que ſapper la puiſſance eccléſiaſtique qui doit être une ſociété priante, édifiante, exhortante, & non pas puiſſante.

Le dépôt des loix ne peut être dans les mains de la nobleſſe. L'ignorance naturelle à la nobleſſe, ſon inattention, ſon mépris pour le gouvernement civil exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des loix de l'Empire eſt à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes. Ce dépôt eſt en Angleterre dans la chambre haute ; en Suède dans le ſénat composé de nobles ; & en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans ſon nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au ſénat composé des grands de l'empire.

(k) Livre II. chap. IV.

Ne faut-il pas diſtinguer entre les loix politiques & les loix de la juſtice diſtributive ? Les loix politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'etat ? Les loix du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont beſoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer ; & quand elles ſont mauvaiſes, comme il arrive fort ſouvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puiſſance ſupréme pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tunquin tous les magiſtrats, & les principaux officiers militaires ſont eunuques, & que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Quand ces fables ſeraient vraies, qu'en réſulterait-il ? Nos magiſtrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatriémes, ou en cinquiémes, auprès de meſdames les conſeillères ?

Pourquoi perdre ſon tems à ſe tromper ſur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'Eſiongaber en Afrique, & ſur les chimériques voyages depuis la mer Rouge juſqu'à celle de Bayonne, & ſur les richeſſes encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digreſſions erronées & l'*Eſprit des loix* ?

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la juriſprudence de l'ancien code romain, par quelles loix *Charlemagne* gouverna ſon empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleverſa ; par quel art & par quelle audace *Grégoire VII* & ſes ſucceſſeurs écraſèrent les loix des royaumes, & des grands fiefs ſous l'anneau du pécheur, & par quelles ſecouſſes on eſt parvenu à détruire la légiſlation papale ; j'eſpérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la juſtice preſque partout depuis les *Othons*, &

(*l*) Livre XV. chap. XVIII. (*m*) Livre XVI. chap. V.

celle des tribunaux appellés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier*; je désirais de connaître l'histoire des loix sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvellées; je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les loix romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs? Quelles furent bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands?

Quels droits s'arrogèrent les évêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne*? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Vestphalie, tribunal de sang appellé le *conseil Veimique*, tribunal plus horrible encor que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat. Quoi! *Montesquieu* me parle des loix de Bantam, & il ne connait pas les loix de *Charlemagne*, & il le prend pour un bon législateur.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil est cassé presque à chaque article; j'ai été trompé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des loix; il sautille plus qu'il ne marche;

il amuse plus qu'il n'éclaire ; il satyrise quelquefois plus qu'il ne juge ; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très défectueux, est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes, qui méritent les remerciments du genre-humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincérement ce qu'il pense, au-lieu que la plûpart des écrivains de son pays, à commencer par le grand *Bossuet*, ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres : il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre ; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encor, combien je suis affligé, qu'un livre qui pouvait être si utile, soit fondé sur une distinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *est le principe des républiques*, *l'honneur l'est des monarchies*. On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul ; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition, & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer, qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol.

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien voir lui-même sans y penser ; *la nature de l'honneur*, dit-il au chap. VII du liv. III, *est de*

demander des préférences, des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.

Certainement par la chose même, on demandait dans la république Romaine, la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe; ce sont-là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux; c'est la division des gouvernemens en républicain, en monarchique, & en despotique.

Il a plu à nos auteurs (je ne sais trop pourquoi) d'appeller *despotiques* les souverains de l'Asie, & de l'Afrique: on entendait autrefois par despote un petit prince d'Europe vassal du Turc, & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot despote, dans son origine avait signifié chez les Grecs *maître de maison*, *père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand Turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Montesquieu* au commencement du second livre définit ainsi le gouvernement despotique. *Un seul homme sans loi & sans règle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or il est très faux qu'un tel gouvernement existe, & il me parait très faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les loix des musulmans: tous les monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenses: & quand les sultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solemnellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine ; mais j'ai vu plus de vingt perſonnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays : je ſais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne ſavait l'hiſtoire ancienne ; je ſais, dis-je, par le rapport unanime de nos miſſionnaires de ſectes différentes, que la Chine eſt gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je ſais, qu'il y a dans Pékin ſix tribunaux ſuprêmes, auxquels reſſortiſſent quarante-quatre autres tribunaux. Je ſais, que les remontrances faites à l'empereur par ces ſix tribunaux ſuprêmes ont force de loi ; je ſais, qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire ſans avoir envoyé ſon procès à un tribunal ſuprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Eſt-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? L'empereur y eſt plus révéré que le pape ne l'eſt à Rome ; mais, pour être reſpecté, faut-il régner ſans le frein des loix ? une preuve que ce ſont les loix qui règnent à la Chine, c'eſt que le pays eſt plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre ſainte religion, & nous n'y avons pas réuſſi. Nous aurions pu prendre ſes loix en échange ; mais nous ne ſavons peut-être pas faire un tel commerce.

Il eſt bien ſûr que l'évêque de Rome eſt plus deſpotique que l'empereur de la Chine ; car il eſt infaillible, & l'empereur Chinois ne l'eſt pas : cependant cet évêque eſt encor aſſujetti à des loix.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'état, que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des loix que les Français

çais ſeuls connaiſſent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là ſoient les plus grands commerçans de l'univers puiſqu'ils vendent & achètent juſqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! Si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fourniſſeur de vivres, je pourais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi ſeptiéme le maître abſolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait *monſieur* dans le protocole de mes collègues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fuſſent-ils des *Châtillon* & des *Montmorenci*, & je ferais tuteur des rois pour mon argent ! C'eſt un excellent marché. J'aurais de plus le plaiſir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rouſſeau* veut faire beau-père du dauphin. C'eſt un grand droit (*n*).

B.

Il eſt vrai que *Monteſquieu* a la faibleſſe de dire que la vénalité des charges (*o*) *eſt bonne dans une monarchie.* Que voulez-vous ; il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à l'eſprit le plus philoſophique de ne pas payer ſon tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de légiſlation, il voudrait que tout le monde achetât de la cannelle & de la muſcade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Eſprit des loix*. J'aime les gens qui penſent & qui me font penſer. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font déſirer

(*n*) Voyez *Emile* tom. IV. pag. 178. (*o*) Liv. V, chap. XIX.

la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & construit irréguliérement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius*; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous; comment trouvez-vous la maison que *Hobbes* a bâtie en Angleterre?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison; car il n'y loge guères que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité seule fait les loix, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées; mais ses erreurs m'ont si fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De Cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

B.

Vous me paraissez, messieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Aristote* jusqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reste.

(*p*) Le mot de *vérité* est là employé assez mal-à-propos par *Hobbes*; il falait dire *justice*.

C.

Je voudrais bien ſavoir, quel eſt le réſultat de toutes vos lectures & de vos réflexions ?

A.

Très peu de choſe.

B.

N'importe, eſſayons de nous rendre compte de ce peu que nous ſavons, ſans verbiage, ſans pédantiſme, ſans un ſot aſſerviſſement aux tyrans des eſprits, & au vulgaire tyranniſé, enfin avec toute la bonne foi de la raiſon.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'Ame.

B.

COmmençons. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'eſt bien dit ; quoique cela n'importe guères. Quel que ſoit l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt, qu'elle ſoit juſte ; mais, j'aime toûjours à traiter cette matière, qui plaiſait tant à *Ciceron*. Qu'en penſez-vous, Mr. *A* ? L'ame eſt immortelle ?

A.

Mais Mr. *C*, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte : & c'eſt de quoi je n'ai aucune connaiſſance,

finon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* difait il y a dix-huit cent ans, *ignoratur enim quæ fit natura animaï.* On ignore la nature de l'ame; il pouvait dire, on ignore fon exiftence: j'ai lu deux ou trois cent differtations fur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous, comme *St. Auguftin* avec *St. Jérôme. Auguftin* lui dit tout net qu'il ne fait rien de ce qui concerne l'ame. *Ciceron*, meilleur philofophe qu'*Auguftin*, avait dit fouvent la même chofe avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en favent davantage fans doute; mais moi, je n'en fais rien, & à l'âge de quatre-vingt ans je me trouve auffi avancé que le premier jour.

C.

C'eft que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a fa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'eft précifément parce que je ne fais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore abfolument fi j'ai une ame, quand je ne confulte que ma faible raifon. Je vois bien que l'air eft agité; mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'appelle *cours du vent*. Une rofe végète; mais il n'y a point un petit individu fecret dans la rofe, qui foit la végétation: cela ferait auffi abfurde en philofophie que de dire que l'odeur eft dans la rofe. On a prononcé pourtant cette abfurdité pendant des fiécles. La phyfique ignorante de toute l'antiquité difait, l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez: les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux; on faifait une efpèce d'exiftence à part de l'odeur, de la faveur, de la vue, de l'ouïe: on allait jufqu'à croire que la vie était quelque chofe, qui faifait l'animal vivant. Le malheur de toute l'an-

tiquité fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée était un être ; il falait consulter les idées, les archétipes qui subsistaient je ne sais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appella *philosophie*. *Aristote* réduisit cette chimère en méthode ; de-là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'apperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant ; que ses idées sont l'animal pensant, que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place ; qu'en un mot, tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a falu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'ame ?

A.

Je ne dis pas cela ; je dis que je n'en sais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que DIEU nous accorde cinq sens & la pensée, & il se pourait bien faire que nous fussions dans DIEU comme disent *Aratus* & *St. Paul*, & que nous vissions les choses en DIEU comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une ame : cela serait fort plaisant.

A.

Pas ſi plaiſant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du ſentiment ?

B.

Aſſurément, & c'eſt renoncer au ſens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *ſenſibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appellez du nom vague & inexpliquable *ame ?*

B.

Non, ſans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent parce que c'eſt leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment ; parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choſes, que, quand j'aurai une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera ni trop humide, ni trop ſec, j'aurai des penſées : & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête ?

A.

Je n'en ſais rien encor une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans dans un tems où l'on n'oſait encor penſer dans ſa patrie : *La difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer ; mais de ſavoir comment un être quel qu'il ſoit, peut avoir la penſée.* Je ſuis de l'avis de ce phi-

losophe, & je vous dirai en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame?

A.

Il y a bien de la différence: nous ne connaissons rien du principe de la pensée; mais nous connaissons très bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, & que les autres le soient envers nous; afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se poura pendant le peu de tems qui nous est donné par l'Etre des êtres pour végéter, sentir & penser.

TROISIÉME ENTRETIEN.

Si l'homme est né mechant & enfant du diable.

B.

Vous êtes Anglais, Mr. *A*; vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les loix, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* & *propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative :* je ne connais de loix que celles qui me protègent; & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y sait ce qu'il a, ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la société ?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, & sans l'enchaînement des loix éternelles, éternellement exécutées; l'archevêque de Canterbury, par exemple, n'est pas plus de droit divin, que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors, que son bénéfice est de droit divin; mais jusques-là, je croirai son droit très humain.

B.

Ainsi, tout est convention chez les hommes; c'est *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle?

A.

Il y en a une ſans doute, c'eſt l'intérêt & la raiſon.

B.

L'homme eſt donc né en effet dans un état de guerre, puiſque notre intérêt combat preſque toûjours l'intérêt de nos voiſins, & que nous faiſons ſervir notre raiſon à ſoutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient: il y a longtems que nous ne ſerions plus (DIEU merci). Il nous ſerait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du ſerpent de *Cadmus*; ils ſe battirent & il n'en reſta pas un. L'homme étant né pour tuer ſon voiſin & pour en être tué, accomplirait néceſſairement ſa deſtinée comme les vautours accompliſſent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en ſuçant le ſang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre: on le dit des bracmanes, on le dit de pluſieurs peuplades des iſles de l'Amérique, que les chrêtiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons *quakres*, commencent à compoſer dans la Penſilvanie une nation conſidérable, & ils ont toute guerre en horreur. Les Lappons, les Samoyèdes n'ont jamais tué perſonne en front de bandière. La guerre n'eſt donc pas l'eſſence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaiſir d'exterminer ſon prochain par un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, ſoient le caractère diſtinctif de notre eſpèce, au moins de-

puis le péché originel ; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable est notre maître, comme vous savez, & un très méchant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe ; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes ; que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encor mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous, quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable ; c'est le plus sot blasphême qu'on ait jamais prononcé,

C,

En y faisant attention, j'avoue que le genre-humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens le crient, dans l'espérance de le gouverner ; ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent ; il y a des maladies, sans doute ; mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils sont rares. Aucun pape depuis plus de deux cent ans n'a ressemblé au pape *Alexandre VI*, aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Christiern II* de Dannemarck, & le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un seul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans sa poche. La St Barthelemi est bien horrible, quoi qu'en dise l'abbé de *Caveirac* ; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la musique

de *Rameau*, ou de *Zaïre*, ou de l'opéra comique, ou des tableaux exposés au sallon, ou de *Ramponeau*, ou du singe de *Nicolé*, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cent ans tout juste: les supplices abominables des *Jeanne Gray*, des *Marie Stuart*, des *Charles I* ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi, on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; & comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner & à plaisanter, *si tout n'est pas bien, tout est passable.*

Il y a telle province comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vu plus de quatre siécles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse: il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée: les agriculteurs n'ont pas le tems de se dérober à leurs travaux; leurs femmes & leurs filles les aident, elles cousent, elles filent, elles pêtrissent, elles enfournent (non pas comme l'archevêque *la Casa*) (*a*); tous ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, & cédent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes si ridiculement consacrés à psalmodier d'une voix rauque & discordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raison dans un cabaret, ce

(*a*) Voyez les *Capitoli* de monsignor *la Casa* archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

qu'ils n'entendent que trop. Encor une fois, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il exiſte un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion & d'une queue de ſerpent, qu'il eſt accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous deſcendus du ciel, tous enfermés dans une fournaiſe ſouterraine; que JESUS-CHRIST deſcendit dans cette fournaiſe pour enchainer tous ces animaux; que depuis ce tems-là ils ſortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils ſont nos ſouverains abſolus, & qu'ils nous inſpirent toute leur perverſité diabolique? De quelle ſource a pu venir une opinion auſſi extravagante, un conte auſſi abſurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous ſavez aſſez qu'avant *Hippocrate*, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies: d'où venait l'épilepſie, le haut-mal, par exemple? des Dieux malfaiſans, des mauvais génies; auſſi l'appellait-on le *mal ſacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il falait un miracle pour en guérir; on faiſait des pélérinages; on ſe faiſait toucher par les prêtres; cette ſuperſtition a fait le tour du monde; elle eſt encor en vogue parmi la canaille; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la ſainte-chapelle & à St.

Maur, pouſſer des hurlemens & faire des contorſions la nuit du jeudi-ſaint au vendredi ; & notre ex-roi *Jacques II*, comme perſonne ſacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une poſſeſſion du mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* paſſa pour être poſſédé de *Mégère*, & on l'envoya voler une ſtatue pour obtenir ſa guériſon. Les Grecs, qui étaient un peuple très nouveau, tenaient cette ſuperſtition des Egyptiens : les prêtres & les prêtreſſes d'*Iſis* allaient par le monde diſant la bonne avanture, & délivraient pour de l'argent les ſots qui étaient ſous l'empire de *Typhon*. Ils faiſaient leurs exorciſmes avec des tambours de Baſque & des caſtagnettes ; le miſérable peuple Juif nouvellement établi dans ſes rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les ſuperſtitions de ſes voiſins : & dans l'excès de ſa brutale ignorance il y ajouta des ſuperſtitions nouvelles. Lorſque cette petite horde fut eſclave à Babilone, elle y apprit les noms du diable, de *Satan*, *Aſmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous ſerviteurs du mauvais principe *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts ſubites. Leurs livres ſaints qu'ils compoſèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet caldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* deſcend exprès de l'empirée pour faire payer une ſomme d'argent par le Juif *Gabel* au Juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguel*, dont la fille avait déja épouſé ſept maris, à qui le diable *Aſmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuſe de diables dans un enfer, dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un ſeul mot : preſque tous leurs malades furent poſſédés du diable. Ils eurent, au-lieu de médecins, des exorciſtes en titre d'office, qui chaſſaient les eſprits malins avec la ra-

cine nommée *barath*, des prières & des contorſions.

Les méchans paſſèrent pour poſſédés encor plus que les malades. Les débauchés, les pervers ſont toûjours appellés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-juifs, adoptèrent les poſſeſſions du démon & ſe vantèrent de chaſſer le diable. Ce fou de *Tertullien* pouſſe la manie juſqu'à dire que tout chrétien contraint avec le ſigne de la croix, *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confeſſer qu'elles ſont des diableſſes. La légende rapporte qu'un âne chaſſait les diables de Senlis en traçant une croix ſur le ſable avec ſon ſabot par le commandement de *St. Rieule*.

Peu-à-peu l'opinion s'établit que tous les hommes naiſſent endiablés & damnés, étrange idée ſans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres ſenſibles & raiſonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les ſupplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partiſans du prince *Charles-Edouard* avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choiſi ; encore aurait-il falu qu'il eût été yvre de brandevin : car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de ſang-froid un ſyſtème où tant de milliers d'enfans à la mammelle ſont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie ſon père. Vos diſcours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous poſſède & que vous ne voulez pas en convenir ; mais je ſerais curieux de ſavoir comment

cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots; *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon église.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit, *le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, *Adam* vécut encor neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'*Adam* soit damné; ce sont donc ses enfans qui le seront; & comment cela? C'est que DIEU condamne le serpent, qui avait séduit *Eve*, à marcher sur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds). Et la race d'*Adam* est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le diable; & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il poura;* il est clair qu'il faut entendre par-là le messie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas batisés. C'est-là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? C'est encor là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour *Caïn* que nous sommes damnés & non pas pour *Adam*? Car nous

avons la mine de descendre de *Caïn*, si je ne me trompe ; attendu qu'*Abel* mourut sans être marié ; & il me parait qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn ;* car il est dit que DIEU le protégea, & lui mit un signe, de peur qu'on ne le battit ou qu'on ne le tuât ; il est dit même qu'il fonda une ville dans le tems qu'il était encor presque seul sur la terre avec son père & sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, & avec un fils nommé *Enoc*. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier nommé *Réal*, qui fait dériver les loix, de la ville bâtie par notre père *Caïn*.

Mais quoiqu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les saducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les pharisiens qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'ayent les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & batisé étant adulte selon la coutume de plusieurs Juifs qui regardaient le batême comme une purification des souillures de l'ame ; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les bracmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS en un mot circoncis & batisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non batisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'église n'avança cette cruelle chimère : & vous savez d'ailleurs, qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* & *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

B.

Qui a donc dit cela nettement le prémier ?

A.

C'eſt l'Africain *Auguſtin*, hômme d'ailleurs reſpectable, mais qui tord quelques paſſages de *St. Paul*, pour en inférer dans ſes lettres à *Evode*, & à *Jérôme*, que DIEU précipite du ſein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périſſent dans leurs premiers jours. Liſez ſurtout le ſecond livre de la révue de ſes ouvrages, chap. XLV. *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables ; que les enfans mêmes ſont certainement damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en* JESUS.

Il eſt vrai que la nature ſoulévée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette ſentence barbare ; cependant il la prononce ; il ne ſe rétracte point, lui, qui changea ſi ſouvent d'opinion. L'égliſe faiſait valoir ce ſyſtéme terrible pour rendre ſon batême plus néceſſaire. Les communions réformées déteſtent aujourd'hui ce ſyſtême. La plûpart des théologiens n'oſent plus l'admettre ; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela eſt ſi vrai que le prêtre, en batiſant ces petites créatures, leur demande ſi elles renoncent au diable ; & le parrain, qui répond pour elles, eſt aſſez bon pour dire oui.

C.

Je ſuis content de tout ce que vous avez dit ; je penſe que la nature de l'homme n'eſt pas tout-a-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme eſt toûjours porté au mal ?

A.

Il eſt porté à ſon bien-être, lequel n'eſt un mal que quand il opprime ſes frères. DIEU lui a donné l'amour-

propre qui lui eſt utile, la bienveillance qui eſt utile à ſon prochain, la colère qui eſt dangereuſe, la compaſſion qui la déſarme; la ſimpatie avec pluſieurs de ſes compagnons, l'antipatie envers d'autres; beaucoup de beſoins & beaucoup d'induſtrie, l'inſtinct, la raiſon & les paſſions, voilà l'homme. Quand vous ſerez des Dieux, eſſayez de faire un homme ſur un meilleur modèle.

QUATRIÉME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, & de la curioſité.

B.

NOus ſommes bien convaincus que l'homme n'eſt point un être abſolument déteſtable; mais venons au fait; qu'appellez-vous juſte & injuſte?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers eſt compoſé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudiſſait aux larcins, pour leſquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait ſe commettre de larcin à Sparte, lorſque tout y était commun. Ce que vous appellez *vol*, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouſer ſa ſœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouſer ſa ſœur de père: car malgré le Lévitique, la jeune *Thamar* dit à ſon frère *Am-*

mon, Mon frère ne me faites pas de sottises; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Loix de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaicteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son tems; j'ai transcrit ce morceau qui me parait singulier.

„ Le premier, qui ayant enclos un terrain s'avisa „ de dire, ceci est à moi, & trouva des gens assez „ simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la „ société civile. Que de crimes, de guerres, de meur„ tres, que de misères & d'horreurs n'eût point épar„ gné au genre-humain celui, qui arrachant les pieux, „ ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables; „ Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes „ perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, „ & que la terre n'est à personne.

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car au-lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un

très joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haye vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A.

Oui, oui encor une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent, que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guères d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raison.

Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne sait ce qu'il dit; & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît les derniers efforts s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de

curiosité, comme lorsqu'elles mettent en piéces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables!* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens, qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chérement par les dames; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne le tenaillerait point aux mammelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu & de la poix résine bouillante dans ses plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués & sanglans. Un des bourreaux jugea plus sainement que *Lucrèce*; car lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, & qu'il fut repoussé par les archers, *laissez entrer*, *monsieur*, dit-il, *c'est un amateur*. C'est-à-dire, c'est un curieux; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé: c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme est très diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste. Un *Attila* que *St. Léon* courtise, un *Phocas* que *St. Grégoire* flatte avec la plus lâche bassesse, un *Alexandre VI* souillé de tant d'incestes, de tant d'ho-

micides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible *Louis XII* qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de *Charles I*, cousins germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil ? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie ? Si *Attila* fut un brigand & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des ministres honnêtes gens ? & l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toûjours ? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix ; les Grecs les appellaient *filles du ciel* ; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me rétracter aussi ; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes sont méchans. Si les chevaux étaient toûjours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mords qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter ; que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à-peu-près de la même écurie.

CINQUIÉME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.

B.

MOnsieur A, vous me paraissez un Anglais très profond; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despotique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui sont mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui; chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, Mr. A, quel est votre roman ?

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord, que deux petites peuplades voisines, composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, & cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'ayent pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encor impossible qu'elles n'ayent pas été ennemies ; car il y aura eu nécessairement quelque dif-

férence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se feront sûrement moqués de ceux qui sont au nord ; & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes jens se seront battus à coups de poing, de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusques-là de part & d'autre, celui qui passe pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ses compagnons, Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maitres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à present qu'en plein jour, leur dit-il ; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement *Ulysse* & *Resus*), enlève les filles & le reste du bétail, après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef, passe dans le pays pour un grand-homme ; on s'accoutume à lui obéir, & lui encor plus à commander. Je crois que ce pourait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je

ne trouve point de stratagême de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en effet du nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de *Dina* fille du patriarche *Jacob*; laquelle ayant six ans tout au plus, était deja nubile; & les deux amans ayant couché ensemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & si-tôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* & *Lévi*, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre systême: car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toûjours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête, que la guerre offensive a fait les premiers rois, & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjoces*, (s'il a existé) ou *Cosrou* nommé *Cyrus*, ou *Romulus* assassin de son frère, ou *Clovis* autre assassin, *Genseric*, *Attila* se font rois: les peuples qui demeurent dans des

cavernes, dans des isles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtems libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant comme nous l'avons déja dit. Et enfin la terre appartint partout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont rafinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les desseins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela est si vrai que la théocratie est encor partout, & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de DIEU même.

B.

Mais ces loix sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine, peut très bien ne pas comprendre que DIEU soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre; pour commander aux Egyptiens & aux Juifs, de ne jamais manger de

cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laisser à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le liévre en Palestine, en permettant le liévre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous saigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïse* & les autres véritablement inspirés, le premier impudent qui osa faire parler DIEU.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme & de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas, elle fascine & le fanatisme subjugue. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père & sa mère mourir, ils sont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve est accompli, le voilà persuadé qu'un DIEU lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux & fripon, (deux choses très communes) il se met à prédire au nom de ce DIEU. Il voit, que dans une guerre ses compatriotes sont six contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier est bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que

les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère goutte de vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people stare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque est la dupe du marché : les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'asservir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépossède au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la sépulture. Ce systême diabolico-théocratique dure jusqu'à-ce qu'il se trouve des princes assez bien élevés, & qui ayent assez d'esprit & de courage pour rogner les ongles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre-humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux convens de moines, quelques magistrats éclairés & un commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magistrat fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque est encor plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine. Et les moines restent puissans jusqu'à-ce qu'une révolution les abolisse.

Hominum mores tibi nosse volenti
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

ALlons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouvernement populaire, *Commence par l'eſſayer dans ta maiſon, tu t'en repentiras bien vite.* Avec ſa permiſſion, une maiſon & une ville ſont deux choſes fort différentes. Ma maiſon eſt à moi, mes enfans ſont à moi; mes domeſtiques quand je les paye ſont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? tous ceux qui ont des poſſeſſions dans le même territoire, ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix ſous leſquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'eſt un plaiſir pour moi, que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voiſin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-deſſus de leur métier, & connaiſſent mieux l'intérêt public que le plus inſolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artiſan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'eſt dans le cas de ce chapelier qui préſentait ſa requête à un duc & pair pour être payé de ſes fournitures: eſt-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, ſur votre partie? Je vous demande pardon, monſeigneur, j'ai reçu un ſoufflet de monſeigneur votre intendant.

Il eſt bien doux de n'être point expoſé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme

qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme ; toute autre est un indigne artifice, une comédie mauvaise, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là, de parasite, & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtise.

C.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre ; c'est, quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'état aristocratique, & deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'aristocratie ; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très bonne éducation, qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi

noble Vénitien ou comte de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, Mr. *C*, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable, c'est celui d'un Français, qui, dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi.
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très grands abus chez vous ?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toûjours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine, est d'être puissant & heureux avec des abus énormes ; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner

à fond tous les gouvernemens de la terre depuis l'empereur Chinois *Hiao*, & depuis la horde Hébraïque jusqu'aux dernières dissentions de Raguse & de Genève?

A.

DIEU m'en préserve! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre tems à lire ensemble le livre de *Bossuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Ecriture sainte?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toûjours esclave & presque toûjours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces Juifs appellaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Bossuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat; à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina *Urie* dès qu'il fut le maître; & ce sage *Salomon* qui commença par assassiner *Adonias* son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on répète les fables d'*Hérodote* & de ses semblables sur les anciennes monarchies de l'Asie, & sur les républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une *Didon*, sœur prétendue de *Pigmalion*, (qui ne sont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces

lanières un territoire immenſe où elle fonda Carthage : que ces hiſtoriens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'*Apollon* accomplis, & de l'anneau de *Gigès* & des oreilles de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui fit ſon maître roi de Perſe ; qu'on s'étende ſur les loix de *Charondas*, qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes ; il faut mettre toutes ces hiſtoires avec la louve de *Romulus* & de *Remus*, le cheval de Troye, & la baleine de *Jonas*.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſtoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'inſtruire par les fautes de ſon pays, & par celles de ſes voiſins, la leçon ſera longue ; mais auſſi, voyons toutes les belles inſtitutions par leſquelles les nations modernes ſe ſignalent, cette leçon ſera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les loix de convention ſe rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie eſt ſupportable.

C.

Voyons donc.

SEPTIÉME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SEriez-vous affez hardi, pour me foutenir que vous autres Anglais, vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de çoqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pourries, l'emportent fur le colifée ? les favetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, font-ils fupérieurs aux héros de *Sophocle ?* vos orateurs font-ils oublier *Ciceron* & *Démofthène ?* & enfin, Londres eft-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

A.

Non ; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en eft de même du refte de l'Europe.

B.

Ah ! exceptez-en je vous prie la Grèce, qui obéit au grand Turc, & la malheureufe partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte auffi ; mais fongez que Paris qui n'eft que d'un dixiéme moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amfterdam n'était qu'un marais, Madrid un défert ; & de la rive droite du Rhin jufqu'au golfe de Bothnie, tout était fauvage; les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toûjours vécu, dans l'ignorance, dans la difette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chofe qu'il y ait aujourd'hui des philofophes fur le trône à Berlin, en Suède,

en Dannemarck, en Pologne, en Ruſſie, & que les découvertes de notre grand *Newton* ſoient devenues le catéchiſme de la nobleſſe de Moſcou & de Petersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eſt pas de même ſur les bords du Danube, & du Manſanarès ; la lumière eſt venue du nord ; car vous êtes gens du nord par rapport à moi qui ſuis né ſous le quarante-cinquiéme degré ; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on ſoit plus heureux dans tous ces pays-là, qu'on ne l'était quand *Céſar* deſcendit dans votre iſle, où il vous trouva à moitié nuds ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maiſons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes loix & de la liberté, valent mieux que la diſette, l'anarchie & l'eſclavage. Ceux qui ſont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du tems de *Céſar :* ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poiſſon ſéché au ſoleil, & pour une cabane de paille. La vie ſauvage a ſes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient ſous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni l'impôt de trois ſchellings par livre ſur ſon champ & ſur ſon pré, & d'un ſchelling par fenêtre. Vous pouriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'eſt point altérée dans les iſles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et ſi je vous diſais que ce ſont les ſauvages qui corrompent la nature, & que c'eſt nous qui la ſuivons.

C.

Vous m'étonnez, quoi ! c'eſt ſuivre la nature que de ſacrer un archevêque de Cantorbéri ? d'appeller un Allemand tranſplanté chez vous, *votre majeſté ?* de ne pouvoir épouſer qu'une ſeule femme ? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? ſans compter bien d'autres tranſgreſſions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eſt-il pas vrai que l'inſtinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enſeignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'eſt-il pas vrai que ſi deux vieux cardinaux ſe rencontraient à jeun & mourans de faim ſous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter ſur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux mangageats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de ſecours à la ſociété, ſeront donc ceux qui ſuivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui eſt un grand don de DIEU) ceux qui propoſeront des loix, ce qui eſt infiniment plus aiſé, ſeront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc plus les arts ſeront cultivés, & les propriétés plus aſſurées, plus la loi naturelle aura été en effet obſervée. Donc, lorſque nous convenons de payer trois ſchellings en commun par livre ſterling, pour jouir

plus sûrement de dix-sept autres schellings ; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être sous le nom de *roi*, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes, le chef de la république ; quand nous n'épousons qu'une seule femme par œconomie, & pour avoir la paix dans la maison ; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéri ait douze mille piéces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c., nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but ; mais le sauvage isolé & brute (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même, & à tous les hommes ?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi, l'homme déguisé sous la laine des moutons, ou sous l'excrément des vers-à-soie, inventant la poudre à canon pour se détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'est-là l'homme naturel ; & le Brasilien tout nud est l'homme artificiel ?

A.

Non ; mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encor atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa fêve, qui ne sera papillon que dans quelques siécles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes*, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine ; supposé que les organes du

Brasilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Brasilien & les sentimens d'un Topinambou ? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIÉME ENTRETIEN.

Des serfs de corps.

B.

Il me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sûreté des magasins, des fripons qui gagnent aux trois dez l'argent que perdent les dupes ; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme, sur sa nature, sur le développement de son intelligence, sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis ; nous les voyons toûjours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hazard, elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde, il y en a deux surtout qui

me mettent en colère; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Montesquieu* m'a fort réjoui dans ſon chapitre des nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre? je l'ai acheté, il m'appartient; quel tort lui fais-je? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéit; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons-nous mieux nos ſoldats? N'ont-ils pas perdu abſolument leur liberté comme ce nègre? La ſeule différence entre le nègre & le guerrier, c'eſt que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cent écus au moins, & un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eſt confiné, l'un & l'autre ſont battus pour la moindre faute. Le ſalaire eſt à-peu-près le même; & le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, & de la paſſer avec ſa négreſſe & ſes négrillons.

B.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix?

A.

Tout a ſon tarif: tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécille; mais ne dites pas que je ſuis un coquin.

Il me semble que *Grotius* (Liv. II. chap. V.) apprꝛouve fort l'esclavage ; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toûjours sûr d'avoir du pain.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un Français qui n'en veut point ; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer ; il me dit, Brave Anglais ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail & d'oignons ; il me lit les soirs *Don Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plait ? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Justinien*.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit (*a*), & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état présent de la Russie ; mais il cite à son ordinaire. *Jean Perri* dit précisément le contraire. (*b*) Voici ses propres mots, *Le czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave ; son golup ; mais seulement* raab *qui signifie* sujet. *Il est*

(*a*) Liv. XV. chap. VI. (*b*) Pag. 228.

vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il eſt encor aujourd'hui eſclave.

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres ſont eſclaves. Si l'impératrice de Ruſſie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là ſon nom immortel.

Au reſte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artiſans, les bourgeois qui ne ſont pas citoyens des grandes villes ſont encor eſclaves, ſerfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en pluſieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il y a de contradictoire, c'eſt qu'ils ſont eſclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guères que des ſerfs de glèbe de main-morte dans ſon territoire. Telle eſt l'humanité, telle eſt la charité chrétienne. Quant aux eſclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des eſclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi ſi des évêques, & des religieux ont des eſclaves, je veux en avoir auſſi.

B.

Il ſerait mieux que perſonne n'en eût.

C.

La choſe arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St. Pierre* ſera ſignée par le grand Turc & par toutes les puiſſances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer juſqu'au centre de la terre, pour ſavoir bien préciſément comment il faut ſe conduire ſur ſa ſurface.

NEUVIÉME ENTRETIEN.

Des esprits serfs.

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plait. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, & que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à-peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il falait bien qu'il lui procurât de la nourriture; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile ?

A.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'efclavage de l'efprit, comment le trouvez-vous?

A.

Qu'appellez-vous efclavage de l'efprit?

B.

J'entends cet ufage où l'on eft, de plier l'efprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes pêtriffent la tête des leurs; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des fottifes dont nous nous moquons nous-mêmes; de leur faire croire ces fottifes, dès qu'ils peuvent commencer à croire; de prendre ainfi tous les foins poffibles pour rendre une nation idiote, pufillanime, & barbare; d'inftituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penfer, comme *Arnolphe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans fa maifon d'écritoire que pour lui, & faire d'*Agnès* une imbécille afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle confpiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon ifle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il eft bon que tout le monde ne dife pas ce qu'il penfe. On ne doit infulter ni par écrit, ni dans fes difcours, les puiffances & les loix à l'abri defquelles on jouit de fa fortune, de fa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non fans doute; & il faut punir le féditieux téméraire; mais parce que les hommes peuvent abufer de l'écriture faut-il leur en interdire l'ufage? J'aimerais

autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher ? on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls ; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle ; si séditieusement, elle vous punit ; si sagement & noblement, elle vous aime, & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'est dans les Provinces-Unies ; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite : elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne ?

A.

J'aurais dressé un autel à *Ciceron* & à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel ; & le chapeau de *Brutus* sur la tête & son poignard à la main, j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui ?

A.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frêté un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une

douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral *Black*. Envoyé par *Cromwell* pour signer un traité avec *Jean de Bragance* roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit *Black*, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges; l'inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs, de tyranniser les ames & de brûler les corps; comme les Persans, & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toûjours en véritable Anglais.

A.

En homme; & comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre-humain?

C.

Vous me ferez plaisir; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier ſon du tambour, & qui avancent fiérement quand ils ſont diſciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIÉME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

PUiſque vous croyez que le partage du brave homme eſt d'expliquer librement ſes penſées, vous voulez donc qu'on puiſſe tout imprimer ſur le gouvernement & ſur la religion ?

A.

Qui garde le ſilence ſur ces deux objets, qui n'oſe regarder fixement ces deux poles de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſu écrire, nous aurions été opprimés par *Jacques II* & par ſon chancelier *Jeffreys*; & mylord de *Kenterbury* nous ferait donner le fouet à la porte de ſa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la ſeconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de ſon pays !

B.

Eh vous n'y penſez pas, Mr. *C*, ſi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire Romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux,

de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc*; ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de JESUS à un roitelet d'Edesse, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, & les prophéties des sibylles en acrostiches, & le symbole des douze apôtres, & le testament des douze patriarches, & le livre d'*Enoch*, & cinq ou six apocalypses, & de fausses constitutions apostoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

DIEU me préserve de proscrire cette liberté précieuse : mais j'y veux du ménagement comme dans la conversation des honnêtes gens; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société; mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine, (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contr'elle, ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contr'elle, comme vous savez; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pouraient-ils la détruire?

Mais si des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & simple, si par hazard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix sacrées, des mystères impertinens à la morale divine des *Zoroastre* & des *Confutzée*, le genre-humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoyeraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amassées?

B.

Vous me paraiſſez bien ſavant ; quels ſont donc ces préceptes de *Zoroaſtre* & de *Confutzée* ?

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Il dit, *fais ce que tu veux qu'on te faſſe*, *oublie les injures & ne te ſouviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une ſeule loi de *Zoroaſtre*, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui eſt juſtement le contraire du fameux probabiliſme des jéſuites. *Quand tu ſeras en doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi de la faire.*

Nul moraliſte, nul philoſophe, nul légiſlateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte ſur cette maxime. Si après cela, des docteurs Perſans ou Chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU, & à la doctrine de la vertu, des chimères fantaſtiques, des apparitions, des viſions, des prédictions, des prodiges, des poſſeſſions, des ſcapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroaſtre* & de *Confutzée* ; s'ils ont prétendu être inſtruits de tous les ſecrets de famille de ces deux grands-hommes ; s'ils ont diſputé trois cent ans pour ſavoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré ; s'ils ont inſtitué des pratiques ſuperſtitieuſes qui faiſaient paſſer dans leurs poches l'argent des ames dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur temporelle ſur la ſottiſe de ces ames peu ſpirituelles ; ſi enfin ils ont armé des fanatiques pour ſoutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il eſt indubitable qu'il a falu réprimer ces impoſteurs. Quiconque

a

a écrit en faveur de la religion naturelle & divine, contre les déteſtables abus de la religion ſophiſtique, a été le bienfaicteur de ſa patrie.

C.

Souvent ces bienfaicteurs ont été mal récompenſés. Ils ont été cuits ou empoiſonnés, ou ils ſont morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la légiſlation. Il n'y a plus de guerres religieuſes depuis que les gouvernemens ont été aſſez ſages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais, pour l'honneur de la raiſon, qu'on l'abolît au-lieu de la réprimer; il eſt trop honteux d'avoir fait une ſcience de cette grave folie. Je connais bien à quoi ſert un curé qui tient régiſtre des naiſſances & des morts, qui ramaſſe des aumônes pour les pauvres, qui conſole les malades, qui met la paix dans les familles; mais à quoi ſont bons des théologiens? Qu'en reviendra-t-il à la ſociété, quand on aura bien ſu qu'un ange eſt infini, *Secundum quid*, que *Scipion* & *Caton* ſont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence eſſentielle entre catégorématique, & ſincatégorématique?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin* qui décide que les *parties iraſcibles & concupiſcibles ne ſont pas parties de l'appétit intellectuel?* Il examine au long ſi les cérémonies de la loi ſont avant la loi. Mille pages ſont employées à ces belles queſtions, & cinq cent mille hommes les étudient!

Les théologiens ont longtems recherché, ſi DIEU

peut être citrouille & ſcarabé, ſi quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garderobe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands-hommes; c'eſt ſurquoi un écrivain ami de la raiſon a dit pluſieurs fois, que notre grand mal eſt de ne pas ſavoir encor à quel point nous ſommes au-deſſous des Hottentots ſur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans pluſieurs arts, & nous ſommes des brutes en cette partie, ſemblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encor que de la fange.

Qui le croirait? un fou après avoir répété toutes les bêtiſes ſcholaſtiques pendant deux ans, reçoit ſes grelots & ſa marotte en cérémonie, il ſe pavane, il décide; & c'eſt cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richeſſes? *Thomas* & *Bonaventure* ont des autels, & ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot & la ſcie ſont inconnus?

A.

Il faut abſolument qu'on détruiſe la théologie comme on a détruit l'aſtrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruiſons ces chenilles tant que nous pourons dans nos jardins, & n'y laiſſons que les roſſignols; conſervons l'utile & l'agréable, c'eſt-là tout l'homme; mais pour tout ce qui eſt dégoûtant & venimeux, je conſens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie,

bien établie par acte de parlement, bien dépendante du ſouverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. Nous ne ſommes heureux que depuis que nous ſommes libres & tolérans.

C.

Je liſais l'autre jour un poëme français ſur la grace, poëme didactique, & un peu ſoporatif, attendu qu'il eſt monotone. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de DIEU eſt refuſée ; (quoique votre monarque ſe diſe roi par la grace DIEU tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainſi en vers aſſez plats.

Cette iſle de chrêtiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions....
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toûjours pure, ô doctrine éternelle!
La France eſt aujourd'hui ton royaume fidèle.

A.

Voilà un plaiſant original avec ſa pépinière & ſes rayons *clairs !* un Français croit toûjours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres ; en quoi, s'il vous plaît, la France eſt-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle ?* Eſt-ce dans le tems qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de jéſuites, & ſcellée à Rome par un collège de cardinaux, a diviſé toute la France & fait plus de priſonniers & d'exilés qu'elle n'avait de ſoldats ? O le royaume fidèle !

Que l'égliſe anglicane réponde, ſi elle veut, à

ces rimeurs de l'église gallicane ; pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous, *ce tems jadis où brillait tant de lumière.* Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des Italiens, & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles? ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoyent vingt mille livres sterling à Rome toutes les années, & que les anglicans qui payaient autrefois de denier de *St. Pierre* étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très bien dit ; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encor de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion ; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers! Il est tems que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du St. Office.

La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles & quelquefois les états. Elle seule fait les athées ; car le grand nombre des petits théologiens

qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en ſait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt ſelon la ſignification du mot, *la ſcience de* DIEU; or les poliſſons qui ont profané cette ſcience, ont donné de DIEU des idées abſurdes, & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fiévre, ni faire diète dans la pléthore, ni être ſaigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues; c'eſt nier les effets évidens de la chymie, parce que des chymiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorans que ces petits théologiens, diſent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croyent pas en DIEU; pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis, une fauſſe ſcience fait les athées; une vraie ſcience proſterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juſte & ſage celui que la théologie a rendu inique & inſenſé. Voilà à-peu-près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau; & j'en ai fait ma profeſſion de foi.

B.

En vérité, c'eſt celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÉME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

NOus avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes ſont bien inſenſés d'aimer mieux aller à la chaſſe, ou jouer au piquet que de s'inſtruire ſur des objets ſi importans.

Notre premier deſſein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encor parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre ?

B.

Vous m'embarraſſez ; mais enfin de *Groot*, ou *Grotius* en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cent auteurs Grecs ou Latins, & même des auteurs Juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène* & le duc de *Marlboroughb* l'euſſent étudié quand ils vinrent chaſſer les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix je le connais aſſez ; c'eſt de tenir ſa parole, & de laiſſer tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec des idées du juſte & de l'injuſte ? avec cette bienveillance pour nos ſemblables que nous prétendons être née avec nous ? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas ſi vite. Ce crime qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eſt pas ſi univerſel que vous le dites. Nous avons déja remarqué que les brames & les primitifs nommés *quakres* n'ont jamais été coupables de

cette abomination. Les nations qui ſont au-delà du Gange verſent très rarement le ſang ; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaſpe furent bien ſurpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Pluſieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Eſpagnols vinrent les attaquer l'évangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent jamais fait la guerre à perſonne, lorſqu'une horde de Juifs parut tout-d'un-coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes ſur les corps de leurs maris, & les enfans ſur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raiſon de la peſte, des deux véroles & de la rage. Ce ſont des maladies attachées à la conſtitution de nos organes. On n'eſt pas toûjours attaqué de la rage & de la peſte ; il ſuffit ſouvent qu'un miniſtre d'état enragé ait mordu un autre miniſtre pour que la rage ſe communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'eſt emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix, & la pitié que la nature a miſe dans nos cœurs comme un contrepoiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toûjours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt

d'user envers eux de miséricorde, afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je sais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, composée par un Français qui pense profondément.

La loi de l'univers est malheur aux vaincus.

J'ai domté un cheval : si je suis sage je le nourris bien, je le caresse & je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant : car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois ; & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs : une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour-à-tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'univers a toûjours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire ; c'est-à-dire après la rapine ; & ces loix, ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses loix ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait je n'aurais rien à repliquer : s'il me subjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de triftes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens ?

A.

J'en fuis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de fe tenir continuellement fur fes gardes. Tous les rois, tous les miniftres penfent comme moi ; & c'eft pourquoi, douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un prince licencie fes troupes, qu'il laiffe tomber fes fortifications en ruines, & qu'il paffe fon tems à lire *Grotius*, vous verrez fi dans un an ou deux il n'aura pas perdu fon royaume.

C.

Ce fera une grande injuftice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, finon de fe mettre en état d'être auffi injufte que fes voifins. Alors l'ambition eft contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne fe déchirent que lorfqu'ils ont à difputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands légiflateurs !

A.

Ils faifaient des loix, vous dis-je, comme les Algé-

riens assujettissaient leurs esclaves à la règle; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *César*, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple; ensuite quand toute la nation est bien apprivoisée, viennent les loix & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéatres; on élève des aqueducs, on construit des bains publics, & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on observe. Par exemple, on fait une tréve de quelques jours pour enterrer ses morts. On stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville assiégée; on lui permet de racheter ses cloches. On n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains; & s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce sont-là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute réciproquement! La guerre ne les a pas dictées; elles se font entendre malgré la guerre; & sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'ossemens.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entr'eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau*? Si une horde de théologiens allant faire brûler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le len-

demain le parti hérétique les fera brûler à son tour, s'ils sont grace qu'on la leur fasse ; direz-vous que c'est-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'est le besoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je, est une maladie affreuse qui saisit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez donc point de guerre juste ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette espèce ; cela me paraît contradictoire & impossible.

B.

Quoi! lorsque le pape *Alexandre VI* & son infame fils *Borgia* pillaient la Romagne, égorgeaient, empoisonnaient tous les seigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre ? Ceux qui se défendaient, la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives ; la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage, leur droit est litigieux, leurs raisons sont également plausibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'eſt vous qui vous moquez. Il eſt impoſſible phyſiquement, que l'un des deux n'ait pas tort; & il eſt abſurde & barbare que des nations périſſent parce que l'un de ces deux princes a mal raiſonné. Qu'ils ſe battent en champ clos s'ils veulent; mais qu'un peuple entier ſoit immolé à leurs intérêts, voilà où eſt l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* diſpute le trône d'Eſpagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès ſoit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande ſi la choſe eſt juſte?

B.

J'avoue que non. Il falait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé; il falait s'en rapporter à la nation ſur laquelle on voulait régner. La nation Eſpagnole diſait, Nous voulons le duc d'*Anjou*; le roi ſon grand-père l'a nommé héritier par ſon teſtament, nous y avons ſouſcrit, nous l'avons reconnu pour notre roi; nous l'avons ſupplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'oppoſer à la loi des vivans & des morts eſt viſiblement injuſte.

B.

Fort bien. Mais ſi la nation ſe partage?

A.

Alors, comme je vous le diſais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle ſont malades de la rage. Ses horribles ſymptomes durent douze ans juſqu'à ce que les enragés épuiſés n'en pouvant plus, ſoient forcés de s'accorder. Le hazard, le mélange de bons & de mauvais ſuccès, les intrigues, la laſſitude ont

éteint cet incendie, que d'autres hazards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance avaient allumée. La guerre est comme le mont Vésuve ; ses éruptions engloutissent des villes, & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces descendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes !

A.

Celle des perdrix est pire ; les renards, les oiseaux de proie les dévorent, les chasseurs les tuent, les cuisiniers les rôtissent, & cependant il y en a toûjours. La nature conserve les espèces, & se soucie très peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur ; c'est la destinée. Vos moralistes font très bien de crier toûjours, „ Misérables mortels, soyez justes & bienfaisans, cultivez la „ terre & ne l'ensanglantez pas. Princes, n'allez pas „ dévaster l'héritage d'autrui, de peur qu'on ne vous „ tue dans le vôtre ; restez chez vous, pauvres gentillâtres, rétablissez votre masure ; tirez de vos fonds „ le double de ce que vous en tiriez ; entourez vos „ champs de hayes vives ; plantez des meuriers ; que „ vos sœurs vous fassent des bas de soie ; améliorez „ vos vignes ; & si des peuples voisins veulent venir „ boire votre vin malgré vous, défendez-vous avec „ courage ; mais n'allez pas vendre votre sang à des „ princes qui ne vous connaissent pas, qui ne jetteront „ jamais sur vous un coup d'œil, & qui vous traitent

„ comme des chiens de chasse qu'on mène contre le „ sanglier, & qu'on laisse ensuite mourir dans un „ chenil.

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées, tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houzards.

Pour les autres moralistes à gages que l'on nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour, & au sortir de la chaire où ils ont crié, gesticulé & sué, ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils se gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes, tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendarts du meurtre : & leurs confrères chantent pour de l'argent des chansons juives, quand la terre a été inondée de sang.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons ; je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant & doux *Massillon* en bénissant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. „ Ce désir, „ dit-il, de voir vos services récompensés, s'il est mo„ déré, s'il ne vous porte pas à vous frayer des rou„ tes d'iniquité pour parvenir à vos fins, n'a rien dont

„ la morale chrêtienne puiſſe être bleſſée. “ Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*. „ O mon DIEU, faites-le pré- „ céder toûjours de la victoire & de la mort ; répan- „ dez ſur ſes ennemis les eſprits de terreur & de ver- „ tige. “ J'ignore ſi la victoire peut précéder un régiment & ſi DIEU répand des eſprits de vertige ; mais je ſais que les prédicateurs Autrichiens en diſaient autant aux cuiraſſiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs pſaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine ſur ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mammelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs pour prix de leurs pſaumes furent toûjours vaincus & eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toûjours prêché le carnage, depuis un *Aaron* qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes, juſqu'au prédicant *Jurieu* prophête d'Amſterdam. Les négocians de cette ville auſſi ſenſés que ce pauvre garçon était fou, le laiſſaient dire, & vendaient leur gérofle & leur cannelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous faiſons point tuer au hazard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appellés *conquérans*.

DOUZIÉME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous ?

A.

Comment par *St. George !* Je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du chrêtien ?

B.

Je le trouve partout. La première chose que fait *Moïse* avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin ; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, sont très renommées. Celle du patriarche *Jacob* envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître *Gonin*, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de *David* qui s'étant associé quatre cent coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient sous la sauvegarde de ce roitelet ; & lui faisait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet *Saül*. Vive surtout sa perfidie envers le bon homme *Uriah !* Vive celle du sage *Salomon* inspiré de DIEU, qui fit massacrer son frère *Adonias* après avoir juré de lui conserver la vie !

Nous avons encor des perfidies très renommées de *Clovis*, premier roi chrêtien des Francs, qui pouraient beaucoup

beaucoup ſervir à perfectionner la morale. J'eſtime ſurtout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un *Rinomer*, roi du Mans (ſuppoſé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fauſſe monnoie. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour rattraper ſa monnoie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes, & fondé des monaſtères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre-humain : car où en chercherait-il ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* & ſes pareils ayent été oints ; mais je vous avoue que je ſouhaiterais pour l'édification du genre-humain qu'on jettât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guères que les annales des crimes ; & ſoit que ces monſtres ayent été oints ou ne l'ayent pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélérateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lu autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puiſque la papauté a ſubſiſté au milieu d'un débordement ſi long & ſi vaſte de tous les crimes, puiſque les archives de ces horreurs n'ont corrigé perſonne, je conclus que l'hiſtoire n'eſt bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux. On y eſt maître du moins de feindre des exemples de vertu.

Mais *Homère* n'a jamais imaginé une ſeule action vertueuſe & honnête dans tout ſon roman monotone de l'*Iliade*. J'aimerais beaucoup mieux le roman de *Télémaque* s'il n'était pas tout en digreſſions & en déclamations. Mais puiſque vous m'y faites ſonger, voici un morceau du *Télémaque* concernant la perfidie, ſur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digreſſions de ce roman au livre XX, *Adraſte* roi des Dauniens ravit la femme d'un nommé *Dioſcore*. Ce *Dioſcore* ſe réfugie chez les princes Grecs, & n'écoutant que ſa vengeance il leur offre de tuer le raviſſeur leur ennemi. *Télémaque* inſpiré par *Minerve*, leur perſuade de ne point écouter *Dioſcore*, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi *Adraſte*. Comment trouvez-vous cette déciſion du vertueux *Télémaque* ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tiſiphone* qui l'inſpirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le faſſe mourir dans les tourmens, & qu'*Adraſte* reſſemble en tout à *David* qui jouiſſait de la femme en faiſant mourir le mari ! L'onctueux auteur du *Télémaque* n'y penſait pas. Ce n'eſt point-là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la propoſition de *Dioſcore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à ſon ennemi. *Dioſcore* était fort vindicatif à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ſerais bien embarraſſé s'il falait décider quels furent les plus

grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de *Louis XI le très chrétien* ou de *Ferdinand le catholique*, &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'état ?

A.

Il me semble qu'il y a des friponneries si adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième & du seizième siecles.

Le vrai politique est celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne sait que filer la carte, & qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur est rare, & que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ suprema lex esto* ?

A.

Parbleu allez demander cela à des casuistes. Si quelqu'un faisait cette proposition dans la chambre des communes, j'opinerais (DIEU me pardonne) pour

l'empoisonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cent sénateurs, & même dans trois cent mille ? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÉME ENTRETIEN.

Des loix fondamentales.

B.

J'Entends toûjours parler de loix fondamentales; mais y en a-t-il ?

A.

Oui, il y a celle d'être juste; & jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C.

Je lisais il n'y a pas longtems un de ces mauvais livres très rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris nommé *Louis d'Orléans* qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* pardevant la ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurisconsulte s'exprime sur les loix fondamentales du royaume de France: „ la „ loi fondamentale des Hébreux était que les lépreux „ ne pouvaient régner. *Henri IV* est hérétique, „ donc il est lépreux, donc il ne peut être roi de

» France par la loi fondamentale de l'églife. La loi
» veut qu'un roi de France foit chrêtien comme mâle.
» Qui ne tient la foi catholique, apoftolique & ro-
» maine, n'eft point chrêtien & ne croit point en
» DIEU. Il ne peut pas plus être roi de France que
» le plus grand faquin du monde, &ç. "

Il eft très vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU, mais celà n'eft pas abfolument fi vrai dans le refte de la terre; il y faut mettre quelque petite reftriction; & il me femble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans* avocat au parlement de Paris, ne raifonnait pas tout-à-fait auffi-bien que *Ciceron* & *Démofthène*.

B.

Mon plaifir ferait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du Saint Empire Romain, s'il prenait un jour fantaifie aux électeurs de choifir un céfar proteftant, dans la fuperbe ville de Francfort fur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui eft arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à fept, parce qu'il y a fept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait fept branches.

N'eft-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine royal eft inaliénable? & cependant n'eft-il pas prefque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là font bâtis fur du fable mouvant. Les loix qu'on appelle *loix fondamentales* ne font comme toutes les autres que des loix de convention, d'anciens ufages, d'anciens préjugés qui changent felon les tems. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les loix fondamentales de l'ancienne république Romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France & d'Efpagne demeu-

raissent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres. Mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils ayent des domaines ou qu'ils n'en ayent pas? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint* son vainqueur, quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables; mais si *Charles-Quint* était venu lui faire des représentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très aliénés.

La Franche-Comté dont la loi fondamentale était d'être libre sous la maison d'*Autriche*, tient aujourd'hui d'une manière intime & essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations, c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape: Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis des tribuns; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur; puis d'être mangés par des gens venus du Nord; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & sortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen!

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque

jour. Ce ſera un beau ſpectacle pour nos petits enfans.

A.

Plût-à-DIEU que les grands-péres en euſſent la joie! c'eſt de toutes les révolutions la plus aiſée à faire, & cependant perſonne n'y penſe.

B.

C'eſt que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes eſt d'être ſots & poltrons. Les rats Romains n'en ſavent pas encor aſſez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettrons-nous point encor quelque loi fondamentale?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne ſoit point vexé par un tyran ſubalterne; qu'on ne puiſſe empriſonner un citoyen ſans lui faire incontinent ſon procès devant ſes juges naturels qui décident entre lui & ſon perſécuteur; qu'on ne prenne à perſonne ſon pré & ſa vigne ſous prétexte du bien public, ſans le dédommager amplement; que les prêtres enſeignent la morale & ne la corrompent point; qu'ils édifient les peuples au-lieu de vouloir dominer ſur eux en l'engraiſſant de leur ſubſtance. Que la loi régne, & non le caprice.

C.

Le genre-humain eſt prêt à ſigner tout cela.

QUATORZIÉME ENTRETIEN.

Que tout état doit être indépendant.

B.

APrès avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en tems de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix.

Premiérement, comment les états soit républicains, soit monarchiques se gouverneront-ils?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces états ne soient composés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui; & qui en reçut foi & hommage-lige au nom de l'évêque de Rome *Innocent III*, vice-Dieu, serviteur des serviteurs de DIEU, le 15 Mai, veille de l'Ascension 1213?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B.

Eh mon DIEU, Mr. *C*, ne faisons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble & sainte puissance. Le vice-Dieu *Stephanus* ôta le

royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à son principal domestique *Pipinus*, comme le dit votre *Eginbard* lui-même, si les écrits de cet *Eginbard* n'ont pas été falsifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le soupçonne.

Le vice-Dieu *Sylvestre* donna la Hongrie au duc *Etienne*, en l'an 1001, pour faire plaisir à sa femme *Gizele* qui avait beaucoup de visions.

Le vice-Dieu *Innocent IV*, en 1247, donna le royaume de Norvège à un bâtard nommé *Haquin*, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvège, il falut emprunter pour payer.

Pendant deux siécles entiers, les rois de Castille, d'Aragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-Dieu ? On sait combien d'empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une bulle : non-seulement vous dis-je, le serviteur de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception; mais elle en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encor aujourd'hui suzerain du royaume de Naples : on lui en fait un hommage-lige depuis sept cent ans. Le roi de Naples, ce descendant de tant de souverains, lui paye encor un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal; & de qui ! juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas longtems.

C.

Je demeure toûjours confondu quand je vois les traces de l'antique ſuperſtition qui ſubſiſtent encore. Par quelle étrange fatalité preſque tous les princes coururent-ils ainſi pendant tant de ſiécles au-devant du joug qu'on leur préſentait ?

B.

La raiſon en eſt fort naturelle. Les rois & les barons ne ſavaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le ſavait : cela ſeul lui donna cette prodigieuſe ſupériorité dont elle retient encor de beaux reſtes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres, ont-ils pu ſe ſoumettre ſi lâchement à quelques jongleurs ?

A.

Je vois clairement ce que c'eſt. Les brutaux ſavaient ſe battre, & les jongleurs ſavaient gouverner. Mais lorſqu'enfin les barons ont appris à lire & à écrire, lorſque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magiſtrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait leché la pouſſière ; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au ſerviteur des ſerviteurs, au-lieu d'hommage ; l'autre moitié qui lui baiſe encor les pieds, lui lie les mains ; du moins c'eſt ainſi que j'ai lu dans une hiſtoire, qui quoique contemporaine, eſt vraie & philoſophique. Je ſuis ſûr que ſi demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il poſſède d'être l'homme-lige du pape, d'être le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en eſt en droit ; car ce n'eſt pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers Normands pour colorer leurs uſurpations, & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte égliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de *Hugues Capet* en ligne droite, & non de ces Normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achétera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa niéce ; je vous réponds que les tribunaux de France appellés *parlemens*, enrégiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connaît pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans, de chaſſer les jéſuites de tant d'états catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguai : il couvrait de ſes bras mille provinces, & portait ſa tête dans le ciel. J'ai paſſé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſouffler ſur tous les autres moines, ils diſparaîtront ſur la face de la terre.

A.

Ce n'eſt pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes ; mais j'ai tant d'averſion pour le froc, que j'aimerais encor mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe font ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont

plus de patrie. Je veux que chaque état ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été longtems aveugles, enſuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation? A cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui; mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empreſſés à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÉME ENTRETIEN.

De la meilleure législation.

C.

DE tous les états quel eſt celui qui vous paraît d'avoir les meilleures loix, la juriſprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers?

A.

C'eſt mon pays ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toûjours *notre heureuſe conſtitution*, & que dans preſque tous les autres royaumes on en ſouhaite une autre. Notre juriſprudence criminelle eſt équitable & n'eſt point barbare: nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays; ce moyen affreux de faire périr un inno-

cent faible, & de ſauver un coupable robuſte, a fini avec notre infame chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet uſage infernal ſous le roi *Jacques II.*

Chaque accuſé eſt jugé par ſes pairs ; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'accord ſur le fait : c'eſt la loi ſeule qui le condamne ſur le crime avéré & non ſur la ſentence arbitraire des juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme ſur une croix de *St. André*, lui caſſer les bras & les cuiſſes, & le mettre en cet état ſur une roue de carroſſe, nous paraît une barbarie qui offenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arrache encor le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraye le ſpectateur ſans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refuſe point comme ailleurs un conſeil à l'accuſé : on ne met point un témoin qui a porté trop légérement ſon témoignage dans la néceſſité de mentir en le puniſſant s'il ſe rétracte. On ne fait point dépoſer les témoins en ſecret, ce ſerait en faire des délateurs. La procédure eſt publique. Les procès ſecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même ſupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté auſſi ſotte qu'abominable eſt indigne de nous.

Dans le civil c'eſt encor la ſeule loi qui juge ; il n'eſt pas permis de l'interprêter ; ce ſerait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur, & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui ſe préſente, alors on ſe pourvoit *à la cour d'équité* pardevant

le chancelier & ses assesseurs ; & s'il s'agit d'une chose importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire, dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges ; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait deshonoré ; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie ; si des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, & de président qu'on nomme *à mortier* ; presque toutes les places & les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'état ; mais pour être conseiller d'état, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parens d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire sinon les graces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le ministre est

incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre iſle auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation ?

Nous avons, il eſt vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent : ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, & ſe diſputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous béniſſons toujours cette heureuſe conſtitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eſt un bel ouvrage ; mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups ; mais nous ne le caſſons point.

B.

Conſervez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiſſiez détruire. L'homme eſt né libre : le meilleur gouvernement eſt celui qui conſerve le plus qu'il eſt poſſible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne ſe battent pas !

SEIZIÉME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus. Cela eſt-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & infortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau tems pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter*, & la ſecte des manichéens.

A.

Pardieu ſi *Jupiter* a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appellait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui régnent dans la conſtitution de ce monde ?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore ſans avoir ſeulement l'idée de manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi, nous nous faiſions autrefois la guerre

guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes institutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans si vous retranchez le tems perdu du sommeil & le tems que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair & net ; que sur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'est qu'un passage du néant à l'existence, & que si vous retranchez encor les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reste pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas six mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B.

Je le désirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abréger encor votre vie.

C.

Laissons-là les pas de clerc qu'a fait la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr souvent & pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la vérole qui décime le genre-humain, la peste toûjours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte & qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables.

Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liſte ferait longue dans la ſociété perfectionnée. Car ſans compter l'art d'aſſaſſiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déja parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui ſèment le bled & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les tréſors d'une nation entière dans ſes coffres de cinq ou ſix cent perſonnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi-feuille de papier ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerſet*, une *Marie Stuart*; l'uſage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ſes aſſociés quand il ne peut avoir eu d'aſſociés, les buchers allumés, les poignards aiguiſés, les échaffauts dreſſés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée ſans ceſſe à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtems qu'*Eſdras*, ſi je voulais faire écrire nos abus ſous ma dictée.

A.

Tout cela eſt vrai; mais convenez que la plûpart de ces abus horribles ſont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes ſont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'*Alexandre VI*, de la St. Barthelemi & de *Cromwell*?

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens ; la superstition excita les orages, & la philosophie les appaise.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN,

Sur des choses curieuses.

B.

A Propos, Mr. *A*, & croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

Monsieur *B*, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Cela peut se soutenir par voie d'hypothèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèses sont fort amusantes ; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouir, car il en faut toûjours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous pensons tous trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la vulgate, 2309 ans selon le texte samaritain ; & 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appellons *des Septante*. Mais j'ai toûjours été étonné qu'*Adam* & *Eve* notre père & notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'ayent été connus de personne au monde que

de la petite horde Juive, qui tint le cas secret, jusqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avisassent sous le premier & le second des *Ptolomées*, de traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusques-là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, & encor chez la plus méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis: c'est que *Sanchoniaton* qui vivait incontestablement avant le tems où l'on place *Moïse*, & qui a fait une Genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet *Adam*, ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, Mr. *B*, que *Sanchoniaton* vivait avant l'époque de *Moïse?*

B.

C'est que s'il avait été du tems de *Moïse*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui florissait très longtems avant que la horde Juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtems; les livres juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (*a*) nommée *Cariath-Sepher*, c'est-à-dire, *ville des livres*, appellée depuis *Dabir*. Certainement *Sanchoniaton* aurait parlé de *Moïse*, s'il avait été son con-

(*a*) Juges chap. I. v. 11.

temporain ou ſon puîné? Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques avantures de *Moſé* ou *Moïſe*, comme les dix plaies d'Egypte & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. *Sanchoniaton* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua*: donc il n'en ſavait rien; donc il était antérieur à *Moïſe*, ainſi que *Job* qui n'en parle pas. *Euſèbe* ſon abréviateur qui entaſſe tant de fables, n'eût pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

A.

Cette raiſon eſt ſans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une coſmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour ſignifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jehova* ou *Hiao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs ſuperſtitions nouvelles, leur uſure conſacrée, ſont les ſeules choſes qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces poliſſons chez qui les noms de *géomètrie* & d'*aſtronomie* furent toûjours abſolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent eſclaves à Babilone. On a déja prouvé que c'eſt-là qu'ils connurent les noms des anges, & même le nom d'*Iſraël*, comme ce transfuge Juif *Flavien Joſeph* l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèſe antérieure à celle des Juifs, & toute différente?

A.

Cela est incontestable. Voyez le *Shasta* & le *Vedam* des Indiens, les *cinq Kings* des Chinois, le *Zend* des premiers Persans, le *Thaut* ou *Mercure trismegiste* des Egyptiens; *Adam* leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam!* Cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam.*

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *Etrennes mignonnes* ne sont pas mes archives.

B.

Si bien donc que Mr. *A* est pré-adamite ?

A.

Je suis pré-saturnien, pré-ôsirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et surquoi fondez-vous votre belle hypothèse d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne sais si nous avons raisonné jusqu'ici bien ou mal; mais je sais que nous avons raisonné, & que nous sommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible: il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des

crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable, donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle soit. Cet argument est vieux, & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de léviers, de poulies qui agissent suivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydrostatique font perpétuellement circuler; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces loix, le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeller DIEU l'*éternel géomètre*; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire *Platon.* Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères Grecs furent sans contredit platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied-à-pied, s'il vous plait. Il y a une intelligence qui anime le monde : *Spinosa* lui-même l'avoue. Il eſt impoſſible de ſe débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous preſſe de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui diſent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement ſeul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous ſommes. Ils vous diſent hardiment, la combinaiſon de cet univers était poſſible puiſqu'elle exiſte ; donc il était poſſible que le mouvement ſeul l'arrangeât. Prenez quatre aſtres ſeulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre ; ne ſongeons d'abord qu'à la place où ils ſont, en faiſant abſtraction de tout le reſte ; & voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre hazards dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe, ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que ſept cent vingt hazards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept vingt jets, le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſécondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les

êtres qui végètent, qui vivent, qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hazards ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, juſqu'au nombre qu'on appelle *infini*, il y aura toûjours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eſt par le ſeul mouvement ; donc, il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Voilà le raiſonnement de ces meſſieurs.

A.

Pardon, mon cher ami *C*; cette ſuppoſition me paraît prodigieuſement ridicule pour deux raiſons ; la première, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne ſauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cauſe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis l'infini, on eſt bien pauvre.

Encor une fois, *Spinoſa* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abîme où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre ? ſentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toûjours au quarré des révolutions des autres planètes, comme la racine du cube de ſa diſtance, eſt à la racine cube des diſtances des autres au centre commun ? Mes amis, ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les aſtres.

C.

Point d'injures, s'il vous plait. *Spinoſa* n'en diſait point : il eſt plus aiſé de dire des injures que des raiſons. Je vous accorde une intelligence formatrice

répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile :*

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les astres, les hommes, les animaux, les végétaux, la pensée, sont l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *spléen*; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment en admettant un DIEU, pouvez-vous soutenir par hypothèse, que le monde est éternel ?

A.

Comme je soutiens par voie de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des singes, & nous, nous serions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle saute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien ; puisqu'elles existent aujourd'hui,

& qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'ayent pas toûjours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être ; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Eternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? Ce ne ferait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de produire, puisqu'il a produit ; il existe nécessairement : donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence : car alors il cesserait d'être. DIEU est agissant, donc il a toûjours agi ; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité ; & toutes les combinaisons sont parties de l'Etre combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon, ont toûjours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand Être a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur ; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes seraient impossibles ?

A.

Cela pourait bien être : autrement il y aurait une

caufe éternelle, néceffaire, agiffante par fon effence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle caufe qui n'a point d'effet, me femble auffi abfurde qu'un effet fans caufe.

C.

Mais bien des gens pourtant, difent que cette caufe éternelle a choifi ce monde entre tous les mondes poffibles.

A.

Ils ne paraiffent point poffibles s'ils n'exiftent pas. Ces meffieurs-là auraient auffi-bien fait de dire que DIEU a choifi entre les mondes impoffibles. Certainement l'éternel artifan aurait arrangé ces poffibles dans l'efpace. Il y a de la place de refte. Pourquoi, par exemple, l'intelligence univerfelle, éternelle, néceffaire, qui préfide à ce monde, aurait-elle rejetté dans fon idée une terre fans végétaux empoifonnés, fans vérole, fans fcorbut, fans pefte & fans inquifition ? Il eft très poffible qu'une telle terre exifte : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre eft poffible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'eft dire affurément qu'il n'a eu ni raifon, ni bonté ni puiffance. Or c'eft ce qu'on ne peut dire ; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'eft apparemment qu'il était impoffible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'exifte pas ? elle eft probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du Taureau.

A.

En ce cas nous fommes d'accord ; l'intelligence fuprême a fait tout ce qu'il lui était poffible de faire ;

& je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas, ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-dessus des autres ; & nous avons nécessairement un des plus méchans lots ! Cette imagination est belle ; mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin, vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice, de l'intelligence universelle, en un mot du grand Etre, est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe ?

A.

Il me paraît qu'il en est ainsi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre ?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'est pouvoir. Il a pu, & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous savez que la liberté d'indifférence est un mot vuide de sens.

B.

En conscience, êtes-vous bien sûr de votre systême ?

A.

Moi ! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, une puissance formatrice, un DIEU. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain : après demain je la nie : & je puis me tromper tous les jours. Tous les phi-

losophes de bonne foi que j'ai vus, m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Pensez-vous qu'*Epicure* vît toûjours bien clairement sa déclinaison des atomes ? que *Descartes* fût persuadé de sa matière striée ? croyez-moi, *Leibnitz* riait de ses monades & de son harmonie préétablie. *Téliamed* riait de ses montages formées par la mer. L'auteur des molécules organiques est assez savant & assez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous savez, rient comme des fous quand ils se rencontrent. Il n'y a que le jésuite Irlandais *Niedham* qui ne rie point de ses anguilles.

B.

Il est vrai qu'en fait de systêmes, il faut toûjours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C.

Je suis très aise d'avoir trouvé un vieux philosophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit sérieusement en DIEU. Cela est très édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, & je crois beaucoup plus que les universités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là sont assez serrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans : & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus. Mais là, met-

tez la main ſur la conſcience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur & puniſſeur qui diſtribue des prix & des peines à des créatures qui ſont émanées de lui, & qui néceſſairement ſont dans ſes mains comme l'argille ſous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes ? Je ne fais rien de ſi injuſte. Or l'éternelle & ſuprême intelligence doit être juſte ; l'éternel amour doit chérir ſes enfans, leur épargner les coups de pied, & ne les pas chaſſer de la maiſon pour les avoir fait naître lui-même néceſſairement avec de vilaines jambes.

A.

Je ſais tout ce qu'on a dit ſur cette matière abſtruſe, & je ne m'en ſoucie guères. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croyent en DIEU ; & je m'imagine que j'en ſerai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, & cela me ſuffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées ? En un mot toutes les nations policées ont admis des Dieux récompenſeurs & puniſſeurs, & je ſuis citoyen du monde.

B.

C'eſt fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que

l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en fais rien par moi-même ; mais encore une fois il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument, quoique je tienne bien fort à ce systême. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel ou qu'il soit d'avant-hier ? Vivons-y doucement, adorons DIEU, soyons justes & bienfaisans, voilà l'essentiel ; voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérans soient l'exécration du genre-humain, & que chacun pense comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand Etre.

LES

LES ADORATEURS,

OU

LES LOUANGES DE DIEU.

LE PREMIER ADORATEUR.

MEs compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que les Sères, les antiques habitans du Catay adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribuual de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans insensés, qui mesurent le reste de la terre & les tems antiques par la petite mesure de leur province, sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange policés avant les Sères reconnaissaient dans des tems encor plus reculés, sous le nom de *Birmah* père de *Brama* & de toutes choses, & qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Etre nommé *Oromase* chez les anciens Perses. Adorons ce Démiourgos que *Platon* célébra chez les Grecs, ce DIEU *très bon & très grand*, *optimum maximum*, qui n'était point appellé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des loix aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, & tout exista;

mais il le dit avant les tems ; il eſt l'Etre néceſſaire: donc il fut toûjours. Il eſt l'Etre agiſſant, donc il a toûjours agi : ſans quoi il n'aurait été dans une éternité paſſée que l'Etre inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours ; car alors il ne ſerait que l'Etre capricieux.

Ce n'eſt ni depuis ſix mille ans, ni depuis cent mille, que ſes créatures lui durent leurs hommages; c'eſt de toute éternité. Quel reſſerrement d'eſprit, quelle abſurde groſſiéreté ! de dire le chaos était éternel, & l'ordre n'eſt que d'hier. Non, l'ordre fut toûjours parce que l'Etre néceſſaire auteur de l'ordre fut toûjours.

C'eſt ainſi que penſait le grand *St. Thomas* dans la ſomme de la foi catholique (*lib. ſecund. capite* 3). „ DIEU a eu la volonté pendant toute l'éternité, „ ou de produire l'univers ou de ne le pas produire ; or il eſt manifeſte qu'il a eu la volonté de „ le produire ; donc il l'a produit de toute éternité, „ l'effet ſuivant toûjours la puiſſance d'un agent qui „ agit par volonté. "

A ces paroles ſenſées qu'on eſt bien étonné de trouver dans *St. Thomas*, j'ajoute, qu'un effet d'une cauſe éternelle & néceſſaire, doit être éternelle & néceſſaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu ſans ceſſe un mouvement de déclinaiſon ainſi que l'a chanté *Lucrèce*, grand peintre à la vérité des choſes communes qu'il eſt aiſé de peindre, mais phyſicien de la plus complette ignorance.

Cet Etre ſuprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé

le chimérique *Descartes* dans son roman appellé *Philosophie*.

Mais il a voulu que toute matière gravitât invinciblement vers un centre en raison directe de sa masse, & en raison inverse de sa distance à ce centre; il a ordonné que ce centre de notre petit monde fût dans le soleil, & que toutes nos planètes tournassent autour de lui, de façon que les cubes de leurs distances seraient toûjours comme les quarrés de leurs révolutions. *Jupiter* & *Saturne* observent ces loix en parcourant leurs orbites; & les satellites de *Saturne* & de *Jupiter* obéissent à ces loix avec la même exactitude. Ces divins théorèmes réduits en pratique à la naissance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'*Euclide*.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliards de soleils qui le remplissent, ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre soleil; & des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'*Orion*. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, & que la fabuleuse Grèce nommait *la voie lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé *Jupiter*, DIEU de l'univers, avait laissé répandre un peu de lait en tettant sa nourrice; cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue trainée de soleils & de mondes on voit encor des espaces dans lesquels on distingue encor des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces & d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire,

Au-delà de leurs cours & loin dans cet espace,
Où la matière nage & que DIEU seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin;
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Au-delà de ces cieux le DIEU des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit:

Dans ces cieux infinis le DIEU des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige & qui les anime, doivent être partout; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, & le grand Etre ne serait pas en tous lieux!

Virgile a dit:

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Caton a dit:

Jupiter est quodcumque vides quocumque moveris.

St. Paul a dit:

In Deo vivimus movemur & sumus.

Tout se meut, tout respire & tout existe en DIEU.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi qui a des courtisans dans son cabinet, & des huissiers dans son antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

Illic secum habitans in penetralibus
Se rex ipse suo contuitu beat.

Dans son appartement ce monarque suprême
Se voit avec plaisir & vit avec lui-même.

C'eſt au fond peindre DIEU comme un fat qui ſe regarde au miroir & qui ſe contemple dans ſa figure ; c'eſt bien alors que l'homme a fait DIEU à ſon image.

Penſons donc comme *Platon*, *Virgile*, *Caton*, *St. Paul*, *St. Thomas* ſur ce grand ſujet, & non comme le *Victorin* auteur de cette hymne. Ne ceſſons de répéter que l'intelligence infinie de l'Etre néceſſaire, de l'Etre formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres paſſagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes penſans ; il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre ſeulement une petite partie de ſes mathématiques éternelles.

Par quelles loix la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-ſept mille neuf cent vingt années outre ſon cours dans ſon orbite & ſa rotation ſur elle-même ? comment l'aſtre de nos nuits ſe balance-t-il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent ſe rencontrer ? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaiſſances divines, n'eſt pas une unité ſur un million dans le genre-humain : tandis que preſque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou conſument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en ſont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui ſe pavanent ſur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces auguſtes vérités.

C'eſt à ce petit nombre de ſages que je m'adreſſe pour admirer avec eux l'immenſité de l'ordre des choſes ; la puiſſante intelligence qui reſpire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont

un moment eſt accordé aux individus paſſagers qui végètent, qui ſentent, & qui penſent.

LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importe des millions d'univers (néceſſaires ſans doute puiſqu'ils exiſtent), mais qui ne me feront aucun bien, & que je ne verrai jamais? Que m'importe l'immenſité, à moi qui ſuis à peine un point! Que me fait l'éternité quand mon exiſtence eſt bornée à ce moment qui s'écoule! Ce qui peut exciter ma reconnaiſſance, c'eſt que je ſuis un être végétant, ſentant, & ayant du plaiſir quelquefois.

Graces ſoient à jamais rendues à cet Etre néceſſaire, éternel, intelligent & puiſſant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organiſation & de la végétation. Il a voulu que nous euſſions tous des poumons, un foie, un pancreas, un eſtomac, un cœur avec des oreillettes, des veines & des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'eſt un artifice auſſi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs ſoleils. Mais cet artifice prodigieux ne ſerait rien, ſi nous n'avions le ſentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits & les organes qui la conſervent, & ce qui mérite encor plus de gratitude, nous lui devons les inſtrumens ſi chers & ſi inconcevables par qui la vie eſt donnée aux êtres qui naiſſent de nous.

Le grand Etre nous fit préſent à tous de ſix organes auxquels ſont attachés des ſentimens, tous étrangers les uns aux autres. Le tact répandu dans toutes les parties du corps, mais plus ſenſible dans les mains; l'ouïe que pluſieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous; mais qui nous donne ſur eux un avantage dont ils ne ſont que très groſ-

fiérement fufceptibles ; c'eft celui de la mufique ; nous entendons des accords où prefque tous les animaux n'entendent que des fons. L'harmonie n'eft faite que pour nous ; & fi les roffignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue & plus variée.

La vue de l'homme eft moins perçante que celle de tous les oifeaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les infectes auxquels il eft donné de voir un univers en petit qui nous échappe. Mais placés entre l'aigle & la mouche, nous devons être contens de nos yeux ; c'eft un tact qui fe prolonge jufqu'aux étoiles. Nous voyons par un feul trou le quart du ciel, cette propriété eft affez avantageufe.

Le goût eft auffi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il eft bien difficile de deviner quelle efpèce eft la plus gourmande, & a le goût le plus délicat : on dit qu'il n'en faut pas difputer. Mais il faut convenir que fans le goût aucun animal ne penferait à fe nourrir ; rien ne ferait plus infupportable que de manger & de boire, fi DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaifir que de befoin. Le plaifir vient manifeftement de DIEU. Cette vérité eft fi palpable qu'il eft impoffible de fe donner, d'imaginer même une fenfation agréable qui ne foit pas dans les organes que nous poffédons, & que nous n'ayons pas éprouvée.

Le fixiéme fens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, eft celui qui unit fi délicieufement les deux fexes, celui dont le feul défir furpaffe toutes autres voluptés ; celui qui par fes feuls avant-goûts eft un plaifir ineffable. Les autres fens fe bornent à la fatisfaction de l'individu qui les poffède : mais le fens de l'amour enyvre à la fois deux êtres penfans, & en fait naître un troifiéme. Quel adorable myftére ! la jouiffance devient une création. Auffi

le comte de *Rochester* a dit que le plaisir de l'amour suffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées; aussi le grand *Mahomet* a promis l'amour pour récompense à ses braves guerriers. Il n'a pas eu l'absurde impertinence d'imaginer qu'on ressusciterait avec ses organes sans faire usage de ses organes. Il a choisi le plus noble, le plus exquis de tous pour être éternellement le prix du courage & de la vertu.

Je laisse à d'autres le soin de faire admirer les angles égaux au sommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le crystallin, les tableaux qu'elle trace sur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan & sa corde, le marteau, l'enclume & l'étrier; & qu'après avoir examiné tous ces instrumens de l'ouïe, ils ignorent profondément comment on peut entendre.

Qu'on dissèque mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse *Borelli* attribuer au cœur une force de quatre-vingt mille livres, que *Keil* réduit à cinq onces. Je laisse *Hequet* faire de l'estomac un moulin, & *Vanhelmont* un laboratoire de chymie.

Je m'arrête à considérer avec autant de reconnaissance que d'étonnement la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu, & nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre & des accompagnemens qui les environnent, regardez-les avec des yeux d'un anatomiste; ils vous font horreur. Mais les deux sexes dans la jeunesse ne les voyent qu'avec les yeux de la volupté; ils parlent

à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, & passe auprès du cœur, il descend aux organes de la génération, & de-là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette méchanique admirable de léviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pouriez consommer les vues de la nature; vous trahiriez le grand Etre qui vous a donné les organes de la génération pour la produire & non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle; & plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols & les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout tems la vie a passé d'un corps dans un autre, & qu'ainsi elle est éternelle comme le grand Etre dont elle est émanée.

Enfin, rendons graces à l'Etre suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron & l'éléphant, la matière brute, la matière organisée; la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Démiourgos éternellement agissant par sa nature, & de qui tout a toûjours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous

tenez de lui, & que vous ne pouvez vous être donné vous-même : mais vous ne l'avez pas remercié du don de la penſée. L'inſtinct & le ſentiment ſont divins ſans doute. C'eſt par inſtinct que ſe forment tous nos premiers mouvemens, & que nous ſentons tous nos beſoins. Mais les choſes ſont tellement combinées que ſi les autres animaux ſont doués d'un inſtinct qui ſurpaſſe le nôtre, nous avons une raiſon qui ſurpaſſe infiniment la leur. En mille occaſions fiez-vous à votre chien & même à votre cheval ; que l'Indien conſulte ſon éléphant : mais en mathématique conſultez *Archimède*. DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la réſiſtance & le reſſort, c'eſt là ſon inſtinct, il eſt incompréhenſible ; celui des animaux l'eſt auſſi, mais la penſée eſt encor plus admirable. La faculté de prédire une éclipſe & d'obſerver la route des comètes, ſemble, ſi on l'oſe dire, tenir quelque choſe de la puiſſante intelligence du grand Etre qui les a formées. C'eſt bien là que nous paraiſſons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ſes loix invariables de mouvement. Toute eſpèce chez les animaux a ſon inſtinct preſque toûjours aſſez uniforme, & qui ne ſe perfectionne que juſqu'à des bornes fort étroites ; mais la raiſon de l'homme s'élance juſqu'à la Divinité.

Il eſt très certain que les bêtes ſont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnaît ſon maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire & ces idées aux animaux ? Celui qui leur donne leur ſang, leurs viſcères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, & par conſéquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner leur instinct. Il y a des singes, des éléphans qui ont plus d'esprit que d'autres, c'est-à-dire, plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, & devenir d'excellens chefs de meute, tandis que d'autres restent toûjours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé & défendu leurs maîtres; plusieurs ont été rebelles & ingrats, mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, careffé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan. Presque tous les quadrupèdes & les reptiles mêmes perfectionnent en vieillissant leur instinct jusqu'aux bornes prescrites : les fouines, les renards, les loups en sont une preuve évidente. Un vieux loup & sa compagne font toûjours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance & la démence peuvent seules les combattre ces vérités dont nous sommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le tems & la commodité d'observer la conduite des animaux lisent l'excellent article *Instinct* dans l'*Encyclopédie*, ils seront convaincus de l'existence de cette faculté qui est la raison des bêtes, raison aussi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'est à l'horloge de Strasbourg; raison bornée mais réelle, intelligence grossière, mais intelligence dépendante des sens comme la nôtre, faible & incorruptible ruisseau de cette intelligence immense & incompréhensible qui a présidé à tout en tout tems.

Un Espagnol nommé *Péreira* qui n'avait que l'imagination, s'en servit pour hazarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute sensation; il fit de Dieu un joueur de marionnettes occupé continuellement à tirer les cordons de ses personnages, à leur faire jetter les cris de la joie & de la douleur, sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie, à les accoupler sans amour, à les faire manger & boire sans soif & sans faim. *Descartes* dans ses romans adopta

cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez des ignorans qui se croyaient savans.

Le cardinal de *Polignac*, homme de beaucoup d'esprit, & qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très peu philosophe, & ne connaissant malheureusement que les absurdes systêmes de *Descartes*, s'avisa d'écrire un poëme contre *Lucrèce* ; mais bien moins poëte que ce Romain, il fut aussi mauvais physicien que lui ; il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs dans son ouvrage sec & décharné qu'on loua beaucoup & qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans son poëme des exemples incroyables de la sagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au sixiéme chant, un conte qu'il avait souvent fait à la cour de France à son retour de Pologne, & dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle, il lui arracha une plume. Que l'aigle quelque tems après le dépluma tout entier, & dédaigna de lui ôter la vie. Le milan (poursuit-il) médita sa vengeance pendant tout le tems que ses plumes revinrent. Enfin il trouva sur un vieux pont une ouverture, par laquelle il pouvait passer son corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus grosse que lui. Quand il se fut essayé à plusieurs reprises, il va défier son ennemi dans les airs, il le trouve à point nommé : le combat s'engage, le milan par une retraite habile plonge dans le trou & passe à travers, l'aigle le poursuit avec rapidité, la tête & le cou passent aisément, le reste du corps ne peut suivre. Elle se débat pour se dégager : tandis qu'elle s'épuise en efforts le milan revole sur elle à son aise, la déplume comme il avait été déplumé, & lui donne généreusement la vie comme l'aigle l'a lui avait don-

née, mais il la laiſſe en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les ſtratagêmes de *Frontin* aucune ruſe de guerre qui approche celle-ci, & *Scipion* l'Africain ne fut jamais ſi magnanime. On s'attend que le cardinal de *Polignac* va conclure que ce milan avait une très belle ame; point du tout, il conclut que c'eſt un automate ſans eſprit & ſans aucune ſenſation.

C'eſt ainſi que le fils du grand *Racine* qui hérita de ſon père le talent de la verſification, ſe fait dans une épitre les objections les plus fortes qui prouvent du raiſonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en aſſurant ſans raiſonner qu'elles ſont des machines pures.

Oui, ſans doute, elles ſont machines; mais machines à ſentiment, machines à idées, machines plus ou moins penſantes, ſelon qu'elles ſont organiſées. Il y a de grandes différences entre leurs talens comme il en eſt entre les nôtres. Quel eſt le chien de chaſſe, l'ouran-ou-tang, l'éléphant bien organiſé qui n'eſt pas ſupérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie traînant les reſtes d'une inutile vie dans l'abrutiſſement d'une végétation interrompue, ſans mémoire, ſans idées, languiſſans entre quelques ſenſations & le néant. Quel eſt l'animal qui ne ſoit pas cent fois au-deſſus de nos enfans nouveaux nés, chez qui DIEU cependant, ſelon nos théologiens, infuſa une ame ſpirituelle & immortelle au bout de ſix ſemaines dans l'uterus de leur mère. Que dis-je, quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes! quelle diſtance immenſe entre le jeune *Newton* inventant le calcul de l'infini, & *Newton* expirant ſans connaiſſance, ſans aucune trace de ce génie qui avait peſé les mondes! c'eſt la ſuite des loix éternelles de la nature que *Newton* lui-même ne put comprendre parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand Etre dont ces loix émanent, remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à

nos organes le don de la pensée qui nous élève jusqu'à lui.

Un profond philosophe, & qui aurait saisi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les mensonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'est plutôt DIEU qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puisqu'il est nécessairement le grand, le seul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment pensons-nous, comment sentons-nous? qui poura nous le dire? DIEU n'a pas mis (il faut le répéter sans cesse), DIEU n'a pas caché dans les plantes un être secret qui s'appelle *végétation*; elles végètent parce qu'il fut ainsi ordonné dans tous les siécles. Il n'est point dans l'animal une créature sécrète qui s'appelle *sensation*; & le cerf court, & l'aigle vole, & le poisson nage sans avoir besoin d'une substance inconnue résidente en eux qui les fasse voler, courir & nager. Ce que nous avons nommé leur instinct est une faculté ineffable, inhérente dans eux par les loix ineffables du grand Etre. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain: mais il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain; il n'en est point qui s'appelle *la volonté*. L'homme raisonne, l'homme désire, l'homme veut; mais ses volontés, ses désirs, ses raisonnemens ne sont point des substances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, & ensuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choses; ne tombons point dans cette erreur.

Nous sommes tantôt pensans, tantôt ne pensant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormans, tantôt excités par des désirs iuvolontaires, tantôt plongés dans une apathie passagère; esclaves dès notre enfance jusqu'à la mort de tout ce qui nous environne, ne pouvant rien par nous seuls, recevant toutes nos idées sans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons

l'inſtant ſuivant ; & toûjours ſous la main du grand Etre qui agit dans toute la nature par des voies auſſi incompréhenſibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous ; je reconnais en lui la cauſe, la fin, l'enveloppe & le centre de toutes choſes ; mais je crains en parlant, de lui faire quelque offenſe, ſi pourtant le fini peut outrager l'infini, ſi un être miſérable qui eſt à peine un mode de l'Etre, un embrion né entre de l'urine & des excrémens, excrément lui-même formé pour engraiſſer la fange dont il ſort, peut faire une injure à l'Etre éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut & de tout ce qui ſera, que nous le faiſons auteur du mal. Je conſidère avec douleur que toutes les ſectes qui ont admis comme nous un ſeul DIEU, ſont tombées dans ce piége où je crains que ma raiſon ne ſoit priſe. Leurs prétendus ſages ont répondu que DIEU ne fait point le mal ; mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît lors que les rayons du ſoleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'eſt pas le ſoleil qui lui a fait ce mal ; mais qu'il a permis que ſes rayons lui crevaſſent les yeux.

Je vous diſais tout-à-l'heure que j'étais pénétré de reconnaiſſance & de joie ; mais d'autres idées s'étant préſentées néceſſairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remercimens ſont ſuivis de mes murmures involontaires ; j'éclate en gémiſſemens & je me diſſous en larmes comme un enfant qui paſſe en un moment du rire à la plainte entre les bras de ſa nourrice.

Toute l'antiquité admira & pleura comme moi. Elle rechercha la cauſe des imperfections du monde avec autant d'empreſſement que de déſeſpoir. Les Grecs

imaginèrent des titans enfans du ciel & de la terre, qui demandèrent à *Jupiter* leur part du bien de leurs père & mère, & firent la guerre aux Dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore.* D'autres (plus philosophes peut-être en paraissant ne l'être pas) mirent *Jupiter* entre deux tonneaux versant le bien goutte-à-goutte & le mal à plein canal. On imagina des androgines qui possédant les deux sexes à la fois devinrent fort insolens, & furent pour leur châtiment séparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur *Shasta* qui subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du Hanscrit entre les mains des brames, que des anges, des génies se révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens disaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raisonnables, mais que parmi les citoyens du ciel il se trouva deux gourmands mari & femme qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empire où était la garderobe. Celui-ci leur répondit, Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues? c'est là qu'est le privé de l'univers; ils y allèrent, & DIEU les y laissa pour les punir.

Quelques autres Asiatiques rapportent que DIEU ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite sur du beau vélin; l'homme en chargea son âne avec d'autres petits meubles, & se mit à courir le monde. Chemin faisant l'âne rencontra le serpent, & lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire; le serpent le conduisit avec courtoisie; mais tandis que l'âne buvait, & que l'homme était éloigné, le serpent vola la recette; il y lut le secret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, selon l'idée commune de l'Asie. L'homme garda sa peau & fut sujet à la mort.

Les Egyptiens & surtout les Persans reconnurent un

Dieu diable, ennemi du DIEU favorable, un *Typhon*, un *Arimane*, un *Sathan*, un mauvais principe, qui se plaisait à gâter tout ce que le bon principe faisait de bien. Cette idée était prise de ce qui se passait tous les jours chez les pauvres humains. Nous sommes presque toûjours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation opposée a pu faire d'utile. *Laomédon* bâtit une belle ville, *Agamemnon* la détruit; c'est l'histoire du genre-humain. Les hommes ont toûjours transporté dans le ciel toutes les sottises de la terre, soit sottises atroces, soit sottises ridicules. La doctrine de *Zoroastre* & celle de *Manès* ne sont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui pour expliquer la cause de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon & une petite fille frère & sœur, que le frère cassait quelquefois la cruche de sa petite sœur, & qu'alors on avait des pluies & des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéisme; & tous les systêmes sur lesquels on a tant disputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de misères & de chagrins, d'avoir justifié si mal la providence dans les bons momens où quelque relâche dans leurs peines leur laissait la liberté de penser. Pardonnons-leur d'avoir supposé un grand être malfaisant, éternel ennemi d'un grand Etre favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il considère que la terre entière n'est que l'empire de la destruction? La génération, la vie des animaux, sont l'ouvrage d'une main si puissante & si industrieuse, que la puissance de tous les rois & le génie de cent mille *Archimèdes*, ne pouraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi sert tout cet artifice divin qui brille dans la structure de ces milliards d'êtres sensibles? A les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes si un homme avait fait un automate admirable, marchant

de lui-même, & jouant de la flûte, & qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe est couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes ; ce n'est qu'un vaste champ de carnage & d'infection. Toute espèce est impitoyablement poursuivie, déchirée, mangée sur la terre, dans l'air & dans les eaux. L'homme est plus malheureux que tous les animaux ensemble ; il est continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude & l'ennui, qui ne sont que le dégoût de soi-même. Il aime la vie & il sait qu'il mourra. S'il est né pour goûter quelques plaisirs passagers dont il loue la providence, il est né pour des souffrances sans nombre & pour être mangé des vers ; il le sait & les animaux ne le savent pas. Cette idée funeste le tourmente, il consume l'instant de sa détestable existence à faire le malheur de ses semblables, à les égorger lâchement pour un vil salaire, à tromper & à être trompé, à piller & à être pillé, à servir pour commander, à se repentir sans cesse. Exceptez-en quelques sages, la foule des hommes n'est qu'un assemblage horrible de criminels infortunés, & le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble encor une fois d'avoir à me plaindre de l'Etre des êtres en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puisque vous aimez DIEU, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-la. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'Etre des êtres & les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal & la prétendue

dégradation de l'homme, ont rendu DIEU ridicule ; rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages ; elle produit une vertu consolante, la résignation. Graces à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil & dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand Etre. La justice, la bienfaisance, la tolérance en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfaisans, tolérans, puisque c'est la destinée des sages & la nôtre ; laissons les imbécilles perdre leurs jours sans penser, & les fripons penser à persécuter les ames honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse, & chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature comme la soif du sang est dans la fouine, & la gravitation dans la matière.

D'ailleurs, toute consolation nous est-elle interdite ? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses ? Rien n'est sorti du néant, rien n'y rentre, *omnia mutantur*, *nihil interit*. S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques momens je ne sais comment dans un corps de cinq pieds & demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne sera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal & l'invisible organe de cette machine ? Ajoutons à nos vertus celle de l'espérance,

souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand Etre.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui frère, je me résigne, il le faut bien. J'espère autant que je le puis, & je vous réponds que je ne deshonorerai pas ma raison par les chimères que tant de charlatans ont débitées sur le grand Etre.

Vous savez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jésuite *Lavaur* qui avait onze cent mille francs dans son porte-feuille en lettres de change & en diamans, je connus beaucoup de Guèbres & de brames. Ces Guèbres ou Parsis sont d'une antiquité très reculée, devant laquelle nous ne sommes que d'hier; mais plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises. Je fus confondu quand les mages Guèbres me dirent qu'il avait plu à l'Etre nécessaire éternellement agissant de ne former les mondes que depuis quatre cent cinquante mille années, & qu'il les avait formés en six *Gahambars*, en six tems. Les pauvres mages! ils font de DIEU un homme, un ouvrier qui demande six semaines pour faire son ouvrage, & qui se donne ce qu'on appelle du bon tems la septiéme semaine.

Si vous saviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs six *Gahambars*, vous en auriez pitié. La fable du serpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne, n'est pas comparable à celles des Parsis. On y voit des serpens & des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand Etre, l'Etre nécessaire éternel, infini, se promène tous les jours à

(*a*) Ce sont les premiers hommes selon *Zoroastre* : comme suivant *Sanchoniaton*, ce sont *Protegenos* & *Genos*, ou du moins des créatures que le traducteur Grec nomme

midi sous des palmiers ; il forme une espèce de Pandore qu'il pétrit d'un morceau de chair tiré de la substance d'un homme, cet homme s'appellait *Misba* & sa femme *Misbana*. (a)

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés jusqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enseigne le passé, le présent & le futur, & qui donne des leçons de morale & de physique. Les arbres de Dodone ne sont rien auprès. Tout est prodige dans les tems antiques de tous les peuples ; rien n'est jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaissaient pas. On ne voit aucun historien sage qui raconte les siécles passés, mais on voit partout des sorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces sorciers il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là se met un bât sur le dos, & court tout nud dans les rues de la capitale. Celui-ci mange des excrémens sur son pain, cet autre est enlevé par les cheveux au milieu des airs. Un quatriéme se promène sur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. *Hercule* est englouti dans le ventre d'un poisson, il y reste trois jours, mais il y fait très bonne chère, car il fait griller le foie du poisson & le mange ; delà il court au détroit de Gibraltar, il le passe dans son gobelet. (*b*)

Bacchus avec sa verge va conquérir les Indes, il change sa verge en serpent, & rechange le serpent en verge ; il passe la mer des Indes à pied sec, arrête le soleil & la lune, & fait cent tours de cette force. Voilà l'histoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire. Mais voici ce qui fait verser des larmes.

ainsi. Chez les Indiens ce sont *Adimo* & *Procriti*, chez les Grecs *Prometée*, *Epimetée* & *Pandore*, chez les Chinois *Puon-cu*, &c.

(*b*) Voyez *Licofron*.

Les charlatans qui montèrent sur des tréteaux les jours de foire pour divertir la canaille par ces contes, ne se contentèrent pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait : ils crièrent, „ Nous attestons „ les Dieux immortels qui habitent sur le sommet „ de l'Olympe & de l'Atlas, nous jurons par le grand „ *Démiourgos*, le grand *Zeus* leur père & leur maître, „ que nous vous avons annoncé la vérité pure ; „ nous sommes les ambassadeurs du ciel, payez-nous „ notre voyage. Les deux tiers de vos biens sont à nous „ de droit divin, & l'autre de droit humain. Nous avons „ la condescendance de vous laisser jouir de ce dernier „ tiers, mais à la condition que les rois tiendront la „ bride de notre cheval, & l'arçon de notre selle quand „ nous viendrons vous visiter ; qu'ils mettront leurs „ diadêmes à nos pieds, qu'ils croiront fermement „ que nous sommes infaillibles ; & pour les récom„ penser de leur foi, non-seulement nous leur con„ cédons la dignité de notre porte-coton quand nous „ irons à la selle, mais nous voulons bien par grace „ spéciale, leur faire distribuer nos matières, qu'ils „ porteront pendues à leur cou respectueusement. „ Ainsi DIEU leur soit en aide (*c*). “

Si quelqu'un ose jamais disputer, même avec la plus grande retenue, sur les dimensions de la tasse d'*Hercule*, dans laquelle il navigea d'une de ses colonnes à l'autre, s'il ose demander comment *Hercule* fut avalé par un poisson, & comment il trouva un gril dans son ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il sera pendu sur le champ.

Celui qui doutera que *Deucalion* & *Pirra* s'étant troussés, ayent jetté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, sera lapidé comme de raison par nos théologiens ; & le maçon béni de

(*c*) Voyez toutes les rélations concernant le grand Lama.

notre temple, qui a un cœur de roche,.... jettera la première pierre.

Si quelqu'un est assez insolent pour réciter une chanson sur *Cibèle* la mère de *Zeus*, ou *Vénus* sa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine dont on tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues, & on jettera son cœur, sa main, sa langue & son corps dans les flammes, pour la consolation des fidèles, pour la plus grande gloire de DIEU, qui est très glorieux, & qui aime passionnément à voir un cœur sanglant dont on donne des soufflets sur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine seront en grand nombre, faites vite une St. Barthelemi, c'est le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule.... Que vos grands stolifères n'ayent jamais moins de dix talens d'or de rente, & que les très grands stolifères n'en ayent jamais moins de mille.... Qu'on dépeuple la terre & les mers pour leurs tables somptueuses, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'est ainsi qu'il convient de servir l'Etre des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux sur notre globe; il y en a sans doute, nous sommes dans un orage, sauve qui peut. Mais encor une fois espérons de beaux jours. Où? & quand? Je n'en sais rien; mais si tout est nécessaire, il l'est que le grand Etre ait de la bonté. La boëte de *Pandore* est la plus belle fable de l'antiquité, l'espérance était au fond. Vous voudriez quelque chose de plus positif. Si vous en connaissez, daignez me l'apprendre.

LES DROITS DES HOMMES, ET LES USURPATIONS DES AUTRES.

UN PRÊTRE DE CHRIST DOIT-IL ÊTRE SOUVERAIN?

POur connaître les droits du genre-humain, on n'a pas besoin de citations. Les tems sont passés où des *Grotius* & des *Puffendorf* cherchaient le tien & le mien dans *Aristote* & dans *St. Jérôme*, & prodiguaient les contradictions & l'ennui pour connaître le juste & l'injuste. Il faut aller au fait.

Un territoire dépend-il d'un autre territoire? Y a-t-il quelque loi physique qui fasse couler l'Euphrate au gré de la Chine ou des Indes? Non sans doute. Y a-t-il quelque notion métaphysique qui soumette une isle Moluque à un marais formé par le Rhin & la Meuse? Il n'y a pas d'apparence. Une loi morale? Pas davantage.

D'où vient que Gibraltar dans la Méditerranée appartint autrefois aux Maures, & qu'il est aujourd'hui aux Anglais, qui demeurent dans les isles de l'Océan, dont les dernières sont vers le soixantiéme degré? C'est qu'ils ont pris Gibraltar. Pourquoi le gardent-ils? C'est qu'on n'a pu le leur ôter; & alors on est convenu qu'il leur resterait: la force & la convention donnent l'empire.

De quel droit *Charlemagne*, né dans le pays barbare des Austrasiens, dépouilla-t-il son beau-père le Lombard *Didier* roi d'Italie, après avoir dépouillé ses propres neveux de leur héritage? Du droit que les Lombards avaient exercé en venant des bords de la

mer Baltique saccager l'empire Romain ; & du droit que les Romains avaient eu de ravager tous les autres pays l'un après l'autre. Dans le vol à main armée c'est le plus fort qui l'emporte ; dans les acquisitions convenues c'est le plus habile.

Pour gouverner de droit ses frères les hommes, (& quels frères ! quels faux frères !) que faut-il ? le consentement libre des peuples.

Charlemagne vient à Rome vers l'an 800, après avoir tout préparé, tout concerté avec l'évêque, & faisant marcher son armée & sa cassette dans laquelle étaient les présens destinés à ce prêtre. Le peuple Romain nomme *Charlemagne* son maître par reconnaissance de l'avoir délivré de l'oppression lombarde.

A la bonne heure que le sénat & le peuple ayent dit à *Charles* : „ Nous vous remercions du bien que „ vous nous avez fait, nous ne voulons plus obéir „ à des empereurs imbécilles & méchans qui ne nous „ défendent pas, qui n'entendent pas notre langue, „ qui nous envoyent leurs ordres en grec par des „ eunuques de Constantinople, & qui prennent „ notre argent. Gouvernez-nous mieux en conservant toutes nos prérogatives, & nous vous „ obéirons. "

Voilà un beau droit, sans doute, & le plus légitime.

Mais ce pauvre peuple ne pouvait assurément disposer de l'empire ; il ne l'avait pas ; il ne pouvait disposer que de sa personne. Quelle province de l'empire aurait-il pu donner ? l'Espagne ? elle était aux Arabes ; la Gaule & l'Allemagne ? *Pepin* père de *Charlemagne* les avait usurpées sur son maître : l'Italie citérieure ? *Charles* l'avait volée à son beau-père. Les empereurs Grecs possédaient tout le reste ; le

peuple ne conférait donc qu'un nom ; ce nom était devenu ſacré. Les nations depuis l'Euphrate juſqu'à l'Océan s'étaient accoutumées à regarder le brigandage du ſaint empire Romain comme un droit naturel ; & la cour de Conſtantinople regarda toûjours les démembremens de ce ſaint empire comme une violation manifeſte du droit des gens, juſqu'à ce qu'enfin les Turcs vinrent leur apprendre un autre code.

Mais dire avec les avocats mercenaires de la cour pontificale Romaine (leſquels en rient eux-mêmes), que l'évêque *Léon III* donna l'empire d'Occident à *Charlemagne*, cela eſt auſſi abſurde que ſi on diſait que le patriarche de Conſtantinople donna l'empire d'Orient à *Mahomet II.*

D'un autre côté, répéter après tant d'autres que *Pepin* l'uſurpateur, & *Charlemagne* le dévaſtateur, donnèrent aux évêques Romains l'exarçat de Ravenne, c'eſt avancer une fauſſeté évidente. *Charlemagne* n'était pas ſi honnête. Il garda l'exarcat pour lui ainſi que Rome ; il nomme Rome & Ravenne dans ſon teſtament comme ſes villes principales. Il eſt conſtant qu'il confia le gouvernement de Ravenne & de la Pentapole à un autre *Léon* archevêque de Ravenne, dont nous avons encor la lettre qui porte en ces termes exprès : *hæ civitates à Carolo ipſo una cum univerſa Pentapoli illi fuerint conceſſæ.*

Quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit ici que de démontrer que c'eſt une choſe monſtrueuſe dans les principes de notre religion comme dans ceux de la politique & dans ceux de la raiſon qu'un prêtre donne l'empire, & qu'il ait des ſouverainetés dans l'empire.

Ou il faut abſolument renoncer au chriſtianiſme,

ou il faut l'obſerver. Ni un jéſuite avec ſes diſtinctions, ni le diable n'y peut trouver de milieu.

Il ſe forme dans la Galilée une religion toute fondée ſur la pauvreté, ſur l'égalité, ſur la haine contre les richeſſes & les riches; une religion dans laquelle il eſt dit qu'il eſt auſſi impoſſible qu'un riche entre dans le royaume des cieux, qu'il eſt impoſſible qu'un chameau paſſe par le trou d'une aiguille; où l'on dit que le mauvais riche eſt damné uniquement pour avoir été riche; où *Anania* & *Saphira* ſont punis de mort ſubite pour avoir gardé de quoi vivre; où il eſt ordonné aux diſciples de ne jamais faire de proviſion pour le lendemain; où JESUS-CHRIST fils de DIEU, DIEU lui-même prononce ces terribles oracles contre l'ambition & l'avarice; *Je ne ſuis pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir. Il n'y aura jamais parmi vous ni premier ni dernier. Celui de vous qui voudra s'agrandir, ſoit abaiſſé. Que celui de vous qui voudra être le premier, ſoit le dernier.*

La vie des premiers diſciples eſt conforme à ces préceptes; *St. Paul* travaille de ſes mains, *St. Pierre* gagne ſa vie. Quel rapport y a-t-il de cette inſtitution avec le domaine de Rome, de la Sabine, de l'Ombrie, de l'Emilie, de Ferrare, de Ravenne, de la Pentapole, du Bolonais, de Commachio, de Bénévent, d'Avignon? On ne voit pas que l'Evangile ait donné ces terres aux papes, à moins que l'Evangile ne reſſemble à la règle des théatins, dans laquelle il fut dit qu'ils feraient vêtus de blanc: & on mit en marge, *c'eſt-à-dire de noir*.

Cette grandeur des papes & leurs prétentions mille fois plus étendues, ne ſont pas plus conformes à la politique & à la raiſon qu'à la parole de DIEU, puiſqu'elles ont bouleverſé l'Europe, & fait couler des flots de ſang pendant ſept cent années.

La politique & la raison exigent dans l'univers entier que chacun jouisse de son bien, & que tout état soit indépendant. Voyons comment ces deux loix naturelles, contre lesquelles il ne peut être de prescription, ont été observées.

DE NAPLES.

Les gentilshommes Normands qui furent les premiers instrumens de la conquête de Naples & de Sicile, firent le plus bel exploit de chevalerie dont on ait jamais entendu parler. Quarante à cinquante hommes seulement, délivrent Salerne au moment qu'elle est prise par une armée de Sarrasins. Sept autres gentilshommes Normands tous frères, suffisent pour chasser ces mêmes Sarrasins de toute la contrée, & pour l'ôter à l'empereur Grec qui les avait payés d'ingratitude. Il est bien naturel que les peuples dont ces héros avaient ranimé la valeur, s'accoutumassent à leur obéir par admiration & par reconnaissance.

Voilà les premiers droits à la couronne des deux Siciles. Les évêques de Rome ne pouvaient pas plus donner ces états en fief que le royaume de Boutan ou de Cachemire. Ils ne pouvaient même en accorder l'investiture quand on la leur aurait demandée; car dans le tems de l'anarchie des fiefs, quand un seigneur voulait tenir son bien allodial en fief pour avoir une protection, il ne pouvait s'adresser qu'à son seigneur suzerain. Or certainement le pape n'était pas seigneur suzerain de Naples, de la Pouille, & de la Calabre.

On a beaucoup écrit sur cette vassalité prétendue, mais on n'a jamais remonté à la source. J'ose dire que

c'eſt le défaut de preſque tous les juriſconſultes, comme de tous les théologiens. Chacun tire bien ou mal, d'un principe reçu, les conſéquences les plus favorables à ſon parti. Mais ce principe eſt-il vrai? Ce premier fait ſur lequel ils s'appuyent, eſt-il inconteſtable? C'eſt ce qu'ils ſe donnent bien de garde d'examiner. Ils reſſemblent à nos anciens romanciers qui ſuppoſaient tous que *Francus* avait apporté en France le caſque d'*Hector*. Ce caſque était impénétrable ſans doute, mais *Hector* en effet l'avait-il porté? Le lait de la vierge eſt auſſi très reſpectable; mais les ſacriſties qui ſe vantent d'en poſſéder une roquille, la poſſèdent-ils en effet?

Giannoné eſt le ſeul qui ait jetté quelque jour ſur l'origine de la domination ſuprême affectée par les papes ſur le royaume de Naples. Il a rendu en cela un ſervice éternel aux rois de ce pays; & pour récompenſe il a été abandonné par l'empereur *Charles VI* alors roi de Naples, à la perſécution des jéſuites, trahi depuis par la plus lâche des perfidies, ſacrifié à la cour de Rome, il a fini ſa vie dans la captivité. Son exemple ne nous découragera pas. Nous écrivons dans un pays libre; nous ſommes nés libres; & nous ne craignons ni l'ingratitude des ſouverains, ni les intrigues des jéſuites, ni la vengeance des papes. La vérité eſt devant nous; & toute autre conſidération nous eſt étrangère.

C'était une coutume dans ces ſiécles de rapines, de guerres particulières, de crimes, d'ignorance & de ſuperſtition, qu'un ſeigneur faible pour être à l'abri de la rapacité de ſes voiſins, mît ſes terres ſous la protection de l'égliſe, & achetât cette protection pour quelque argent; moyen ſans lequel on n'a jamais réuſſi. Ses terres alors étaient réputées ſacrées: quiconque eût voulu s'en emparer était excommunié.

Les hommes de ce tems-là aussi méchans qu'imbécilles, ne s'effrayaient pas des plus grands crimes; & redoutaient une excommunication qui les rendaient exécrables aux peuples encor plus méchans qu'eux, & beaucoup plus sots.

Robert Guiscard & *Richard* vainqueurs de la Pouille & de la Calabre, furent d'abord excommuniés par le pape *Léon IX*. Ils s'étaient déclarés vassaux de l'empire : mais l'empereur *Henri III* mécontent de ces feudataires conquérans, avait engagé *Léon IX* à lancer l'excommunication à la tête d'une armée d'Allemands. Les Normands qui ne craignaient point ces foudres comme les princes d'Italie les craignaient, battirent les Allemands & prirent le pape prisonnier. Mais pour empêcher désormais les empereurs & les papes de venir les troubler dans leurs possessions, ils offrirent leurs conquêtes à l'église sous le nom d'*Oblata*. C'est ainsi que l'Angleterre avait payé le denier de *St. Pierre*; c'est ainsi que les premiers rois d'Espagne & de Portugal en recouvrant leurs états contre les Sarrasins, promirent à l'église de Rome deux livres d'or par an; ni l'Angleterre ni l'Espagne, ni le Portugal ne regardèrent jamais le pape comme leur seigneur suzerain.

Le duc Robert *Oblat* de l'église, ne fut pas non plus feudataire du pape; il ne pouvait pas l'être, puisque les papes n'étaient pas souverains de Rome. Cette ville alors était gouvernée par son sénat : l'évêque n'avait que du crédit; le pape était à Rome précisément ce que l'électeur est à Cologne. Il y a une différence prodigieuse entre être oblat d'un saint & être feudataire d'un évêque.

Baronius dans ses actes, rapporte l'hommage prétendu fait par *Robert* duc de la Pouille & de la Calabre à *Nicolas II*; mais cette pièce est fausse, on ne l'a jamais vue; elle n'a jamais été dans aucune ar-

chive. *Robert* s'intitula *duc par la grace de* DIEU *&* *de St. Pierre*. Mais certainement *St. Pierre* ne lui avait rien donné, & n'était point roi de Rome. Si on voulait remonter plus haut, on prouverait invinciblement, non-seulement que *St. Pierre* n'a jamais été évêque de Rome dans un tems où il est avéré qu'aucun prêtre n'avait de siége particulier, & où la discipline de l'église naissante n'était pas encor formée; mais que *St. Pierre* n'a pas plus été à Rome qu'à Pékin. *St. Paul* déclare expressément que sa mission était *pour les prépuces entiers*, *& que la mission de St. Pierre était pour les prépuces coupés*, (*a*) c'est-à-dire, que *St. Pierre* né en Galilée ne devait prêcher que les Juifs, & que lui *Paul* né à Tarsis dans la Caramanie devait prêcher les étrangers.

La fable qui dit que *Pierre* vint à Rome sous le régne de *Néron* & y siégea pendant vingt-cinq ans, est une des plus absurdes qu'on ait jamais inventées, puisque *Néron* ne régna qu'onze ans. La supposition qu'on a osé faire qu'une lettre de *St. Pierre* datée de Babilone avait été écrite dans Rome, & que Rome est là pour Babilone, est une supposition si impertinente, qu'on ne peut en parler sans rire. On demande à tout lecteur sensé ce que c'est qu'un droit fondé sur des impostures si avérées.

Enfin que *Robert* se soit donné à *St. Pierre* ou aux douze apôtres ou aux douze patriarches, ou aux neuf chœurs des anges, cela ne communique aucun droit au pape sur un royaume; ce n'est qu'un abus intolérable contraire à toutes les anciennes loix féodales, contraire à la religion chrêtienne, à l'indépendance des souverains, au bon sens & à la loi naturelle.

Cet abus a sept cent ans d'antiquité. D'accord; mais en eût-il sept cent mille, il faudrait l'abolir. Il y a eu, je l'avoue, trente investitures du royaume de

(*a*) Epitre aux Galates chap. II.

Naples données par des papes ; mais il y a eu beaucoup plus de bulles qui soumettent les princes à la jurisdiction ecclésiastique, & qui déclarent qu'aucun souverain ne peut en aucun cas juger des clercs ou des moines, ni tirer d'eux une obole pour le maintien de leurs états. Il y a eu plus de bulles qui disent de la part de Dieu qu'on ne peut faire un empereur sans le consentement du pape. Toutes ces bulles sont tombées dans le mépris qu'elles méritent, pourquoi respecterait-on davantage la suzeraineté prétendue du royaume de Naples ? Si l'antiquité consacrait les erreurs & les mettait hors de toute atteinte, nous serions tous tenus d'aller à Rome plaider nos procès lorsqu'il s'agirait d'un mariage, d'un testament, d'une dîme ; nous devrions payer des taxes imposées par les légats. Il faudrait nous armer toutes les fois que le pape publierait une croisade, nous achéterions à Rome des indulgences, nous délivrerions les ames des morts à prix d'argent, nous croirions aux sorciers, à la magie, au pouvoir des reliques sur les diables. Chaque prêtre pourait envoyer des diables dans le corps des hérétiques : tout prince qui aurait un différend avec le pape perdrait sa souveraineté. Tout cela est aussi ancien ou plus ancien que la prétendue vassalité d'un royaume qui par sa nature doit être indépendant.

Certes si les papes ont donné ce royaume, ils peuvent l'ôter ; ils en ont en effet dépouillé autrefois les légitimes possesseurs. C'est une source continuelle de guerres civiles. Ce droit du pape est donc en effet contraire à la religion chrétienne, à la saine politique & à la raison ; ce qui était à démontrer.

De la Monarchie de Sicile.

Ce qu'on appelle *le privilège*, la prérogative de la monarchie de Sicile, est un droit essentiellement attaché

ché à toutes les puiſſances chrétiennes, à la république de Gènes, à celles de Lucques & de Raguſe comme à la France & à l'Eſpagne. Il conſiſte en trois points principaux accordés par le pape *Urbain II* à *Roger* roi de Sicile.

Le premier, de ne recevoir aucun légat *à latere* qui faſſe les fonctions de pape, ſans le conſentement du ſouverain.

Le ſecond, de faire chez ſoi ce que cet ambaſſadeur étranger s'arrogeait de faire.

Le troiſiéme, d'envoyer aux conciles de Rome les évêques & les abbés qu'il voudrait.

C'était bien le moins qu'on pût faire pour un homme qui avait délivré la Sicile du joug des Arabes & qui l'avait rendue chrétienne. Ce prétendu privilège n'était autre choſe que le droit naturel, comme les libertés de l'égliſe gallicane ne ſont que l'ancien uſage de toutes les égliſes.

Ces privilèges ne furent accordés par *Urbain II*, confirmés & augmentés par quelques papes ſuivans, que pour tâcher de faire un fief apoſtolique de la Sicile comme ils l'avaient fait de Naples. Mais les rois ne ſe laiſſèrent pas prendre à ce piége. C'était bien aſſez d'oublier leur dignité juſqu'à être vaſſaux en terre ferme; ils ne le furent jamais dans l'iſle.

Si l'on veut ſavoir une des raiſons pour laquelle ces rois ſe maintinrent dans le droit de ne point recevoir de légat dans le tems que tous les autres ſouverains de l'Europe avaient la faibleſſe de les admettre, la voici dans *Jean* évêque de Salisburi: *Legati Apoſtolici . . . ita debaccantur in Provinciis ac Sathan ad Eccleſiam flagellandam à facie Domini. Provinciarum diripiunt ſpolia ac ſi theſauros Cræſi ſtudeant compa-*

rare. Ils ſaccagent le pays comme ſi c'était *Satban* qui flagellât l'égliſe loin de la face du Seigneur. Ils enlèvent les dépouilles des provinces comme s'ils voulaient amaſſer les tréſors de *Créſus.*

Les papes ſe repentirent bientôt d'avoir cédé aux rois de Sicile un droit naturel. Ils voulurent le reprendre. *Baronius* ſoutint enfin que ce privilège était ſubreptice, qu'il n'avait été vendu aux rois de Sicile que par un antipape : & il ne fait nulle difficulté de traiter de tyrans tous les rois ſucceſſeurs de *Roger.*

Après des ſiècles de conteſtations & d'une poſſeſſion toûjours conſtante des rois, la cour de Rome crut enfin trouver une occaſion d'aſſervir la Sicile quand le duc de Savoie *Victor-Amédée* fut roi de cette iſle en vertu des traités d'Utrecht.

Il eſt bon de ſavoir de quel prétexte la cour Romaine moderne ſe ſervit pour bouleverſer ce royaume ſi cher aux anciens Romains. L'évêque de Lipari fit vendre un jour en 1711 une douzaine de litrons de pois verds à un grenetier. Le grenetier vendit ces pois au marché & paya trois oboles pour le droit impoſé ſur les pois par le gouvernement. L'évêque prétendit que c'était un ſacrilège, que ces pois lui appartenaient de droit divin, qu'ils ne devaient rien payer à un tribunal profane. Il eſt évident qu'il avait tort. Ces pois verds pouvaient être ſacrés quand ils lui appartenaient ; mais ils ne l'étaient pas après avoir été vendus. L'évêque ſoutint qu'ils avaient un caractère indélébile ; il fit tant de bruit, & il fut ſi bien ſécondé par ſes chanoines, qu'on rendit au grenetier ſes trois oboles.

Le gouvernement crut l'affaire appaiſée ; mais l'évêque de Lipari était déja parti pour Rome après avoir excommunié le gouverneur de l'iſle & les jurats. Le

tribunal de la monarchie leur donna l'absolution *cum reincidentia*, c'est-à-dire, qu'ils suspendirent la censure selon le droit qu'ils en avaient.

La congrégation qu'on appelle à Rome de l'*immunité*, envoya aussi-tôt une lettre circulaire à tous les évêques Siciliens, laquelle déclarait, que l'attentat du tribunal de la monarchie était encor plus sacrilège que celui d'avoir fait payer trois oboles pour des pois qui venaient originairement du potager d'un évêque. Un évêque de Catane publia cette déclaration. Le vice-roi avec le tribunal de la monarchie la cassa comme attentatoire à l'autorité royale. L'évêque de Catane excommunia un baron *Figuerazzi* & deux autres officiers du tribunal.

Le vice-roi indigné envoya par deux gentilshommes un ordre à l'évêque de Catane de sortir du royaume. L'évêque excommunia les deux gentilshommes, mit son diocèse en interdit & partit pour Rome. On saisit une partie de ses biens. L'évêque d'Agrigente fit ce qu'il put pour s'attirer un pareil ordre, on le lui donna. Il fit bien mieux que l'évêque de Catane; il excommunia le vice-roi, le tribunal & toute la monarchie.

Ces pauvretés qu'on ne peut lire aujourd'hui sans lever les épaules, devinrent une affaire très sérieuse. Cet évêque d'Agrigente avait trois vicaires encor plus excommunians que lui. Ils furent mis en prison. Toutes les dévotes prirent leur parti; la Sicile était en combustion.

Lorsque *Victor-Amédée* à qui *Philippe V* venait de céder cette isle, en prit possession le 10 Octobre 1713; à peine le nouveau roi était arrivé que le pape *Clément XI* expédia trois brefs à l'archevêque de Palerme, par lesquels il lui était ordonné d'excommunier tout le royaume, sous peine d'être excommunié lui-

même. La Providence divine n'accorda pas sa protection à ces trois brefs. La barque qui les conduisait fit naufrage ; & ces brefs qu'un parlement de France aurait fait brûler, furent noyés avec le porteur. Mais comme la Providence ne se signale pas toûjours par des coups d'éclat, elle permit que d'autres brefs arrivassent ; un entr'autres où le tribunal de la monarchie était qualifié de *certain prétendu tribunal.* Dès le mois de Novembre la congrégation de l'immunité assembla tous les procureurs des couvens de Sicile qui étaient à Rome, & leur ordonna de mander à tous les moines qu'ils eussent à observer l'interdit fulminé précédemment par l'évêque de Catane, & à s'abstenir de dire la messe jusqu'à nouvel ordre.

Le bon *Clément XI* excommunia lui-même nommément le juge de la monarchie le 5 Janvier 1714. Le cardinal *Paulucci* ordonna à tous les évêques (& toûjours avec menace d'excommunication) de ne rien payer à l'état de ce qu'ils s'étaient engagés eux-mêmes à payer par les anciennes loix du royaume. Le cardinal de *la Trimouille* ambassadeur de France à Rome, interposait la médiation de son maître entre le St. Esprit & *Victor-Amédée* ; mais la négociation n'eut point de succès.

Enfin le 10 Février 1715 le pape crut abolir par une bulle le tribunal de la monarchie Sicilienne. Rien n'avilit plus une autorité précaire que des excès qu'elle ne peut soutenir. Le tribunal ne se tint point pour aboli ; le St. Père ordonna qu'on fermât toutes les églises de l'isle & que personne ne priât DIEU. On pria DIEU malgré lui dans plusieurs villes. Le comte *Maffei* envoyé de la part du roi au pape eut une audience de lui. *Clément XI* pleurait souvent, & se dédisait aussi souvent des promesses qu'il avait faites. On disait de lui : *il ressemble à* St. Pierre, *il pleure & il renie.* Maffei qui le trouva tout en larmes de ce que la plûpart des églises étaient encor ouvertes en Sicile,

lui dit : *St. Père, pleurez quand on les fermera, & non quand on les ouvrira.*

DE FERRARE.

Si les droits de la Sicile ſont inébranlables, ſi la ſuzeraineté de Naples n'eſt qu'une antique chimère, l'invaſion de Ferrare eſt une nouvelle uſurpation. Ferrare était conſtamment un fief de l'empire, ainſi que Parme & Plaiſance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *Céſar* d'*Eſt* à main armée en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST. Le duc *Alphonſe* d'*Eſt* premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Euſtochia*, dont il avait eu trois enfans avant ſon mariage, reconnus par lui ſolemnellement en face d'égliſe. Il ne manqua à cette reconnaiſſance aucune des formalités preſcrites par les loix. Son ſucceſſeur *Alphonſe* d'*Eſt* fut reconnu duc de Ferrare. Il épouſa *Julie* d'*Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *Céſar* d'*Eſt*, héritier inconteſtable de tous les biens de la maiſon, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 Octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, oſa prétexter que la grand'mère de *Céſar* d'*Eſt* n'était pas aſſez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raiſon eſt ridicule & ſcandaleuſe dans un évêque ; la ſeconde eſt inſoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe : car ſi le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ſes autres états ; & s'il n'y avait point de vice dans ſa naiſſance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquiſition de Ferrare était trop belle pour que

le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César* d'*Est*, & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'église. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII*, moins excusable, s'était deshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il falut céder; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantassins.

Depuis ce tems Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été sous la maison d'*Est* un des plus beaux de l'Italie; le peuple regretta toûjours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé. On lui donna la nomination à un évêché & à une cure; & on lui fournit même quelques minots de sel des magasins de Cervia; mais il n'est pas moins vrai que la maison de *Modène* a des droits incontestables & imprescriptibles sur ce duché de Ferrare dont elle est si indignement dépouillée.

DE CASTRO ET RONCIGLIONE.

L'usurpation de Castro & Ronciglione sur la maison de *Parme* n'est pas moins injuste, mais la manière

a été plus basse & plus lâche. Il y a dans Rome beaucoup de Juifs qui se vengent comme ils peuvent des chrêtiens en leur prêtant sur gages à gros intérêt. Les papes ont été sur leur marché. Ils ont établi des banques que l'on appelle *Monts de piété* ; on y prête sur gages aussi ; mais avec un intérêt beaucoup moins fort. Les particuliers y déposent leur argent, & cet argent est prêté à ceux qui veulent emprunter & qui peuvent répondre.

Rainuce duc de Parme, fils de ce célèbre *Alexandre Farnèse* qui fit lever au roi *Henri IV* le siége de Rouen & le siége de Paris, obligé d'emprunter de grosses sommes, donna la préférence au Mont de piété sur les Juifs. Il n'avait cependant pas trop à se louer de la cour Romaine. La première fois qu'il y parut, *Sixte-Quint* voulut lui faire couper le cou pour récompense des services que son père avait rendus à l'église.

Son fils *Odoard* devait les intérêts avec le capital, & ne pouvait s'acquitter que difficilement. *Barbarin* ou *Barberin* qui était alors pape sous le nom d'*Urbain VIII*, voulut accommoder l'affaire en mariant sa niéce *Barbarini* ou *Barbarina* au jeune duc de Parme. Il avait deux neveux qui le gouvernaient, l'un *Tadeo Barbarini* préfet de Rome, & l'autre le cardinal *Antonio*, & encor un troisieme, cardinal aussi, mais qui ne gouvernait personne. Le duc alla à Rome voir ce préfet & ces cardinaux, dont il devait être le beau-frère moyennant une diminution des intérêts qu'il devait au Mont d'impiété. Ni le marché, ni la niéce du pape, ni les procédés des neveux ne lui plurent, il se brouilla avec eux pour la grande affaire des Romains modernes, *le puntilio*, la science du nombre des pas qu'un cardinal & un préfet doivent faire en reconduisant un duc de Parme. Tous les caudataires se remuèrent dans Rome pour ce différend, & le duc de Parme s'en alla épouser une *Médicis*.

Les *Barberins* ou *Barbarins* ſongèrent à la vengeance. Le duc vendait tous les ans ſon bled du duché de Caſtro à la chambre des apôtres pour acquitter une partie de ſa dette; & la chambre des apôtres revendait chérement ſon bled au peuple. Elle en acheta ailleurs, & défendit l'entrée du bled de Caſtro dans Rome. Le duc de Parme ne put vendre ſon bled aux Romains, & le vendit auſſi ailleurs comme il put.

Le pape qui d'ailleurs était un aſſez mauvais poëte, excommunia *Odoard* ſelon l'uſage, & incaméra le duché de Caſtro. Incamérer eſt un mot de la langue particulière à la chambre des apôtres : chaque chambre a la ſienne. Cela ſignifie, prendre, ſaiſir, s'approprier, s'appliquer ce qui ne nous appartient point du tout. Le duc avec le ſecours des *Médicis* & de quelques amis, arma pour déſincamérer ſon bien. Les *Barberins* armèrent auſſi. On prétend que le cardinal *Antonio* en faiſant délivrer des mouſquetons bénis aux ſoldats, les exhortait à les tenir toûjours bien propres, & à les rapporter dans le même état qu'on les leur avait confiés. On aſſure même qu'il y eut des coups donnés & rendus, & que trois ou quatre perſonnes moururent dans cette guerre, ſoit de l'intempérie, ſoit autrement. On ne laiſſa pas de dépenſer beaucoup plus que le bled de Caſtro ne valait. Le duc fortifia Caſtro; & tout excommunié qu'il était, les *Barberins* ne purent prendre ſa ville avec leurs mouſquetons. Tout cela ne reſſemblait que médiocrement aux guerres des Romains du tems paſſé, & encor moins à la morale de Jesus-Christ. Ce n'était pas même le *Contrain-les d'entrer*; c'était le *contrain-les de ſortir*. Ce fracas dura par intervalles pendant les années 1642 & 1643. La cour de France en 1644 procura une paix fourée. Le duc de Parme communia & garda Caſtro.

Pamphile, *Innocent X*, qui ne faiſait point de vers & qui haïſſait les deux cardinaux *Barberins*, les vexa

si durement pour les punir de leurs vexations, qu'ils s'enfuirent en France où le cardinal *Antonio* fut archevêque de Rheims, grand-aumônier & chargé d'abbayes.

Nous remarquerons en passant qu'il y avait encor un troisiéme cardinal *Barberin*, batisé aussi sous le nom d'*Antoine*. Il était frère du pape *Urbain VIII*. Celui-là ne se mêlait ni de vers ni de gouvernement. Il avait été assez fou dans sa jeunesse pour croire que le seul moyen de gagner le paradis était d'être frère laï chez les capucins. Il prit cette dignité, qui est assurément la dernière de toutes; mais étant depuis devenu sage, il se contenta d'être cardinal & très riche. Il vécut en philosophe. L'épitaphe qu'il ordonna qu'on gravât sur son tombeau est curieuse.

Hic jacet pulvis & cinis, postea nihil.
Ci gît poudre & cendre, & puis rien.

Ce rien est quelque chose de singulier pour un cardinal.

Mais revenons aux affaires de Parme. *Pamphile* en 1646 voulut donner à Castro un évêque fort décrié pour ses mœurs & qui fit trembler tous les citoyens de Castro qui avaient de belles femmes & de jolis enfans. L'évêque fut tué par un jaloux. Le pape au-lieu de faire chercher les coupables & de s'entendre avec le duc pour les punir, envoya des troupes & fit raser la ville. On attribua cette cruauté à *Dona Olimpia* belle-sœur & maîtresse du pape, à qui le duc avait eu la négligence de ne pas faire de présens lorsqu'elle en recevait de tout le monde. Démolir une ville était bien pis que de l'incamérer. Le pape fit ériger une petite pyramide sur les ruines avec cette inscription: *Qui fù Castro.*

Cela se passa sous *Rainuce II* fils d'*Odoard Farnèse*. On recommença la guerre, qui fut encor moins meur-

trière que celle des *Barberins*. Le duché de Castro & de Ronciglione resta toûjours confisqué au profit de la chambre des apôtres depuis 1646 jusqu'à 1662 sous le pontificat de *Chigi*, *Alexandre VII*.

Cet *Alexandre VII* ayant dans plus d'une affaire bravé *Louis XIV*, dont il méprisait la jeunesse & dont il ne connaissait pas la hauteur, les différends furent poussés si loin entre les deux cours, les animosités furent si violentes entre le duc de *Créqui* ambassadeur de France à Rome & *Mario Chigi* frère du pape, que les gardes Corses de sa sainteté tirèrent sur le carrosse de l'ambassadrice & tuèrent un de ses pages à la portière. Il est vrai qu'ils n'y étaient autorisés par aucune bulle; mais il parut que leur zèle n'avait pas beaucoup déplu au St. Père. *Louis XIV* fit craindre sa vengeance. Il fit arrêter le nonce à Paris, envoya des troupes en Italie, se saisit du comtat d'Avignon. Le pape qui avait dit d'abord que *des légions d'anges viendraient à son secours*, ne voyant point paraître ces anges, s'humilia, demanda pardon. Le roi de France lui pardonna à condition qu'il rendrait Castro & Ronciglione au duc de Parme, & Commachio au duc de Modène, tous deux attachés à ses intérêts & tous deux opprimés.

Comme *Innocent X* avait fait ériger une petite pyramide en mémoire de la démolition de Castro, le roi de France exigea qu'on érigeât une pyramide du double plus haute à Rome, dans la place Farnèse, où le crime des gardes du pape avait été commis. A l'égard du page tué, il n'en fut pas question. Le vicaire de JESUS-CHRIST devait bien au moins une pension à la famille de ce jeune chrétien. La cour de Rome fit habilement insérer dans le traité qu'on ne rendrait Castro & Ronciglione au duc que moyennant une somme d'argent, équivalente à-peu-près à la somme que la maison *Farnèse* devait au Mont de piété. Par ce tour adroit Castro & Ronciglione

ſont demeurés toûjours incamérés, malgré *Louis XIV*, qui dans les occaſions éclatait avec fierté contre la cour de Rome & enſuite lui cédait.

Il eſt certain que la jouiſſance de ce duché a valu à la chambre des apôtres, quatre fois plus que le Mont de piété ne peut redemander de capital & d'intérêts. N'importe, les apôtres ſont toûjours en poſſeſſion. Il n'y a jamais eu d'uſurpation plus manifeſte. Qu'on s'en rapporte à tous les tribunaux de judicature, depuis ceux de la Chine juſqu'à ceux de Corfou : y en a-t-il un ſeul où le duc de Parme ne gagnât ſa cauſe ? Ce n'eſt qu'un compte à faire. Combien vous dois-je ? Combien avez-vous touché par vos mains ? Payez-moi l'excédent & rendez-moi mon gage. Il eſt à croire que quand le duc de Parme voudra intenter ce procès, il le gagnera partout ailleurs qu'à la chambre des apôtres.

ACQUISITIONS DE JULES II.

Je ne parlerai point ici de Commachio, c'eſt une affaire qui regarde l'empire, & je m'en rapporte à la chambre de Veſtzlar & au conſeil aulique. Mais il faut voir par quelles bonnes œuvres les ſerviteurs des ſerviteurs de DIEU ont obtenu du ciel tous les domaines qu'ils poſſèdent aujourd'hui. Nous ſavons par le cardinal *Bembo*, par *Guichardin* & par tant d'autres, comment *la Rovère*, *Jules II*, acheta la tiare, & comment il fut élu avant même que les cardinaux fuſſent entrés dans le conclave. Il falait payer ce qu'il avait promis, ſans quoi on lui aurait repréſenté ſes billets, & il riſquait d'être depoſé. Pour payer les uns il falait prendre aux autres. Il commence par lever des troupes ; il ſe met à leur tête, aſſiége Pérouſe qui appartenait au ſeigneur *Baglioni* homme faible & timide qui n'eut pas le courage de ſe défendre. Il rendit ſa ville en 1506. On lui laiſſa ſeule-

ment emporter ſes meubles avec des *agnus Dei.* De Pérouſe *Jules* marche à Bologne & en chaſſe les *Bentivoglio.*

On ſait comment il arma tous les ſouverains contre Veniſe, & comment enſuite il s'unit avec les Vénitiens contre *Louis XII.* Cruel ennemi, ami perfide, prêtre ſoldat, il réuniſſait tout ce qu'on reproche à ces deux profeſſions, la fourberie & l'inhumanité. Cet honnête homme ſe mêlait auſſi d'excommunier. Il lança ſon ridicule foudre contre le roi de France *Louis XII*, le père du peuple; il croyait, dit un auteur célèbre, mettre les rois ſous l'anathême comme vicaire de DIEU, & il mettait à prix les têtes de tous les Français en Italie comme vicaire du diable. Voilà l'homme dont les princes baiſaient les pieds & que les peuples adoraient comme un DIEU. J'ignore s'il eut la vérole, comme on l'a écrit. Tout ce que je ſais, c'eſt que la ſignora *Orſini* ſa fille ne l'eut point & qu'elle fut une très honorable dame. Il faut toûjours rendre juſtice au beau ſexe dans l'occaſion.

DES ACQUISITIONS D'ALEXANDRE VI.

La terre a retenti aſſez de la ſimonie qui valut à ce *Borgia* la tiare; des excès de fureur & de débauche dont ſe ſouillèrent ſes bâtards; de ſon inceſte avec *Lucrecia* ſa fille. Quelle *Lucrecia !* On ſait qu'elle couchait avec ſon frère & ſon père, & qu'elle avait des évêques pour valets de chambre. On eſt aſſez inſtruit du beau feſtin pendant lequel cinquante courtiſannes nues ramaſſaient des chataignes en variant leurs poſtures pour amuſer ſa ſainteté qui diſtribua des prix aux plus vigoureux vainqueurs de ces dames. L'Italie parle encor du poiſon qu'on prétendit qu'il prépara pour quelques cardinaux, & dont on croit qu'il mourut lui-même. Il ne reſte rien de ces épou-

vantables horreurs que la mémoire ; mais il reſte encor des héritiers de ceux que ſon fils & lui aſſaſſinèrent, ou étranglèrent, ou empoiſonnèrent pour ravir leurs héritages. On connait le poiſon dont ils ſe ſervaient, il s'appellait *la cantarella.* Tous les crimes de cette abominable famille ſont auſſi connus que l'Evangile, à l'abri duquel ces monſtres les commettaient impunément. Il ne s'agit ici que des droits de pluſieurs illuſtres maiſons qui ſubſiſtent encor. Les *Orſini*, les *Colonnes* ſouffriront-ils toûjours que la chambre apoſtolique leur retienne les héritages de leur ancienne maiſon ?

Nous avons à Veniſe des *Tiepolo* qui deſcendent de la fille de *Jean Sforce* ſeigneur de Peſaro, que *Céſar Borgia* chaſſa de la ville au nom du pape ſon père. Il y a des *Manfredi* qui ont droit de réclamer Faenza. *Aſtor Manfredi* âgé de dix-huit ans, rendit Faenza au pape & ſe remit entre les mains de ſon fils, à condition qu'on le laiſſerait jouir du reſte de ſa fortune. Il était d'une extrême beauté ; *Céſar Borgia* en devint éperdument amoureux ; mais comme il était louche, ainſi que tous ſes portraits le témoignent, & que ſes crimes redoublaient encor l'horreur de *Manfredi* pour lui, ce jeune homme s'emporta imprudemment contre le raviſſeur ; *Borgia* n'en put jouir que par violence : enſuite il le fit jetter dans le Tibre avec la femme d'un *Caraccioli* qu'il avait enlevée à ſon époux.

On a peine à croire de telles atrocités ; mais s'il eſt quelque choſe d'avéré dans l'hiſtoire, ce ſont les crimes d'*Alexandre VI* & de ſa famille.

La maiſon de *Montefeltro* n'eſt pas encor éteinte. Le duché d'Urbin qu'*Alexandre VI* & ſon fils envahirent par la perfidie la plus noire & la plus célébrée dans les livres de *Machiavel*, appartient à ceux qui ſont entrés dans la maiſon de *Montefeltro*,

à moins que les crimes n'opèrent une prefcription contre l'équité.

Jules Varano feigneur de Camerino, fut faifi par *Céfar Borgia* dans le tems même qu'il fignait une capitulation, & fut étranglé fur la place avec fes deux fils. Il y a encor des *Varano* dans la Romagne, c'eft à eux fans doute que Camerino appartient.

Tous ceux qui lifent, ont vu avec effroi dans *Machiavel* comment ce *Céfar Borgia* fit affaffiner *Vitellozzo Vitelli*, *Oliverotto da Fermo*, *il fignor Pagolo*, & *Francefcos Orfini* duc de Gravina. Mais ce que *Machiavel* n'a point dit, & ce que les hiftoriens contemporains nous apprennent, c'eft que pendant que *Borgia* faifait étrangler le duc de Gravina & fes amis dans le château de Sinigaglia, le pape fon père faifait arrêter le cardinal *Orfini*, parent du duc de Gravina, & confifquait tous les biens de cette illuftre maifon. Le pape s'empara même de tout le mobilier. Il fe plaignit amérement de ne point trouver parmi ces effets une groffe perle eftimée deux mille ducats, & une caffette pleine d'or qu'il favait être chez le cardinal. La mère de ce malheureux prélat, âgée de quatre-vingt ans, craignant qu'*Alexandre VI*, felon fa coutume, n'empoifonnât fon fils, vint en tremblant lui apporter la perle & la caffette; mais fon fils était déja empoifonné & rendait les derniers foupirs. Il eft certain que fi la perle eft encor, comme on le dit, dans le tréfor des papes, ils doivent en confcience la rendre à la maifon des *Urfins*, avec l'argent qui était dans la caffette.

CONCLUSION.

Après avoir rapporté dans la vérité la plus exacte tous ces faits dont on peut tirer quelques conféquen-

ces & dont on peut faire quelque uſage honnête, je ferai remarquer à tous les intéreſſés qui pouront jetter les yeux ſur ces feuilles, que les papes n'ont pas un pouce de terre en ſouveraineté qui n'ait été acquis par des troubles ou par des fraudes. A l'égard des troubles il n'y a qu'à lire l'hiſtoire de l'Empire & les juriſconſultes d'Allemagne. A l'égard des fraudes il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la donation de *Conſtantin* & ſur les décrétales.

La donation de la comteſſe *Mathilde* au doux & modeſte *Grégoire VII*, eſt le titre le plus favorable aux évêques de Rome. Mais en bonne foi ſi une femme à Paris, à Vienne, à Madrid, à Lisbonne deshéritait tous ſes parens & laiſſait tous ſes fiefs maſculins par teſtament à ſon confeſſeur avec ſes bagues & joyaux, ce teſtament ne ſerait-il pas caſſé ſuivant les loix expreſſes de tous ces états?

On nous dira que le pape eſt au-deſſus de toutes les loix, qu'il peut rendre juſte ce qui eſt injuſte, *poteſt de injuſtitia facere juſtitiam. Papa eſt ſupra jus, contra jus & extra jus*; c'eſt le ſentiment de *Bellarmin* (*a*), c'eſt l'opinion des théologiens Romains. A cela nous n'avons rien à répondre. Nous révérons le ſiége de Rome. Nous lui devons les indulgences, la faculté de tirer des ames du purgatoire, la permiſſion d'épouſer nos belles-ſœurs & nos niéces l'une après l'autre, la canoniſation de *St. Ignace*, la ſûreté d'aller en paradis en portant le ſcapulaire; mais ces bienfaits ne ſont peut-être pas une raiſon pour retenir le bien d'autrui.

Il y a des gens qui diſent que ſi chaque égliſe ſe gouvernait par elle-même ſous les loix de l'état; ſi on mettait fin à la ſimonie de payer des annates pour un bénéfice; ſi un évêque qui d'ordinaire n'eſt pas

(*a*) *De Romamo Pontifice*, Tom. I. Liv. IV.

riche avant la nomination, n'était pas obligé de se ruiner lui ou ses créanciers en empruntant de l'argent pour payer ses bulles ; l'état ne serait pas appauvri à la longue par la sortie de cet argent qui ne revient plus. Mais nous laissons cette matière à discuter par les banquiers en cour de Rome.

Finissons par supplier encor le lecteur chrétien & bénévole de lire l'Evangile, & de voir s'il y trouvera un seul mot qui ordonne le moindre des tours que nous avons fidélement rapportés. Nous y lisons, il est vrai, *qu'il faut se faire des amis avec l'argent de la mammone d'iniquité.* Ah! beatissimo Padre, si cela est, rendez donc l'argent.

A Padoue 24 Juin 1768.

INSTRUCTION DU GARDIEN des capucins de Raguse à frère Pédiculoso, *partant pour la Terre-Sainte.*

I.

LA première chose que vous ferez, frère *Pédiculoso*, sera d'aller voir le paradis terrestre où DIEU créa *Adam* & *Eve*, si connus des anciens Grecs & des premiers Romains, des Perses, des Egyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous sera très aisé de trouver le paradis terrestre : car il est à la source de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe & du Nil ; & quoique les sources du Nil & de l'Euphrate soient à mille lieues l'une de l'autre, c'est une difficulté qui ne doit nullement vous embarrasser. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui sont à Jérusalem, vous ne pourez vous égarer.

II.

II.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal : car vous nous paraiſſez un peu ignorant & malin. Quand vous en aurez mangé vous ſerez un très ſavant & très honnête homme. L'arbre de la ſcience eſt un peu vermoulu, ſes racines ſont faites des œuvres des rabins, des ouvrages du pape *Grégoire le grand*, des œuvres d'*Albert le grand*, de *St. Thomas*, de *St. Bonaventure*, de *St. Bernard*, de l'abbé *Tritême*, de *Luther*, de *Calvin*, du révérend père *Garaſſe*, de *Bellarmin*, de *Suarès*, de *Sanchès*, du docteur *Tournéli* & du docteur *Tamponet*. L'écorce eſt rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit eſt amer comme chicotin; il porte au cerveau comme l'opium; on s'endort quand on en a un peu trop pris & on endort les autres; mais dès qu'on eſt réveillé on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en-bas. On acquiert un ſens nouveau qui eſt fort au-deſſus du ſens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes & tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez, peut-être, qu'il eſt dit expreſſément dans le Béreshit ou Genèſe : *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très certainement* (*a*). Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre, *Adam* en mangea, & vécut encor neuf cent trente ans.

III.

A l'égard du ſerpent qui était *la bête des champs la plus ſubtile*, il eſt enchaîné, comme vous ſavez dans la haute Egypte, pluſieurs miſſionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait, & quel air il ſiffla pour tenter *Eve*; mais prenez bien garde d'être ſifflé. Vous expliquerez enſuite quel eſt le bœuf qui garda la porte du jardin : car vous ſavez que *cherub*

(*a*) Genèſe chap. II. v. 17.

en hébreu & en caldéen signifie un bœuf, & que c'est pour cela qu'*Ezéchiel* dit que le roi de Tyr est un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans ce monde! Lisez sur cela *St. Ambroise*, l'abbé *Rupert*, & surtout le chérub *Dom Calmet*.

I V.

Examinez bien le signe que le Seigneur mit à *Caïn*. Observez si c'était sur la joue ou sur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdélisé pour avoir tué son frère; mais comme *Romulus*, *Richard III*, *Louis XI*, &c. &c. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'insisterez pas sur un fratricide pardonné, tandis que toute la race est damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pousser jusqu'à la ville d'Hénoch que *Caïn* bâtit dans la terre de Nod; informez-vous soigneusement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuisiers, de forgerons, de serruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa lorsqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq personnes sur la terre.

Hénoch est enterré dans cette ville que bâtit *Caïn* son ayeul; mais il vit encore, sachez où il est, demandez-lui des nouvelles de sa santé & faites-lui nos complimens.

V I.

De-là vous passerez entre les jambes des géans qui sont nés des anges & des filles des hommes (*b*), & vous leur présenterez les vampires du révérend père *Dom Calmet*; mais surtout parlez-leur poliment; car ils n'entendent pas raillerie.

(*b*) Genèse chap. VI. v. 4.

VII.

Vous comptez aller enfuite fur le mont Ararat voir les reftes de l'arche qui font de bois de Gopher. Vérifiez les mefures de l'arche données fur les lieux par l'illuftre Mr. *le Pelletier*. Mefurez exactement la montagne, mefurez enfuite celle de Pichancha au Pérou & le mont St. Gothard. Supputez avec *Whifton* & *Woodward* combien il falut d'océans pour couvrir tout cela, & pour s'élever quinze coudées au-deffus. Examinez tous les animaux purs & impurs qui entrèrent dans l'arche; & en revenant ne vous arrêtez pas fur des charognes comme le corbeau.

Vous aurez auffi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656: l'original famaritain qui le met en 2309: le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes enfemble, & faites un compte jufte d'après l'abbé *Pluche*.

VIII.

Saluez de notre part notre père *Noé* qui planta la vigne. Les Grecs & les Afiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais fa perfonne; mais les Juifs ont été affez heureux pour defcendre de lui. Demandez à voir dans fes archives le pacte que DIEU fit avec lui & avec les bêtes. Nous fommes fâchés qu'il fe foit ènyvré, ne l'imitez pas.

Prenez, furtout, un mémoire exact du tems où *Gomer* petit-fils de *Japhet* vint régner dans l'Europe qu'il trouva très peuplée. C'eft un point d'hiftoire avéré.

IX.

Demandez ce qu'eft devenu *Caïnam* fils d'*Arphaxad* fi célèbre dans les Septante, & dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel.

Voyez ſi les reſtes de cette tour s'accordent avec les meſures que le révérend père *Kirker* en a données. Conſultez *Paul Oroſe*, *Grégoire de Tours* & *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Caldée, & vous demanderez aux deſcendans d'*Abraham* le potier, pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron & du blé à Memphis. Pourquoi il donna deux fois ſa femme pour ſa ſœur. Ce qu'il gagna au juſte à ce manège. Sachez ſurtout de quel fard elle ſe ſervait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt dix ans. Sachez ſi elle employait l'eau roſe ou l'eau de lavande pour ne pas ſentir le gouſſet quand elle arriva à pied, ou ſur ſon âne à la cour du roi d'Egypte & à celle du roi de Guérar : car toutes ces choſes ſont néceſſaires à ſalut.

Vous ſavez que le Seigneur fit un pacte (*c*) avec *Abraham*, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate. Sachez bien préciſément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

X.

Chemin faiſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Lotb*, & auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottiſes, & ſi les deux filles de *Lotb* étaient pucelles lorſque le bon homme *Lotb* pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles au-lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, & vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons Benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

(*c*) Chap. XV.

XI.

Quand vous ferez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la pourfuite des Hébreux : car tous les animaux ayant péri dans la fixiéme & feptiéme plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Relifez les *Mille & une nuits*, & tout l'Exode dont *Hérodote*, *Thucidide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Tite-Live* font une mention fi particulière, ainfi que tous les auteurs Egyptiens.

XII.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Jofué* fucceffeur de *Mofé*, & de la lune qui s'arrêta fur Aïalon en plein midi, quand le foleil s'arrêta fur Gabaon. Ce font de ces chofes qui arrivent tous les jours, & qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui eft très utile pour la morale, & qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes & plus douces, c'eft l'hiftoire des rois Juifs. Il faut abfolument fupputer combien ils commirent d'affaffinats. Il y a des pères de l'églife qui en comptent cinq cent quatre-vingt, d'autres, neuf cent foixante & dix ; il eft important de ne s'y pas tromper. Souvenez-vous, furtout, que nous n'entendons ici que les affaffinats de parens : car pour les autres ils font innombrables. Rien ne fera plus édifiant qu'une notice exacte des affaffins & des affaffinés au nom du Seigneur. Cela peut fervir de texte à tous les fermons de cour fur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'hiftoire des rois vous pafferez aux prophêtes, vous goûterez & nous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le foufflet donné par le prophête *Sédékias* au prophête *Michée*. Ce n'eft pas feu-

lement un soufflet probable comme celui du jésuite dont parle *Pascal*, c'est un soufflet avéré par le St. Esprit, dont on peut tirer des fortes conséquences pour les joues des fidèles.

Lorsque vous serez à Ezéchiel, c'est-là que votre ame se dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chap. I, quatre animaux à mufles de lion, de bœuf, d'aigle & face d'homme ; une roue à quatre faces semblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, & les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous savez qu'ensuite le prophête mangea par ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin. Demandez soigneusement à tous les prophêtes que vous rencontrerez, ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'est pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophête pour le lier. (*d*) Tout lié qu'il est, il trace le plan de Jérusalem sur une brique ; puis il se couche sur le côté gauche pendant trois cent quatre-vingt dix jours, & ensuite pendant quarante jours sur le côté droit.

XIV.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiel* (prenez garde notre cher frère) n'altérez point son texte, comme vous avez déja fait, c'est un des péchés contre le St. Esprit. Vous avez osé dire que DIEU ordonna au prophête de faire cuire son pain avec de la bouze de vache, ce n'est point cela, il s'agit de mieux. Lisez la Vulgate, Ezéchiel chap. IV. verset 12. „ *Comedes* „ *illud & stercore quod egreditur de homine operies* „ *illud in oculis eorum.* Tu le mangeras, tu le couvriras „ de la merde qui sort du corps de l'homme. “ Le prophête en mangea & il s'écria : „ *Pouah ! pouah !* „ *pouah ! Domine Deus meus, ecce anima mea non* „ *est polluta.* Pouah ! pouah ! pouah ! Seigneur mon „ DIEU, je n'ai jamais fait de pareil déjeûné. “

(*d*) Ezéchiel chap. III.

Et le Seigneur par accommodement lui dit : „ Je „ te donne de la fiente de bœuf au-lieu de merde „ d'homme. "

Conservez toûjours la pureté du texte, notre cher frère, & ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiel* est un peu puant, le diné des Israëlites dont il parle est un peu antropophage. (*e*) „ Les péres mangeront leurs enfans & les enfans „ mangeront leurs péres. " Passe encor que les péres mangent les enfans qui sont dodus & tendres ; mais que les enfans mangent leurs péres qui sont coriaces, cela est-il de la nouvelle cuisine ?

XV.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIX. chap. de ce même Ezéchiel. Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire & la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns & aux autres. Le verset 17 est incontestablement pour les bêtes ; mais les versets 18, 19 & suivans sont pour les Juifs : „ Vous mangerez le cheval & „ le cavalier. " Non-seulement le cheval comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse ; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs ; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des écritures.

XVI.

Les passages les plus essentiels d'Ezéchiel, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons & aux jeunes filles, sont ceux où le Seigneur parle

(*e*) Chap. V. v. 10.

d'*Oolla* & de sa sœur *Ooliba*. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à *Oolla* (*f*) : „ Vous êtes devenue „ grande, vos tetons se sont enflés, votre poil a pointé. *Grandis effecta es, ubera tua intumuerunt,* „ *pilus tuus germinavit.* Le tems des amans est ve- „ nu ; je me suis étendu sur vous, j'ai couvert votre „ ignominie, je vous ai donné des robes de toutes „ couleurs, des souliers d'hiacinte, des brasselets, „ des colliers, des pendans d'oreilles.... Mais ayant „ confiance en votre beauté vous avez forniqué pour „ votre compte, vous vous êtes prostituée à tous les „ passans, vous avez bâti un bordel.... *Ædificasti* „ *tibi lupanar :* vous avez forniqué dans les carre- „ fours.... On donne de l'argent à toutes les pu- „ tains, & c'est vous qui en avez donné à vos amans. „ *Omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem* „ *dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis &c....* „ Ainsi vous avez fait le contraire des fornicantes, &c.

Sa sœur *Ooliba* a fait encor pis. „ (*g*) Elle s'est aban- „ donnée avec fureur à ceux dont les membres sont „ comme des membres d'ânes, & dont la semence est „ comme la semence des chevaux. *Et insanivit libidine* „ *super concubitum eorum, quorum carnes sunt ut car-* „ *nes asinorum, & sicut fluxus equorum fluxus eorum.*" Le terme de semence est beaucoup plus expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

Après un examen honnête de ces belles choses, nous vous conseillons de passer légérement sur *Jérémie* qui court tout nud dans Jérusalem chargé d'un bât ; mais nous vous prions de ne pas passer sous si-

(*f*) Chap XVI. (*g*) Chap. XXIII.

lence le prophête *Osée* à qui „ le Seigneur ordonne
„ (*b*) de prendre une femme de fornication & de se
„ faire des enfans de fornication, parce que la terre
„ fornicante forniquera du Seigneur. Et *Osée* prit donc
„ *Gomer* fille d'*Ebalaïm*. " Quelque tems après „ le
„ Seigneur (*i*) lui ordonne de coucher avec une fem-
„ me adultère, & il achète une femme déja adultère
„ pour quinze piéces d'argent & une mesure & demie
„ d'orge. "

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'esprit & le cœur* de la jeunesse, que de savans commentaires sur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze piéces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à sept livres dix sous. Les capucins, comme vous savez, ont des filles à meilleur marché.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau Testament. Vous concilierez les deux généalogies; c'est la chose du monde la plus aisée: car l'une ne ressemble point du tout à l'autre; il est évident que c'est là le mystère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de Melchisédech: *Comme le mensonge se trahit toûjours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre.* Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme de deux généalogies est la preuve évidente d'un puant mensonge. Oui pour *Melchisédech*; mais non pas pour JESUS-CHRIST: car *Melchisédech* n'était qu'un homme; mais JESUS-CHRIST était homme & DIEU. Donc il lui falait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment *Marie* & *Joseph* emmenèrent leur enfant en Egypte selon *Matthieu*, & comment

(*b*) *Osée* Chap. I. (*i*) Chap. III.

ſelon *Luc* la famille reſta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui ſont néceſſaires à ſalut. Il y a de très belles choſes à dire ſur l'eau changée en vin aux noces de Cana pour des gens qui étaient déja yvres. Car *Jean*, le ſeul qui en parle, dit expreſſément qu'ils étaient yvres, *& cum inebriati fuerint*, dit la Vulgate.

Liſez ſurtout les queſtions de *Zapata*, docteur de Salamanque, ſur le maſſacre des innocens par *Hérode*; ſur l'étoile des trois rois; ſur le figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues*, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Bayonne & en Veſtphalie, s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons & qu'on les ait noyés dans un lac. Ils diſent que ſi on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande s'ils avaient été gras. Etes-vous du ſentiment du révérend père *Le Moine* qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable, & qu'il fit fort bien de le noyer, puiſque le diable l'avait emporté ſur le haut d'une montagne?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces choſes dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive inſtance de juſtifier *Luc*, lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangéliſtes, étant mieux informé que tous ſes confrères, & ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme il le dit, doit être un auteur très reſpectable. Ce reſpectable *Luc* aſſure que lorſque *Marie* fut prête d'accoucher, Céſar *Auguſte*, qui apparemment s'en doutait, ordonna pour remplir les prophéties, qu'on fit un dénombrement de toute la terre, & *Quirinus* gouverneur de Syrie publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être ſavans, vous diront

qu'il n'y a pas un mot de vrai ; que jamais *Auguste* ne donna un édit si extravagant ; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie*, & que ce *Luc* était probablement un gredin, qui ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens Romains sous *Auguste*, & que *Quirinus* avait été gouverneur de Syrie après *Varus*, confond toutes les époques & tous les événemens, qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'est passé à la cour, & qu'il a encore le petit amour-propre de dire qu'il est plus instruit que les autres.

C'est ainsi que s'expriment les impies ; mais ne croyez que les pies ; parlez toûjours en pie. Lisez surtout sur cet article les *Questions* de frère *Zapata*, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verset qui ne puisse embarrasser un capucin ; mais avec la grace de DIEU on explique tout.

X X.

Ne manquez pas de nous avertir si vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces scélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la transsubstantiation, de l'ascension, de l'assomption, de l'annonciation, de l'inquisition ; & qui se contentent de croire un DIEU, de le servir en esprit & en vérité, & d'être justes. Vous reconnaîtrez aisément ces monstres. Ils se bornent à être bons sujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres & jamais aux capucins. Le révérend père *Hayet* récollet doit se joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, & d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières & à celles du petit peuple qui habite dans votre sainte barbe.

*FRAGMENT DES INSTRUCTIONS, POUR LE PRINCE ROYAL DE***.*

I.

VOus devez d'abord, mon cher coufin, vous affermir dans la perfuafion qu'il exifte un DIEU tout-puiffant qui punit le crime & qui récompenfe la vertu. Vous favez affez de phyfique pour voir que ces anciennes erreurs, qu'il faut que le grain pourriffe & meure en terre pour germer &c. détruiraient plutôt l'idée d'un DIEU formateur du monde qu'elles ne l'établiraient. Vous avez appris affez d'aftronomie pour être fûr qu'il n'y a ni premier, ni troifiéme ciel, ni région de feu auprès de la lune, ni firmament auquel les étoiles foient attachées &c., mais un nombre innombrable de globes difpofés dans l'efpace par la main de l'éternel géomètre. On vous a montré affez d'anatomie pour que vous ayez admiré par quels incompréhenfibles refforts vous vivez. Vous n'êtes point ébranlé par les objections de quelques athées; vous penfez que DIEU a fait l'univers comme vous croyez, (fi j'ofe me fervir de cette faible comparaifon) que le palais que vous habitez a été élevé par le roi votre grand-père. Vous laiffez les taupes enterrées fous vos gazons, nier, fi elles l'ofent, l'exiftence du foleil.

Toute la nature vous a démontré l'exiftence du DIEU fuprême; c'eft à votre cœur à fentir l'exiftence du DIEU jufte. Comment pouriez-vous être jufte fi DIEU ne l'était pas? & comment pourait-il l'être s'il ne favait ni punir ni récompenfer?

Je ne vous dirai pas quel fera le prix & quelle fera la peine. Je ne vous répeterai point, *Il y aura des pleurs & des grincemens de dents*, parce qu'il

ne m'eſt pas démontré qu'après la mort nous ayons des yeux & des dents. Les Grecs & les Romains riaient de leurs furies, les chrêtiens ſe moquent ouvertement de leurs diables, & *Belzébuth* n'a pas plus de crédit que *Tiſiphone*. C'eſt une très grande ſottiſe de joindre à la religion, des chimères qui la rendent ridicule. On riſque d'anéantir toute religion dans les eſprits faibles & pervers, quand on deshonore celle qu'on leur annonce par des abſurdités. Il y a une ineptie cent fois plus horrible, c'eſt d'attribuer à l'Etre ſuprême des injuſtices, des cruautés que nous punirions du dernier ſupplice dans les hommes.

Servez DIEU par vous-même, & non ſur la foi des autres. Ne le blaſphémez jamais ni en libertin ni en fanatique. Adorez l'Etre ſuprême en prince & non en moine. Soyez réſigné comme *Epictète*, & bienfaiſant comme *Marc-Aurèle*.

II.

Parmi la multitude des ſectes qui partagent aujourd'hui le monde, il en eſt une qui domine dans cinq ou ſix provinces de l'Europe, & qui oſe ſe dire univerſelle, parce qu'elle a envoyé des miſſionnaires en Amérique & en Aſie. C'eſt comme ſi le roi de Dannemarck s'intitulait *Seigneur du monde entier*, parce qu'il poſſède un établiſſement ſur la côte de Coromandel, & deux petites iſles dans l'Amérique.

Si cette égliſe s'en tenait à cette vanité de s'appeller *univerſelle* dans le coin du monde qu'elle occupe, ce ne ferait qu'un ridicule; mais elle pouſſe la témérité, diſons mieux, l'inſolence, juſqu'à dévouer aux flammes éternelles, quiconque n'eſt pas dans ſon ſein.

Elle ne prie pour aucun des princes de la terre qui ſont d'une ſecte différente. C'eſt elle qui en for-

çant ces autres sociétés à l'imiter, a rompu tous les liens qui doivent unir les hommes.

Elle ose se dire *chrétienne catholique*, & elle n'est assurément ni l'une ni l'autre. Qu'y a-t-il en effet de moins chrétien que d'être en tout opposé au CHRIST? Le CHRIST & ses disciples ont été pauvres; ils ont fui les honneurs, ils ont chéri l'abaissement & les souffrances. Reconnait-on à ces traits des moines, des évêques qui regorgent de trésors, qui ont usurpé dans plusieurs pays les droits régaliens, un pontife qui règne dans la ville des *Scipions* & des *Césars*, & qui ne daigne jamais parler à un prince, si ce prince n'a pas auparavant baisé ses pieds? Ce contraste extravagant ne révolte pas assez les hommes; on le souffre en riant dans la communion romaine, parce qu'il est établi dès longtems; s'il était nouveau, il exciterait l'indignation & l'horreur. Les hommes, tout éclairés qu'ils sont aujourd'hui, sont les esclaves de seize siécles d'ignorance qui les ont précédés.

Conçoit-on rien de plus avilissant pour les souverains de la communion soi-disant catholique, que de reconnaître un maitre étranger? car quoiqu'ils déguisent ce joug, ils le portent. L'auteur du *Siécle de Louis XIV* que vous lisez avec fruit, a beau dire que le pape est une idole dont on baise les pieds & dont on lie les mains, ces souverains envoyent à cette pagode une ambassade d'obédience; ils ont à Rome un cardinal protecteur de leur couronne, ils lui payent des tributs en annates, en premiers fruits. Mille causes ecclésiastiques dans leurs états sont jugées par des commissaires que ce prêtre étranger délègue.

Enfin plus d'un roi souffre chez lui l'infame tribunal de l'inquisition érigé par des papes, & rempli

par des moines ; il est mitigé, mais il subsiste à la honte du trône & de la nature humaine.

Vous ne pouvez sans un rire de pitié entendre parler de ces troupeaux de fainéans tondus, blancs, gris, noirs, chaussés, déchaux, en culottes ou sans culottes, pétris de crasse & d'argumens, dirigeant des dévotes imbécilles, mettant à contribution la populace, disant des messes pour faire retrouver les choses perdues, & faisant DIEU tous les matins pour quelques sous ; tous étrangers, tous à charge à leur patrie, & tous sujets de Rome.

Il y a tel royaume qui nourrit cent mille de ces animaux paresseux & voraces, dont on aurait fait de bons matelots & de braves soldats.

Graces au ciel & à la raison, les états sur lesquels vous devez régner un jour, sont préservés de ces fléaux & de cet opprobre. Remarquez qu'ils n'ont fleuri que depuis que vos étables d'*Augias* ont été nettoyés de ces immondices.

Voyez surtout l'Angleterre avilie autrefois jusqu'à être une province de Rome, province dépeuplée, pauvre, ignorante & turbulente. Maintenant elle partage l'Amérique avec l'Espagne ; & elle en possède la partie réellement la meilleure ; car si l'Espagne a les métaux, l'Angleterre a les moissons que ces métaux achètent. Elle a dans ce continent les seules terres qui produisent les hommes robustes & courageux ; & tandis que de misérables théologiens de la communion romaine disputent pour savoir si les Américains sont enfans de leur *Adam*, les Anglais s'occupent à fertiliser, à peupler & enrichir deux mille lieues de terrain, & à y faire un commerce de trente millions d'écus par année. Ils règnent sur la côte de Coromandel au bout de l'Asie ; leurs

flottes dominent ſur les mers, & ne craindraient pas les flottes de l'Europe entière réunies.

Vous voyez clairement que toutes choſes d'ailleurs égales, un royaume proteſtant doit l'emporter ſur un royaume catholique, puiſqu'il poſſède en matelots, en ſoldats, en cultivateurs, en manufactures, ce que l'autre poſſède en prêtres, en moines & en reliques; il doit avoir plus d'argent comptant, puiſque ſon argent n'eſt point enterré dans des tréſors de Notre-Dame de Lorette, & qu'il ſert au commerce au-lieu de couvrir des os de morts qu'on appelle des *corps ſaints*; il doit avoir de plus riches moiſſons, puiſqu'il a moins de jours d'oiſiveté conſacrés à de vaines cérémonies, au cabaret & à la débauche. Enfin les ſoldats des pays proteſtans doivent être les meilleurs; car le nord eſt plus fécond en hommes vigoureux, capables des longues fatigues & patiens dans les travaux, que les peuples du midi occupés de proceſſions, énervés par le luxe, & affaiblis par un mal honteux qui a fait dégénérer l'eſpèce ſi ſenſiblement, que dans mes voyages j'ai vu deux cours brillantes où il n'y avait pas dix hommes capables de ſupporter les travaux militaires. Auſſi, a-t-on vu un ſeul prince du Nord dont les états n'étaient pas comptés pour une puiſſance dans le ſiécle paſſé, réſiſter à tous les efforts des maiſons d'*Autriche* & de *France*.

III.

Ne perſécutez jamais perſonne pour ſes ſentimens ſur la religion, cela eſt horrible devant DIEU & devant les hommes. JESUS-CHRIST loin d'être oppreſſeur a été opprimé. S'il y avait dans l'univers un être puiſſant & méchant, ennemi de DIEU, comme l'ont prétendu les manichéens, ſon partage ſerait de perſécuter les hommes. Il y a trois religions établies de droit humain dans l'empire; je voudrais qu'il y en eût cinquante dans vos états, ils en ſeraient plus

plus riches, & vous en feriez plus puissant. Rendez toute superstition ridicule & odieuse, vous n'aurez jamais rien à craindre de la religion. Elle n'a été terrible & sanguinaire, elle n'a renversé des trônes que lorsque les fables ont été accréditées, & les erreurs réputées saintes. C'est l'insolente absurdité des deux glaives, c'est la prétendue donation de *Constantin*, c'est la ridicule opinion qu'un paysan Juif de Galilée avait joui vingt-cinq ans à Rome des honneurs du souverain pontificat, c'est la compilation des prétendues décrétales faite par un faussaire; c'est une suite non interrompue pendant plusieurs siécles, de légendes mensongères, de miracles impertinens, de livres apocryphes, de prophéties attribuées à des sibylles; c'est enfin ce ramas odieux d'impostures qui rendit les peuples furieux & qui fit trembler les rois. Voilà les armes dont on se servit pour déposer le grand empereur *Henri IV*, pour le faire prosterner aux pieds de *Grégoire VII*, pour le faire mourir dans la pauvreté & pour le priver de la sépulture. C'est de cette source que sortirent toutes les infortunes des deux *Frédérics*; c'est ce qui a fait nager l'Europe dans le sang pendant des siécles. Quelle religion que celle qui ne s'est jamais soutenue depuis *Constantin* que par des troubles civils, ou par des bourreaux! Ces tems ne sont plus, mais gardons qu'ils ne reviennent. Cet arbre de mort tant élagué dans ses branches n'est point encor coupé dans sa racine, & tant que la secte romaine aura des fortunes à distribuer, des mitres, des principautés, des tiares à donner, tout est à craindre pour la liberté & pour le repos du genre-humain. La politique a établi une balance entre les puissances de l'Europe; il n'est pas moins nécessaire qu'elle en forme une entre les erreurs, afin que balancées l'une par l'autre elles laissent le monde en paix.

On a dit souvent que la morale qui vient de DIEU réunit tous les esprits, & que le dogme qui vient des

hommes, les divife. Ces dogmes infenfés ; ces monftres, enfans de l'école, fe combattent tous dans l'école, mais ils doivent être également méprifés des hommes d'état ; ils doivent tous être rendus impuiffans par la fageffe de l'adminiftration. Ce font des poifons dont l'un fert de remède à l'autre ; & l'antidote univerfel contre ces poifons de l'ame, c'eft le mépris.

I V.

Soutenez la juftice, fans laquelle tout eft anarchie & brigandage. Soumettez-vous-y vous-même le premier ; mais que les juges ne foient que juges & non maîtres, qu'ils foient les premiers efclaves de la loi & non les arbitres. Ne fouffrez jamais qu'on exécute à mort un citoyen, fût-il le dernier mendiant de vos états, fans qu'on vous ait envoyé fon procès, que vous ferez examiner par votre confeil. Ce miférable eft un homme ; & vous devez compte de fon fang.

Que les loix chez vous foient fimples, uniformes, aifées à entendre de tout le monde. Que ce qui eft vrai & jufte dans une de vos villes, ne foit pas faux & injufte dans une autre. Cette contradiction anarchique eft intolérable.

Si jamais vous avez befoin d'argent par le malheur des tems, vendez vos bois, votre vaiffelle d'argent, vos diamans, mais jamais des offices de judicature. Acheter le droit de décider de la vie & de la fortune des hommes, c'eft le plus fcandaleux marché qu'on ait jamais fait. On parle de fimonie : y a-t-il une plus lâche fimonie que de vendre la magiftrature ? car y a-t-il rien de plus faint que les loix ?

Que vos loix ne foient ni trop relâchées ni trop févères. Point de confifcation de biens à votre profit, c'eft une tentation trop dangereufe. Ces confifcations ne font, après tout, qu'un vol fait aux enfans d'un coupable. Si vous n'arrachez pas la vie à ces enfans

innocens, pourquoi leur arrachez-vous leur patrimoine? n'êtes-vous pas assez riche sans vous engraisser du sang de vos sujets? Les bons empereurs dont nous tenons notre législation, n'ont jamais admis ces loix barbares.

Les supplices sont malheureusement nécessaires; il faut effrayer le crime; mais rendez les supplices utiles; que ceux qui ont fait tort aux hommes servent les hommes. Deux souveraines du plus vaste empire du monde, ont donné successivement ce grand exemple. Des pays affreux défrichés par des mains criminelles n'en ont pas moins été fertiles. Les grands chemins réparés par leurs travaux toujours renaissans, ont fait la sûreté & l'embellissement de l'empire.

Que l'usage affreux de la question ne revienne jamais dans vos provinces, excepté le cas où il s'agirait évidemment du salut de l'état.

La question, la torture, fut d'abord une invention des brigands, qui venant piller des maisons, faisaient souffrir des tourmens aux maîtres & aux domestiques, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert leur argent caché. Ensuite, les Romains adoptèrent cet horrible usage contre les esclaves qu'ils ne regardaient pas comme des hommes; mais jamais les citoyens Romains ne furent exposés.

Vous savez d'ailleurs que dans les pays où cette coutume horrible est abolie, on ne voit pas plus de crimes que dans les autres. On a tant dit que la question est un secret presque sûr pour sauver un coupable robuste, & pour condamner un innocent d'une constitution faible, que ce raisonnement a enfin persuadé des nations entières.

V.

Les finances sont chez vous administrées avec une œconomie qui ne doit se déranger jamais. Conservez

précieusement cette sage administration. La recette est aussi simple qu'elle puisse l'être. Les soldats qui ne servent à rien en tems de paix sont distribués aux portes des villes ; ils prêteraient un promt secours au receveur des tributs, qui est d'ordinaire un homme d'âge, seul & désarmé. Vous n'êtes point obligé d'entretenir une armée de commis contre vos sujets. L'argent de l'état ne passe point par trente mains différentes, qui toutes en retiennent une partie. On ne voit point de fortunes immenses élevées par la rapine à vos dépens, & aux dépens de la noblesse & du peuple. Chaque receveur porte tous les mois l'argent de sa recette à la chambre de vos finances. Le peuple n'est point foulé, & le prince n'est point volé. Vous n'avez point chez vous cette multitude de petites dignités bourgeoises, & d'emplois subalternes sans fonction, qu'on voit sortir de sous terre dans certains états où ils sont mis en vente par une administration obérée. Tous ces petits titres sont achetés chérement par la vanité ; ils produisent aux acheteurs des rentes perpétuelles, l'affaiblissement perpétuel de l'état.

On ne voit point chez vous cette foule de bourgeois inutiles, intitulés *conseillers du prince*, qui vivent dans l'oisiveté, & qui n'ont autre chose à faire qu'à dépenser à leurs plaisirs les revenus de ces charges frivoles que leurs péres ont acquises.

Chaque citoyen vit chez vous ou du revenu de sa terre, ou du fruit de son industrie, ou des appointemens qu'il reçoit du prince. Le gouvernement n'est point endetté. Je n'ai jamais entendu crier ici dans les rues comme dans un pays où j'ai voyagé dans ma jeunesse, *nouvel édit d'une constitution de rentes*, *nouvel emprunt*, *charges de conseiller du roi mouleur de bois*, *mesureur de charbon*. Vous ne tomberez point dans cet avilissement aussi ruineux que ridicule. On interdirait un comte de l'empire qui se conduirait ainsi dans sa terre, on lui ôterait justement l'administration

de son bien. Si les états dont je parle sont destinés un jour à être nos ennemis, puissent-ils se conduire selon des maximes si extravagantes !

V I.

Faites travailler vos soldats à la perfection des chemins par lesquels ils doivent marcher, à l'applanissement des montagnes qu'ils doivent gravir, aux ports où ils doivent s'embarquer, aux fortifications des villes qu'ils doivent défendre. Ces travaux utiles les occuperont pendant la paix, rendront leurs corps plus robustes & plus capables de soutenir les fatigues de la guerre. Une légère augmentation de paye suffira pour qu'ils courent au travail avec gayeté. Telle était la méthode des Romains ; les légions firent elles-mêmes ces chemins qu'ils traversèrent pour aller conquérir l'Asie mineure & la Syrie. Le soldat se courbe en remuant la terre, mais il se redresse en marchant à l'ennemi. Un mois d'exercice rétablit ce petit avantage extérieur que six mois de travail ont pu défigurer. La force, l'adresse & le courage valent bien la grace sous les armes. Les Anglais & les Russes sont moins parfaits à la parade que les Prussiens, & les égalent un jour de bataille.

On demande s'il est convenable que les soldats soient mariés ? Je pense qu'il est bon qu'ils le soient ; la desertion diminue, la population augmente. Je sais qu'un soldat marié sert moins volontiers loin des frontières, mais il en vaut mieux quand il combat dans le sein de la patrie. Vous ne prétendez pas porter la guerre loin de votre état, votre situation ne vous le permet pas ; votre intérêt est que vos soldats peuplent vos provinces, au-lieu d'aller ruiner celles des autres.

Que le militaire après avoir longtems servi ait chez lui des secours assurés, qu'il y jouisse au moins de sa demi-paye comme en Angleterre. Un hôtel des inva-

lides tel que *Louis XIV* en donna l'exemple dans sa capitale, pouvait convenir à un riche & vaste royaume. Je crois plus avantageux pour vos états que chaque soldat à l'âge de cinquante ans au plus tard, rentre dans le sein de sa famille. Il peut encor labourer ou travailler d'un métier utile; il peut donner des enfans à la patrie. Un homme robuste peut à l'âge de cinquante ans être encor utile vingt années. Sa demi-paye est un argent qui bien que modique rentre dans la circulation au profit de la culture. Pour peu que ce soldat reformé defriche un quart d'arpent, il est plus utile à l'état qu'il ne l'a été à la parade.

VII.

Ne souffrez pas chez vous la mendicité. C'est une infamie qu'on n'a pu encore détruire en Angleterre, en France & dans une partie de l'Allemagne. Je crois qu'il y a en Europe plus de quatre cent mille malheureux indignes du nom d'hommes qui font un métier de l'oisiveté & de la gueuserie. Quand une fois ils ont embrassé cet abominable genre de vie, ils ne sont plus bons à rien. Ils ne méritent pas même la terre où ils devraient être ensevelis. Je n'ai point vu cet opprobre de la nature humaine toléré en Hollande, en Suède, en Dannemarck; il ne l'est pas même en Pologne. La Russie n'a point de troupes de gueux établis sur les grands chemins pour rançonner les passans. Il faut punir sans pitié les mendians publics, & secourir les pauvres avec la plus scrupuleuse attention. Les hôpitaux de Lyon & d'Amsterdam sont des modèles; ceux de Paris sont indignement administrés. Le gouvernement municipal de chaque ville doit seul avoir le soin de ses pauvres & de ses malades. C'est ainsi qu'on en use dans Lyon & dans Amsterdam. Tous ceux que la nature afflige y sont secourus; tous ceux à qui elle laisse la liberté des membres y sont forcés à un travail utile. Il faut surtout commencer à Lyon par l'administration de l'hôpital pour arriver aux

honneurs municipaux de l'hôtel-de-ville. C'eſt-là le grand ſecret. L'hôtel-de-ville de Paris n'a pas des inſtitutions ſi ſages, il s'en faut beaucoup ; le corps-de-ville y eſt ruiné, il éſt ſans pouvoir & ſans crédit.

Les hôpitaux de Rome ſont riches, mais ils ne ſemblent deſtinés que pour recevoir des pélerins étrangers. C'eſt un charlataniſme qui attire des gueux d'Eſpagne, de Bavière, d'Autriche, & qui ne ſert qu'à encourager le nombre prodigieux des mendians d'Italie. Tout reſpire à Rome l'oſtentation & la pauvreté, la ſuperſtition & l'arlequinade.

NB. Le reſte manque.



DU DIVORCE.

UN principal magiſtrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt couverte d'opprobres par des ſcandales publics : il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme ; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon égliſe.

Mon épouſe eſt criminelle, & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même ; & la ſecte dont je ſuis me la refuſe ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'égliſe me réduit à chercher

ou des plaisirs qu'elle réprouve ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne, elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre; il n'y en a pas un seul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les catholiques, une vertu de souffrir l'adultère & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code *quidquid ligatur dissolubile est?* On me permet la séparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement!* je ne jouis plus du mariage, & je suis marié! Quelle contradiction! quel esclavage! & sous quelles loix avons-nous reçu la naissance!

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon église est directement contraire aux paroles que cette église elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST (a): *Quiconque a renvoyé sa femme (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître; si lors qu'un état a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point si une femme turbulente attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi bien qu'une

(a) Matthieu chap. XIX.

adultère ; je m'en tiens au triste état qui me concerne. DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire Romain. Les rois de France qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX* ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug insecouable ; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout ; il falut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encor plus fausse, un défaut de consentement. Il falut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi ! un souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du pape il ne pourra abdiquer sa femme ! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés, ayent croupi si longtems dans cette absurde servitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens ; c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans famille & sans patrie, vivans uniquement pour l'église : mais moi magistrat qui sers l'état toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme, & l'église n'a pas le droit de priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joseph* était marié, & je veux l'être. Si moi Alsacien je

dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle.

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

L'Aumônier du prince de... lequel prince est catholique romain, menaçait un anabatiste de le chasser des petits états du prince ; il lui disait qu'il n'y a que trois sectes autorisées dans l'empire, celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU par la foi seule dans un morceau de pain en buvant un coup, celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU avec du pain, & celle qui mange JESUS-CHRIST DIEU en corps & en ame sans pain ni vin : que pour lui anabatiste qui ne mange DIEU en aucune façon, il n'était pas digne de vivre dans les terres de monseigneur ; & enfin la conversation s'échauffant, l'aumônier menaça l'anabatiste de le faire pendre.

Ma foi tant pis pour son altesse, répondit l'anabatiste ; je suis un gros manufacturier, j'employe deux cent ouvriers, je fais entrer deux cent mille écus par an dans ses états, ma famille s'établira ailleurs, monseigneur y perdra plus que moi.

Et si monseigneur fait pendre tes deux cent ouvriers & ta famille ! reprit l'aumônier ; & s'il donne ta manufacture à de bons catholiques !

Je l'en défie, dit le vieillard : on ne donne pas une manufacture comme une métairie, parce qu'on ne donne pas l'industrie. Cela ferait beaucoup plus fou que s'il faisait tuer tous ses veaux qui ne communient pas plus que moi.

L'intérêt de monfeigneur n'eft pas que je mange DIEU ; il eft que je procure à fes fujets de quoi manger, & que j'augmente fes revenus par mon travail. Je fuis honnête homme ; & quand j'aurais le malheur de n'être pas né tel, ma profeffion me forcerait à le devenir ; car dans les entreprifes de négoce, ce n'eft pas comme dans celles de cour ; point de fuccès fans probité. Que t'importe que j'aye été batifé dans l'âge qu'on appelle *de raifon*, tandis que tu l'as été fans le favoir ? Que t'importe que j'adore DIEU fans le manger, tandis que tu le fais, que tu le manges & que tu le digères ? Si tu fuivais tes belles maximes, & fi tu avais la force en main, tu irais donc d'un bout de l'univers à l'autre, faifant pendre à ton plaifir le Grec qui ne croit pas que l'Efprit procède du Père & du Fils ; tous les Anglais, tous les Hollandais, Danois, Suédois, Pruffiens, Hanovriens, Saxons, Heffois, Bernois, qui ne croyent pas le pape infaillible : tous les mufulmans qui croyent un feul DIEU & qui ne lui donnent ni père ni mère, & les Indiens dont la religion eft plus ancienne que la juive, & les lettrés Chinois qui depuis cinq mille ans fervent un DIEU unique fans fuperftition & fans fanatifme. Voilà donc ce que tu ferais fi tu étais le maître ? Affurément, dit le prêtre, car je fuis dévoré du zèle de la maifon de DIEU. *Zelus domûs tuæ comedit me.*

Etrange fecte, ou plutôt infernale horreur ! s'écria le bon père de famille : quelle religion que celle qui ne fe foutiendrait que par des bourreaux, & qui ferait à DIEU l'outrage de lui dire, Tu n'es pas affez puiffant pour foutenir par toi-même ce que nous appellons ton véritable culte, il faut que nous t'aidions ; tu ne peux rien fans nous, & nous ne pouvons rien fans tortures, fans échaffauts & fans buchers !

Ça, di-moi un peu, fanguinaire aumônier, es-tu dominicain ou jéfuite ou diable ? Je fuis jéfuite, dit

l'autre. Eh mon ami, si tu n'es pas diable, pourquoi dis-tu des choses si diaboliques ?

C'est que le révérend père recteur m'a ordonné de les dire.

Et qui a ordonné cette abomination au révérend père recteur ?

C'est le provincial.

De qui le provincial a-t-il reçu cet ordre ?

De notre général ; & le tout pour plaire au pape.

Le pauvre anabatiste s'écria ; Sacrés papes qui êtes à Rome sur le trône des *Césars*, archevêques, évêques, abbés devenus souverains, je vous respecte & je vous fuis. Mais si dans le fond du cœur vous avouez que vos richesses & votre puissance ne sont fondées que sur l'ignorance & la bêtise de nos pères, jouissez-en du moins avec modération. Nous ne voulons pas vous détrôner, mais ne nous écrasez pas. Jouissez & laissez-nous paisibles. Sinon craignez qu'à la fin la patience n'échappe aux peuples, & qu'on ne vous réduise pour le bien de vos ames à la condition des apôtres dont vous prétendez être les successeurs.

Ah misérable ! tu voudrais que le pape & l'évêque de Vurtzbourg gagnassent le ciel par la pauvreté évangélique !

Ah mon révérend père ! tu voudrais me faire pendre !

DISCOURS AUX CONFÉDÉRÉS
catholiques de Kaminiek en Pologne.

Par le major KAISERLING au service du roi de Prusse.

BRaves Polonais, vous qui n'avez jamais plié sous le joug des Romains conquérans, voudriez-vous être aujourd'hui les esclaves & les satellites de Rome théologienne ?

Vous n'avez jusqu'ici pris les armes que pour votre liberté commune ; faudra-t-il que vous combattiez pour rendre vos concitoyens esclaves ? Vous détestez l'oppression ; vous ne voudrez pas sans doute opprimer vos frères.

Vous n'avez eu depuis longtems que deux véritables ennemis, les Turcs & la cour de Rome. Les Turcs voulaient vous enlever vos frontières, & vous les avez toujours repoussés ; mais la cour de Rome vous enlève réellement le peu d'argent que vous tirez de vos terres. Il faut payer à cette cour les annates des bénéfices, les dispenses, les indulgences. Vous avouez que si elle vous promet le paradis dans l'autre monde, elle vous dépouille dans celui-ci. *Paradis* signifie jardin. Jamais on n'acheta si cher un jardin dont on ne jouit pas encore. Les autres communions vous en promettent autant ; mais du moins elles ne vous le font point payer. Par quelle fatalité voudriez-vous servir ceux qui vous rançonnent, & exterminer ceux qui vous donnent le jardin gratis ? La raison sans doute vous éclairera, & l'humanité vous touchera.

Vous êtes placés entre les Turcs, les Russes, les Suédois, les Danois & les Prussiens. Les Turcs croyent

en un seul DIEU, & ne le mangent point ; les Grecs le mangent sans avoir encor décidé si c'est à la manière de la communion romaine : & d'ailleurs en admettant trois personnes divines, ils ne croyent point que la dernière procède des deux autres. Les Suédois, les Danois, les Prussiens mangent DIEU à la vérité, mais d'une façon un peu différente des Grecs : Ils croyent manger du pain, & boire un coup de vin en mangeant DIEU.

Vous avez aussi sur vos frontières plusieurs églises de Prusse où l'on ne mange point DIEU ; mais où l'on fait seulement un léger repas de pain & de vin en mémoire de lui ; & aucune de ces religions ne fait précisément comment la troisiéme personne procède. Vous êtes trop justes pour ne pas sentir dans le fond de votre cœur qu'après tout il n'y a là aucune cause légitime de répandre le sang des hommes. Chacun tâche d'aller au jardin par le chemin qu'il a choisi ; mais en vérité il ne faut pas les égorger sur la route.

D'ailleurs vous savez que ce ne fut que dans les pays chauds qu'on promit aux hommes un *paradis*, un *jardin* ; & que si la religion juive avait été instituée en Pologne, on vous aurait promis de bons poëles. Mais soit qu'on doive se promener après sa mort, ou rester auprès d'un fourneau, je vous conjure de vivre paisibles dans le peu de tems que vous avez à jouir de la vie.

Rome est bien éloignée de vous ; & elle est riche ; vous êtes pauvres ; envoyez-lui encor le peu d'argent que vous avez en lettres de change tirées par les Juifs. Dépouillez-vous pour l'église romaine, vendez vos fourrures pour faire des présens à Notre-Dame de Lorette à plus de quinze cent milles de Kaminiek. Mais n'inondez pas les environs de Kaminiek du sang de vos compatriotes. Car nous pouvons vous assurer que Notre-Dame qui vint autrefois de Jérusalem à la marche d'An-

cone par les airs, ne vous ſaura aucun gré d'avoir déſolé votre patrie.

Soyez encor très perſuadés que ſon fils n'a jamais commandé du mont des Olives, & du torrent de Cédron, qu'on ſe maſſacrât pour lui ſur les bords de la Viſtule.

Votre roi que vous avez choiſi d'une voix unanime, a cédé dans une diète ſolemnelle aux inſtances des plus ſages têtes de la nation qui ont demandé la tolérance. Une puiſſante impératrice le ſeconde dans cette entrepriſe, la plus humaine, la plus juſte, la plus glorieuſe dont l'eſprit humain puiſſe jamais s'honorer. Ils ſont les bienfaicteurs de l'humanité entière, n'en ſoyez pas les deſtructeurs. Voudriez-vous n'être que des homicides ſanguinaires ſous prétexte que vous êtes catholiques ?

Votre primat eſt *catholique* auſſi. Ce mot veut dire univerſel, quoiqu'en effet la religion catholique ne compoſe pas la centiéme partie de l'univers ; mais ce ſage primat a compris que la véritable manière d'être univerſel eſt d'embraſſer dans ſa charité tous les peuples de la terre, & d'être ſurtout l'ami de tous ſes concitoyens. Il a ſu que ſi un homme peut en quelque ſorte, ſans blaſphême, reſſembler à la Divinité, c'eſt en chériſſant tous les hommes dont DIEU eſt également le père. Il a ſenti qu'il était patriote Polonais avant d'être ſerviteur du pape qui eſt le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU. Il s'eſt uni à pluſieurs prélats qui tout catholiques univerſels qu'ils ſont, ont cru que l'on ne doit pas priver ſes frères du droit de citoyens, ſous prétexte qu'ils vont au jardin par une autre allée que vous.

Cette auguſte impératrice qui vient d'établir la tolérance pour la première de ſes loix dans le plus vaſte empire de la terre, ſe joint à votre roi, à votre pri-

mat, à vos principaux palatins, à vos plus dignes évêques, pour vous rendre humains & heureux. Au nom de DIEU & de la nature, ne vous obstinez pas à être barbares & infortunés.

Nous avouons qu'il y a parmi vous de très savans moines qui prétendent que JESUS ayant été supplicié à Jérusalem, la religion chrétienne ne doit être soutenue que par des bourreaux, & qu'ayant été vendu trente deniers par *Judas*, tout chrétien doit les intérêts échus de cet argent à notre saint père le pape successeur de JESUS.

Ils fondent ce droit sur des raisons à la vérité très plausibles, & que nous respectons.

Premiérement, ils disent que l'assemblée étant fondée sur la pierre, & *Simon Barjone* paysan juif, né auprès d'un petit lac juif, ayant changé son nom en celui de *Pierre*, ses successeurs sont par conséquent la pierre fondamentale, & ont à leur ceinture les clefs du royaume des cieux & celles de tous les coffres forts. C'est une vérité dont nous sommes bien loin de disconvenir.

Secondement, ils disent que le juif *Simon Barjone la Pierre*, fut pape à Rome pendant vingt-cinq ans sous l'empire de *Néron* qui ne régna que onze années, ce qui est encor incontestable.

Troisiémement, ils affirment d'après les plus graves historiens chrétiens qui imprimèrent leurs livres dans ce tems-là, livres connus dans tout l'univers, publiés avec privilège, déposés dans la bibliothèque d'*Apollon* Palatin, & loués dans tous les journaux : ils affirment, dis-je, que *Simon Barjone Cépha Lapierre*, arriva à Rome quelque tems après *Simon* vertu de DIEU, ou vertu-DIEU le magicien, que *Simon* vertu-DIEU envoya d'abord un de ses chiens faire ses complimens à *Simon Barjone*, lequel lui envoya sur le

le champ un autre chien le saluer de sa part (*a*); qu'ensuite les deux *Simons* disputèrent à qui ressusciterait un mort; que *Simon* vertu-DIEU ne ressuscita le mort qu'à moitié, mais que *Simon Barjone* le ressuscita entiérement. Cependant selon la maxime *dimidium facti qui bene cepit habet*, Simon vertu-DIEU ayant opéré la moitié de la résurrection prétendit que le plus fort étant fait, *Simon Barjone* n'avait pas eu grand'peine à faire le reste, & qu'ils devaient tous deux partager le prix. C'était au mort d'en juger; mais comme il ne parla point, la dispute restait indécise. *Néron*, pour en décider, proposa aux deux ressusciteurs un prix pour celui qui volerait le plus haut sans ailes. *Simon* vertu-DIEU vola comme une hirondelle; *Barjone Lapierre* qui n'en pouvait faire autant, pria le CHRIST ardemment de faire tomber *Simon* vertu-DIEU & de lui casser les jambes. Le CHRIST n'y manqua pas. *Néron* indigné de cette supercherie, fit crucifier *Lapierre* la tête en-bas. C'est ce que nous racontent *Abdias*, *Marcellus* & *Egesyppus* contemporains, les Thucidides & les Xénophons des chrêtiens. C'est ce qui a été regardé comme voisin d'un article de foi, *vicinus articulo fidei*, pendant plusieurs siécles, ce que les balayeurs de l'église de St. Pierre nous disent encore, ce que les révérends péres capucins annoncent dans leurs missions, ce qu'on croit sans doute à Kaminiek.

Un jésuite de Thorn m'alléguait avant-hier, que c'est le saint usage de l'église chrêtienne, *& que* JESUS-DIEU, *la seconde personne de* DIEU, *a dit charitablement, je suis venu apporter le glaive & non la paix, je suis venu pour diviser le fils & le pére, la fille & la mère &c., qui n'écoute pas l'assemblée soit comme un payen ou un receveur des deniers publics.* L'impératrice de Russie, le roi de Pologne, le prince primat n'écoutent pas l'assemblée, donc on doit sacrifier le sang de l'impératrice, du roi & du primat au sang de

(*a*) Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie.*

JESUS répandu pour extirper de la terre le péché qui la couvre encor de toutes parts.

Ce bon jésuite fortifia cette apologie en m'apprenant qu'ils eurent en 1724 la consolation de faire pendre, décapiter, rouer, brûler à Thorn un très grand nombre de citoyens, parce que de jeunes écoliers avaient pris chez eux une image de la Vierge mère de DIEU, & qu'ils l'avaient laissé tomber dans la boue.

Je lui dis que ce crime était horrible, mais que le châtiment était un peu dur, & que j'y aurais désiré plus de proportion. Ah ! s'écria-t-il avec entousiasme, on ne peut trop venger la famille du DIEU des vengeances; il ne saurait se faire justice lui-même, il faut bien que nous l'aidions. Ce fut un spectacle admirable, tout était plein; nous donnâmes au sortir du théâtre un grand souper aux juges, aux bourreaux, aux geoliers, aux délateurs, & à tous ceux qui avaient coopéré à ce saint œuvre. Vous ne pouvez vous faire une idée de la joie avec laquelle tous ces messieurs racontaient leurs exploits; comme ils se vantaient, l'un d'avoir dénoncé un de ses parens dont il était héritier, l'autre d'avoir fait revenir les juges à son opinion quand il conclut à la mort; un troisiéme & un quatriéme d'avoir tourmenté un patient plus longtems qu'il n'était ordonné. Tous nos pères étaient du souper; il y eut de très bonnes plaisanteries; nous citions tous les passages des Psaumes qui ont rapport à ces exécutions: (a) *Le Seigneur juste coupera leurs têtes.* — (b) *Heureux celui qui éventrera leurs petits enfans encor à la mammelle & qui les écrasera contre la pierre*, &c.

Il m'en cita une trentaine de cette force, après quoi il ajouta, je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas été inquisiteur ; il me semble que j'aurais été bien plus utile à l'église. Ah ! mon révérend père, lui répondis-je, il y a une place encor plus digne de vous, c'est celle de maître des hautes-œuvres ; ces deux char-

(a) Ps. 128. (b) Ps. 136.

ges ne ſont pas incompatibles, & je vous conſeille d'y penſer.

Il me repliqua que tout bon chrétien eſt tenu d'exercer ces deux emplois quand il s'agit de la vierge *Marie*; il cita pluſieurs exemples dans ce ſiécle même, dans ce ſiécle philoſophique, de jeunes gens appliqués à la torture, mutilés, décollés, brûlés, rompus vifs, expirans ſur la roue pour n'avoir pas aſſez révérés les portraits parfaitement reſſemblans de la Ste. Vierge, ou pour avoir parlé d'elle avec inconſidération.

Mes chers Polonais, ne frémiſſez-vous pas d'horreur à ce récit? voilà donc la religion dont vous prenez la défenſe!

Le roi mon maître a fait répandre le ſang, il eſt vrai; mais ce fut dans les batailles, ce fut en expoſant toûjours le ſien; jamais il n'a fait mourir, jamais il n'a perſécuté perſonne pour la vierge *Marie*. Luthériens, calviniſtes, hernoutres, pietiſtes, anabatiſtes, mennoniſtes, millenaires, méthodiſtes, Tartares lamiſtes, Turcs omariſtes, Perſans aliſtes, papiſtes mêmes, tout lui eſt bon pourvu qu'on ſoit un brave homme. Imitez ce grand exemple, ſoyons tous bons amis: & ne nous battons que contre les Turcs quand ils voudront s'emparer de Kaminiek.

Vous dites pour vos raiſons que ſi vous ſouffrez parmi vous des gens qui communient avec du pain & du vin, & qui ne croyent pas que le paraclet procède du père & du fils, bientôt vous aurez des neſtoriens qui appellent *Marie* mère de JESUS, & non mère de DIEU, titre que les anciens Grecs donnaient à *Cibèle*; vous craignez ſurtout de voir renaître les ſociniens, ces impies qui s'en tiennent à l'Evangile, qui n'y ont jamais vu que JESUS s'appellât DIEU, ni qu'il ait parlé de la Trinité, ni qu'il ait rien annoncé de ce

qu'on enseigne aujourd'hui à Rome; ces monstres enfin, qui avec *St. Paul* ne croyent qu'en JESUS, & non en *Bellarmin* & en *Baronius*.

Eh bien, ni le roi ni le prince primat n'ont envoyé chez vous de colonie socinienne; mais quand vous en auriez une, quel grand mal en résulterait-il? Un bon tailleur, un bon fourreur, un bon fourbisseur, un maçon habile, un excellent cuisinier ne vous rendraient-ils pas service s'ils étaient sociniens autant pour le moins que s'ils étaient jansénistes ou hernoutres? N'est-il pas même évident qu'un cuisinier socinien doit être meilleur que tous les cuisiniers du pape? Car si vous ordonnez à un rôtisseur papiste de vous mettre trois pigeons romains à la broche, il sera tenté d'en manger deux & de ne vous en donner qu'un, en disant que trois & un font la même chose; mais le rôtisseur socinien vous fera servir certainement vos trois pigeons; de même un tailleur de cette secte ne fera jamais votre habit d'une aune quand vous lui en donnerez trois à employer.

Vous êtes forcés d'avouer l'utilité des sociniens; mais vous vous plaignez que l'impératrice de Russie ait envoyé trente mille hommes dans votre pays. Vous demandez de quel droit? Je vous réponds que c'est du droit dont un voisin apporte de l'eau à la maison de son voisin qui brûle; c'est du droit de l'amitié, du droit de l'estime, du droit de faire du bien quand on le peut.

Vous avez tiré fort imprudemment sur de petits détachemens de soldats, qui n'étaient envoyés que pour protéger la liberté & la paix. Sachez que les Russes tirent mieux que vous; n'obligez pas vos protecteurs à vous détruire; ils sont venus établir la tolérance en Pologne, mais ils puniront les intolérans qui les reçoivent à coups de fusil. Vous savez que *Catherine II* la tolérante est la protectrice du genre-humain; elle protégera ses soldats, & vous serez les victimes de la plus

haute folie qui soit jamais entrée dans la tête des hommes, c'est celle de ne pas souffrir que les autres délirent autrement que vous. Cette folie n'est digne que de la Sorbonne, des petites-maisons, & de Kaminiek.

Vous dites que l'impératrice n'est pas votre amie, que ses bienfaits qui s'étendent aux extrémités de l'hémisphère, n'ont point été répandus sur vous ; vous vous plaignez que ne vous ayant rien donné, elle ait acheté cinquante mille francs la bibliothèque de Mr. *Diderot* à Paris rue Taranne, & lui en ait laissé la jouissance, sans même exiger de lui une de ces dédicaces qui font bâiller le protecteur & rire le public. Eh ! mes amis, commencez par savoir lire, & alors on vous achètera vos bibliothèques. . . . .

Cætera desunt.

LETTRE SUR LES PANÉGYRIQUES.

Par IRENÉE ALÉTHÈS, professeur en droit dans le canton Suisse d'Uri.

VOus avez raison, Monsieur, de vous défier des panégyriques ; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître, ou ce qui est pis encore, par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse & reçu avec dédain.

Je suis toûjours étonné que le consul *Pline* digne ami de *Trajan*, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, & *Trajan* celle de l'entendre. On dit pour excuser l'un & l'autre, que *Pline* supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours ; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encor trop long d'un quart.

Une ſeule choſe me réconcilie avec ce panégyrique, c'eſt qu'étant prononcé devant le ſénat, & devant les principaux chevaliers Romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs ſuffrages comme ſa plus noble récompenſe, ce diſcours était devenu une eſpèce de traité entre la république & l'empereur; *Pline* en louant *Trajan*, d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfaiſant, l'engageait à l'être toûjours. Et *Trajan* juſtifia *Pline* le reſte de ſa vie.

Euſèbe de Céſarée, voulut deux ſiécles après, faire dans une égliſe en faveur de *Conſtantin* ce que *Pline* avait fait en faveur de *Trajan* dans le capitole: je ne ſais ſi le héros d'*Euſèbe* eſt comparable en rien à celui de *Pline*; mais je ſais que l'éloquence de l'évêque eſt un peu différente de celle du conſul.

„ DIEU, dit-il, a donné des qualités à la matière;
„ d'abord il l'a embellie par le nombre de deux, en-
„ ſuite il l'a perfectionnée par le nombre de trois, en
„ lui donnant la longueur, la largeur, & la profon-
„ deur; puis ayant doublé le nombre de deux, il s'en
„ eſt formé les quatre élémens. Ce nombre de quatre
„ a produit celui de dix; trois fois dix ont fait un
„ mois &c...... la lune ainſi parée de trois fois dix
„ unités qui font trente, reparait toûjours avec un
„ éclat nouveau; il eſt donc évident que notre grand
„ empereur *Conſtantin* eſt le digne favori de DIEU,
„ puiſqu'il a régné trente années.

C'eſt ainſi que raiſon l'évêque auteur de la *préparation évangélique*, dans un diſcours pour le moins auſſi long que celui de *Pline* le jeune.

En général nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très rarement; & encore ce n'eſt que dans des épitres dédicatoires qui ne ſont lues de perſonne, pas même de ceux à qui elles ſont adreſſées.

La méthode des oraifons funèbres eut un grand cours dans le beau fiècle de *Louis XIV*. Il s'éleva un homme éloquent né pour ce genre d'écrire, qui fit non-feulement fupporter fes déclamations, mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il favait tirer de grandes beautés d'un fujet aride. Il imitait ce *Simonides* qui célébrait les Dieux, quand il avait à louer des perfonnages médiocres.

Il eft vrai qu'on voit trop fouvent un étrange contrafte entre les couleurs vraies de l'hiftoire & le vernis brillant des oraifons funèbres. Lifez l'éloge de *Michel le Tellier* chancelier de France dans *Boffuet*; c'eft un fage, c'eft un jufte. Voyez fes actions dans les lettres de madame de *Sévigné*; c'eft un courtifan intrigant & dur, qui trahit la cour dans le tems de la Fronde, & enfuite fes amis pour la cour; qui traita *Fouquet* dans fa prifon avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie & qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le confeil que des avis tyranniques. Le comte de *Grammont*, en le voyant fortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui fort d'une baffe-cour en fe léchant le mufeau teint du fang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contrafte a d'abord jetté quelque ridicule fur les oraifons funèbres; enfuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuieufe d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, & non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'époufe de *Louis XIV* n'était que la fille d'un roi puiffant, & la femme d'un grand-homme. Son oraifon funèbre eft l'une des plus médiocres que *Boffuet* ait compofées. Celles de *Condé* & de *Turenne* ont immortalifé leurs auteurs. Mais qu'avait fait *Anne de Gonzague*, comteffe palatine du Rhin, que *Boffuet* voulut auffi rendre immor-

telle ? Retirée dans Paris elle eût des amans & des amis. Femme d'esprit, elle étala des sentimens hardis tant qu'elle jouit de la santé & de la beauté ; vieille & infirme elle fut dévote. Il importe peut-être assez peu aux nations qu'*Anne de Gonzague* se soit convertie, pour avoir vu un aveugle, une poule & un chien en songe, (*a*) & qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

Louis XIV longtems vainqueur & pacificateur, plus grand dans les revers que modeste dans la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaicteur des arts, législateur, méritait sans doute malgré ses grandes fautes que sa mémoire fût consacrée. Mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que de son vivant : soit que les malheurs de la fin de son règne eussent glacé les orateurs, & indisposé le public ; soit que son panégyrique prononcé en 1671 publiquement par *Pélisson* à l'académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraisons composées après sa mort, soit plutôt que les beaux jours de son règne, l'éclat de sa gloire se répandit sur l'ouvrage de *Pélisson* même. Mais ce qui fut honorable à *Louis XIV*, c'est que de son vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis *Zampieri* dans une reliure d'or. Cet hommage singulier & unanime rendu par des étrangers, sans crainte & sans espérance, était le prix de

(*a*) *NB*. Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit *Bossuet*, qu'il manque un sens aux *Incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, & à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré, où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; & après les approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens de l'église ! &c. Edition de 1749. pag. 315 & 316.

l'encouragement que *Louis XIV* avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

Un académicien Français fit en 1748 le panégyrique de *Louis XV*. Cette piéce a cela de singulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une seule phrase qui sente le déclamateur ou le faiseur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en personne, & de conclure une paix, dans laquelle il ne voulut jamais stipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, supérieure à la politique ordinaire, n'eût pas été célébrée par *Machiavel*; mais elle le fut par un citoyen philosophe. Ce citoyen étant sujet du monarque auquel il rendait justice, craignit que sa qualité de sujet ne le fît passer pour flatteur, il ne se nomma pas; l'ouvrage fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais. On ignora longtems en quelle langue il avait été d'abord écrit; l'auteur fut inconnu, & probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obscur qui fit cet éloge désintéressé.

Vous voulez, monsieur, prononcer dans votre académie le panégyrique de l'impératrice de Russie; vous le pouvez avec d'autant plus de bienséance & de dignité, que n'étant point son sujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis *Zampieri* rendit à *Louis XIV*.

Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses poussins de la gueule d'un chien, & elle entendit cette poule qui disait, non je ne le rendrai jamais. *Voyez pag.* 319. de la même édition.

C'est donc là ce que rapporte cet illustre *Bossuet*, qui s'élevait dans le même tems avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élégant & sensible archevêque de Cambrai. O *Démosthènes* & *Sophocles*, ô *Cicerons* & *Virgiles*! qu'eussiez-vous dit, si dans votre tems, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés?

Elle se signale précisément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de son empire, & surtout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des *Calas* & des *Sirven*, dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

Je remplis mon devoir, monsieur, en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre ; & si c'est une indiscrétion, je commets une faute dont l'impératrice seule poura me savoir mauvais gré, & dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si *Pierre le grand* fut le vrai fondateur de son empire, s'il fit des soldats & des matelots, si l'on peut dire qu'il créa des hommes, on poura dire que *Catherine II* a formé leurs ames.

Elle a introduit dans sa cour les beaux-arts & le goût, ces marques certaines de la splendeur d'un empire ; elle en assure la durée sur le fondement des loix. Elle est la seule de tous les monarques du monde, qui ait rassemblé des députés de toutes les villes d'Europe & d'Asie, pour former avec elle un corps de jurisprudence universelle & uniforme. *Justinien* ne confia qu'à quelques jurisconsultes le soin de rédiger un code ; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les loix qu'ils approuvent, & prévoyant qu'ils chériront à jamais un établissement qui sera leur ouvrage.

C'est dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compassion, à l'humanité que la nature inspire, & que la tyrannie étouffe ; c'est là qu'elle abolit ces supplices si cruels, si recherchés, si disproportionnés aux délits, c'est là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la société ; c'est là qu'elle interdit l'affreux usage de la question, invention odieuse à toutes les ames honnêtes, contraire à la raison humaine & à la

miséricorde recommandée par DIEU même ; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les seuls esclaves, en horreur aux braves Anglais, proscrite dans d'autres états, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui sont esclaves de leurs anciens préjugés, & qui reviennent toûjours les dernières à la nature, & à la vérité en tout genre.

Souveraine absolue elle gémit sur l'esclavage, & elle l'abhorre. Les lumières lui font aisément discerner combien ces loix de servitude apportées autrefois du nord dans une si grande partie de la terre, avilissent la nature humaine, dans quelle misère une nation croupit quand l'agriculture n'est que le partage des esclaves; à quel point les hommes ont été barbares quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons a dégradé le genre-humain.

Elle a senti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, & qui se croit né pour servir le plus petit nombre, ne peut se tirer de cet abime, si on ne lui tend une main favorable. Mille talens périssent étouffés, nul art ne peut être exercé ; une immense multitude est inutile à elle-même & à ses maîtres. Les premiers de l'état, mal servis par des esclaves ineptes, sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie, ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs & tous ces vassaux grossiers de leur couronne, lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin, un astronome Arabe, un musicien d'Italie, une horloge de Perse, & que des courtiers Juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de *Catherine* a conçu le dessein d'être la libératrice du genre-humain dans l'espace de plus de onze

cent mille de nos grandes lieues quarrées : Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force, mais par la feule raifon. Elle invite les grands feigneurs de fon empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres : elle en donne l'exemple, elle affranchit des ferfs de fes domaines, elle arrache plus de cinq cent mille efclaves à l'églife fans la faire murmurer, & en la dédommageant ; elle la rend refpectable en la fauvant du reproche que la terre entière lui faifait, d'affervir les hommes qu'elle devait inftruire & foulager.

„ Les fujets de l'églife, dit-elle dans une de fes
„ lettres, fouffrant des vexations fouvent tyranniques,
„ auxquelles les fréquens changemens de maîtres con-
„ tribuaient beaucoup, fe révoltèrent vers la fin du
„ règne de l'impératrice *Elizabeth*, & ils étaient à
„ mon avénement plus de cent mille en armes. C'eft ce
„ qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de changer
„ entiérement l'adminiftration des biens du clergé,
„ & de fixer fes revenus. *Arsène*, évêque de Roftou,
„ s'y oppofa, pouffé par quelques-uns de fes confrè-
„ res, qui ne trouvèrent pas à propos de fe nommer.
„ Il envoya deux mémoires où il voulait établir le
„ principe abfurde des deux puiffances. Il avait déja
„ fait cette tentative du tems de l'impératrice *Eliza-*
„ *beth*; on s'était contenté de lui impofer filence, mais
„ fon infolence & fa folie redoublant, il fut jugé par
„ le métropolitain de Novogorod, & par le fynode
„ entier, condamné comme fanatique, coupable d'une
„ entreprife contraire à la foi orthodoxe, autant qu'au
„ pouvoir fouverain ; déchu de fa dignité & de la prê-
„ trife, & livré au bras féculier. Je lui fis grace, &
„ je me contentai de le réduire à la condition de
„ moine. "

Telles font, monfieur, fes propres paroles ; il en réfulte qu'elle fait foutenir l'églife & la contenir ; qu'elle refpecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle

protège le laboureur autant que le prêtre; que tous les ordres de l'état doivent la bénir.

J'aurai encor l'indiſcrétion de tranſcrire ici un paſſage d'une de ſes lettres.

„ La tolérance eſt établie chez nous, elle fait loi „ de l'état; il eſt défendu de perſécuter. Nous avons, „ il eſt vrai, des fanatiques, qui faute de perſécution, „ ſe brûlent eux-mêmes; mais ſi ceux des autres pays „ en faiſaient autant, il n'y aurait pas grand mal, le „ monde en ſerait plus tranquille, & *Calas* n'aurait „ pas été roué. "

Ne croyez pas qu'elle écrive ainſi par un entouſiaſme paſſager & vain qu'on déſavoue enſuite dans la pratique, ni même par le déſir louable d'obtenir dans l'Europe les ſuffrages des hommes qui penſent & qui enſeignent à penſer. Elle poſe ces principes pour baſe de ſon gouvernement. Elle a écrit de ſa main dans le conſeil de légiſlation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

„ Dans un grand empire, qui étend ſa domination „ ſur autant de peuples divers qu'il y a de différentes „ croyances parmi les hommes, la faute la plus nui- „ ſible ſerait l'intolérance. " Remarquez qu'elle n'héſite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai preſque dit des délits. Ainſi une impératrice deſpotique détruit dans le fond du nord la perſécution & l'eſclavage. Tandis que dans le midi.....

Jugez après cela, monſieur, s'il ſe trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne ſera pas prêt de ſigner le panégyrique que vous méditez. Non-ſeulement cette princeſſe eſt tolérante, mais elle veut que ſes voiſins le ſoient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir ſuprême pour établir la liberté de conſcience. C'eſt la plus grande époque que je connaiſſe dans l'hiſtoire moderne.

C'eſt à-peu-près ainſi que les anciens Perſans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût-à-Dieu qu'au-lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucaſe vers les Alpes & les Pyrénées pour tout ravager, on vît deſcendre aujourd'hui des armées pour renverſer le tribunal de l'inquiſition, tribunal plus horrible que les ſacrifices de ſang humain tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie ſupérieur veut faire entendre à ſes voiſins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphyſiques inintelligibles, qui ſont les filles de l'abſurdité, ſont les mères de la diſcorde, & que l'égliſe au-lieu de dire, je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix & non le glaive. Auſſi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diſſidens.

J'ignore quelles ſuites aura la querelle qui diviſe la Pologne, mais je n'ignore pas que tous les eſprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuſe qui enſeigne aux hommes à regarder DIEU comme leur père commun, & à le ſervir en paix ſans inquiéter, ſans avilir, ſans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je ſais encor que le roi Pologne eſt un prince philoſophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Ruſſie, un prince fait pour rendre les Polonais heureux, ſi jamais ils conſentent à l'être. Je ne me mêle point de politique ; ma ſeule étude eſt celle du bonheur du genre-humain, &c. &c.

DES SINGULARITÉS DE LA NATURE. (a)

ON ſe propoſe ici d'examiner pluſieurs objets de notre curioſité avec la défiance qu'on doit avoir de tout ſyſtême, juſqu'à-ce qu'il ſoit démontré aux yeux ou à la raiſon. Il faut bannir autant qu'on le poura toutes plaiſanteries dans cette recherche. Les railleries ne ſont pas des convictions ; les injures encor moins. Un médecin plus connu par ſon imagination impétueuſe que par ſa pratique, en écrivant contre le célèbre *Linneus* qui range dans la même claſſe l'hippopotame, le porc & le cheval, lui dit : *cheval toi-même.* Je l'interrompis lorſqu'il liſait cette phraſe, & je lui dis : „ Vous m'avouerez que ſi Mr. *Linneus* eſt „ un cheval, c'eſt le premier des chevaux. " Il n'eſt pas adroit de débuter par de telles épithètes, & il n'eſt pas honnête de conclure par elles.

L'examen de la nature n'eſt pas une ſatyre. Tenons-nous ſeulement en garde contre les apparences qui trompent ſi ſouvent, contre l'autorité magiſtrale qui veut ſubjuguer, contre le charlataniſme qui accompagne & qui corrompt ſi ſouvent les ſciences ; contre la foule crédule qui eſt pour un tems l'écho d'un ſeul homme.

Souvenons-nous que les tourbillons de *Deſcartes* ſe ſont évanouis ; qu'il ne reſte rien de ſes trois élémens, preſque rien de ſa deſcription de l'homme, que deux de ſes loix du mouvement ſont fauſſes, que ſon ſyſtême ſur la lumière eſt erroné, que ſes idées innées ſont rejettées, &c. &c. &c.

(a) La plûpart de ces articles ſe retrouvent dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* ; mais avec de grandes différences.

Songeons que les ſyſtêmes de *Burnet*, de *Woodward*, de *Whilſton* ſur la formation de la terre n'ont pas aujourd'hui un partiſan, qu'on commence en Allemagne même à regarder les monades, l'harmonie préétablie, & la théodicée de l'ingenieux & profond *Leibnitz* comme des jeux d'eſprit oubliés en naiſſant dans tout le reſte de l'Europe. Plus on a découvert de vérités dans le ſiécle de *Newton*, plus on doit bannir les erreurs qui ſouilleraient ces vérités. On a fait une ample moiſſon, mais il faut cribler le froment & rejetter l'yvraie.

Dans la phyſique comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter. C'eſt le premier précepte d'*Ariſtote* & de *Deſcartes*. Mais on a cru en France que *Deſcartes* était l'inventeur de cette maxime.

Examinons par nos yeux & par ceux des autres. Craignons enſuite d'établir des règles générales. Celui qui n'ayant vu que des bipèdes & des quadrupèdes, enſeignerait que la génération ne s'opère que par l'union d'un mâle & d'une femelle, ſe tromperait lourdement.

Celui qui avant l'invention de la greffe aurait affirmé que les arbres ne peuvent jamais porter que des fruits de leur eſpèce, n'aurait avancé qu'une erreur.

Il y a près d'un ſiécle qu'on crut avoir découvert un ſatellite de Vénus. Depuis, un célèbre obſervateur Anglais vit ou crut voir ce ſatellite; on a cru auſſi le voir en France: cependant les aſtronomes n'en ont rien vu. Il peut exiſter. Mais attendons.

L'analogie pourait attribuer à plus forte raiſon un ſatellite à Mars, qui eſt beaucoup plus éloigné du ſoleil que nous. Ce ſatellite ſerait plus aiſé à découvrir; cependant on ne l'a jamais apperçu. Le plus ſûr eſt donc toûjours de n'être ſûr de rien, ni dans le ciel ni ſur la terre, juſqu'à-ce qu'on en ait des nouvelles bien conſtatées.

Caliginoſa

Caliginosa nocte premit Deus : DIEU couvre, dit *Horace*, ses secrets d'une nuit profonde.

M'apprendra-t-on jamais par quels subtils ressorts
L'Eternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère
N'ont jamais dépouillé leur cruel caractère;
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Comment ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage Duféy parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive?
. . . .
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digère,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines?
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau;
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Ce n'est point là ce qu'on appelle *la raison paresseuse*; c'est la raison éclairée & soumise qui fait qu'un être chétif ne peut pénétrer l'infini. Un fétu suffit pour nous démontrer notre impuissance. Il nous est donné de mesurer, calculer, peser & faire des expériences;

Mais souvenons-nous toujours que le sage *Hippocrate* commença ses aphorismes par dire que *l'expérience est trompeuse*; & qu'*Aristote* commença sa métaphysique par ces mots, *qui cherche à s'instruire doit savoir douter.*

Pour voir de quels effets étonnans la nature est capable, examinons quelques-unes de ses productions qui sont sous nos mains, & cherchons (en doutant) quels résultats évidens nous en pourions former.

CHAPITRE PREMIER.

Des pierres figurées.

CEs pierres, soit agathes, soit espèces de marbres & de cailloux, sont fort communes; on les appelle *dendrites* quand elles représentent des arbres, *herborisées* ou *arborisées* lorsqu'elles ne figurent que de petites plantes, *zoomorfites* quand le jeu de la nature leur a imprimé la ressemblance imparfaite de quelques animaux. On pourait nommer *domatistes* celles qui représentent des maisons. Il y en a quelques-unes de très étonnantes de cette espèce. J'en ai vu une sur laquelle on discernait un arbre chargé de fruits, & une face d'homme très mal dessinée, mais reconnaissable.

Il est clair que ce n'est ni un arbre, ni une maison qui a laissé l'empreinte de son image sur ces petites pierres dans le tems qu'elles pouvaient avoir de la mollesse & de la fluidité. Il est évident qu'un homme n'a pas laissé son visage sur une agathe. Cela seul démontre que la nature exerce dans le genre des fossiles, comme dans les autres, un empire dont nous ne pouvons révoquer en doute la puissance, ni démêler les ressorts.

Dire qu'on a vu fur ces dendrites des empreintes de feuilles d'arbres qui ne croiffent qu'aux Indes, n'eft-ce pas avancer une chofe peu prouvée ? Une telle fiction n'eft-elle pas la fuite du roman imaginé par quelques-uns, que la mer des Indes eft venue autrefois en Allemagne, dans les Gaules & dans l'Efpagne ? Les Huns & les Goths y font bien venus : oui, mais la mer ne voyage pas comme les hommes. Elle gravite éternellement vers le centre du globe. Elle obéit aux loix de la nature. Et quand elle aurait fait ce voyage, comment aurait-elle apporté des feuilles des Indes pour les dépofer fur des agathes de Bohême ? Nous commençons par cette obfervation ; parce qu'elle nous fervira plus qu'aucune autre à nous défier de l'opinion que les petits poiffons des mers les plus éloignées font venus habiter les carrières de Montmartre & les fommets des Alpes & des Pyrénées. Il y a eu fans doute de grandes révolutions fur ce globe : mais on aime à les augmenter : on traite la nature comme l'hiftoire ancienne, dans laquelle tout eft prodige.

CHAPITRE SECOND.

Du corail.

EST-on bien fûr que le corail foit une production d'infectes, comme il eft indubitable que la cire eft l'ouvrage des abeilles ? On a trouvé de petits infectes dans les pores du corail ; mais où n'en trouve-t-on pas ? Les creux de tous les arbres en fourmillent, les vieilles murailles font tapiffées de républiques ; mais ces petits animaux n'ont pas formé les murailles & les arbres ? On ferait bien mieux fondé fi on voyait un vieux fromage de Saffenage pour la première fois, à fuppofer que les mites innombrables qu'il renferme, ont produit ce fromage.

Un de ceux qui ont dit que les coraux étaient composés de petits vers, prétendit en même tems que le lapis était fait d'ossemens de morts, parce qu'on avait découvert quelques lapis imparfaits auprès d'un ancien cadavre. Il se pourait bien que les coraux ne fussent pas plus l'ouvrage d'un ver, que le lapis n'est l'ouvrage d'un os de mort.

Mille insectes viennent se loger dans les éponges sur le bord de la mer; mais ces insectes ont-ils produit les éponges? De très habiles naturalistes *croyent* le corail un logement que des insectes se sont bâti. D'autres s'en tiennent à l'ancienne opinion que c'est un végétal, & le témoignage des yeux est en leur faveur.

CHAPITRE TROISIÉME.

Des polipes.

EST-il bien avéré que les lentilles d'eau qu'on a nommées *polipes d'eau douce*, soient de vrais animaux? Je me défie beaucoup de mes yeux & de mes lumières; mais je n'ai jamais pu appercevoir jusqu'à présent dans ces polipes que des espèces de petits joncs très fins qui semblent tenir de la nature des sensitives. L'héliotrope ou la fleur au soleil qui souvent se tourne d'elle-même du côté de cet astre, a pu paraitre d'abord un phénomène aussi extraordinaire que celui des polipes. La mimose des Indes qui semble imiter le mouvement des animaux, n'est pourtant point dans le genre animal. La petite progression très lente & très faible qu'on remarque dans les polipes nageant dans un gobelet d'eau, n'approche pas de la progression beaucoup plus rapide & plus visible des petites pierres plates qui descendent des bords d'un plat dans le mi-

lieu, quand ce plat est rempli de vinaigre. Les bras du polipe pouraient bien n'être que des ramifications, ses têtes de simples boutons, son estomac des fibres creuses, ses mouvemens des ondulations de ces fibres. Les petits insectes que cette plante semble quelquefois avaler, peuvent entrer dans sa subsistance pour s'y nourrir & y périr, aussi-bien qu'être attirés par cette subsistance pour être mangés par elle. Le polipe subsiste très bien sans que ces petits insectes tombent dans ses fibres, il n'a donc pas besoin d'alimens: on peut donc croire qu'il n'est qu'une plante. Ce qu'on a pris pour ses œufs peut n'être que de la graine. Sa reproduction par bouture paraît indiquer que c'est une simple plante. Enfin elle jette des rameaux quand on l'a retournée comme on retourne un gant: certainement la nature ne l'a pas faite pour être ainsi retournée par nos mains; & il n'y a rien là qui sente l'animalité.

Feu Mr. *Dufey* avait sur sa cheminée une belle garniture de polipes de la grande espèce dans des vases. Ses parens & moi nous regardions de tous nos yeux, & nous lui disions que nous ressemblions à *Sancho Pança* qui ne voyait que des moulins à vent où son son maître voyait des géans armés. Notre incrédulité ne doit pourtant pas dépouiller ces polipes de la dignité d'animaux. Des expériences frappantes déposent pour eux. Je ne prétends pas leur ravir leurs titres; mais ont-ils la sensibilité & la perception qui distinguent le règne animal du végétal? Reconnaissons-nous pour nos confrères des gens qui n'ont pas avec nous la moindre ressemblance? Certainement le flûteur de Mr. *Vaucanson* a plus l'air d'un homme qu'un polipe n'a l'air d'un animal. Peut-être devrait-on n'accorder la qualité d'animal qu'aux êtres qui feraient toutes les fonctions de la vie, qui manifesteraient du sentiment, des désirs, des volontés & des idées.

Il est bon de douter encore jusqu'à ce qu'un nombre

suffisant d'expériences réitérées nous ait convaincus, que ces plantes aquatiques sont des êtres doués de sentimens, de perception, & des organes qui constituent l'animal réel. La vérité ne peut que gagner à attendre.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Des limaçons.

LA reproduction de ces polipes, qui se fait comme celle des peupliers & des saules, est bien moins merveilleuse que la renaissance des têtes des limaçons incoques. Qu'il revienne une tête à un animal assez gros, visiblement vivant, & dont le genre n'est point équivoque (*a*), c'est là un prodige inoui; mais un prodige qu'on ne peut contester. Il n'y a point là de supposition à faire, point de microscope à employer, point d'erreurs à craindre. La raison humaine, & surtout la raison de l'école, est confondue par le témoignage des yeux. On croit la tête dans tous les êtres vivans le principe, la cause de tous les mouvemens, de toutes les sensations, de toutes les perceptions: ici c'est tout le contraire. La tête qui va renaître reçoit du reste du corps en quinze ou vingt jours des fibres, des nerfs, une liqueur circulante qui tient lieu de sang, une bouche, des dents, des télescopes, des yeux, un cerveau, des sensations, des idées, je dis des idées, car on ne peut sentir sans avoir une idée au moins confuse que l'on sent. Où sera donc désormais le principe de l'animal? Sera-t-on forcé de revenir à *l'harmonie* des Grecs? Et dix mille volu-

(*a*) J'ai coupé la tête entière à quinze limasses incoques, toutes ont repris des têtes en moins de six semaines, les unes plus tôt, les autres plus tard. Aucun limaçon à coquille n'a reproduit de tête. Un seul à qui je n'avais

mes de métaphysique deviendront-ils absolument inutiles ?

Si du moins la reproduction de ces têtes pouvait forcer certains hommes à douter, les colimaçons auraient rendu un grand service au genre-humain.

CHAPITRE CINQUIÉME.

Des huîtres à l'écaille.

LEs huîtres sont un grand prodige pour nous, non pas pour la nature. Un animal toûjours immobile, toûjours solitaire, emprisonné entre deux murs aussi durs qu'il est mou, qui fait naître ses semblables sans copulation, & qui produit des perles sans qu'on sache comment, qui semble privé de la vue, de l'ouie, de l'odorat & des organes ordinaires de la nourriture : Quelle enigme ! On les mange par centaines sans faire la moindre réflexion sur leurs singulières propriétés. Il faudrait faire sur eux les mêmes tentatives que sur les limaçons, leur couper sur leur rocher ce qui leur sert de tête, refermer ensuite leur écaille, & voir au bout d'un mois ce qui leur sera arrivé. Sont-ils des zoophites ? Quelles bornes divisent le végétal & l'animal ? Où commence un autre ordre de choses ? Quelle chaîne lie l'univers ? Mais y a-t-il une chaîne ? Ne voit-on pas une disproportion marquée entre les planètes & leurs distances ? Entre la nature brute & l'organisée ? Entre la matière végétante & la sensible, entre la sensible & la pensante ? Qui sait si elles se touchent,

coupé la tête qu'entre les quatre antennes, a reproduit la partie de tête coupée. Les expériences sur les limasses sont les plus étonnantes qu'on ait jamais faites, & on n'est pas au bout. *NB.* On m'a fait appercevoir depuis que je n'avais coupé que la peau de leurs têtes, & que cette enveloppe seule s'est reproduite.

qui sait s'il n'y a pas entr'elles un infini qui les sépare ? Qui saura jamais seulement ce que c'est que la matière ?

CHAPITRE SIXIÉME.

Des abeilles.

JE ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête.

Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une Messaline qui avait un serrail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières*, ce qui n'est pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ cinq mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte. On a dit encor, que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine : mère de trois espèces.

Tous les naturalistes avaient avant lui répété cette invention. Enfin il est venu un homme qui étant possesseur de six cent ruches, a mieux examiné son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse, qu'on ne connait

guères mieux que celle des fourmis. Cet homme eſt Mr. *Simon* qui ne ſe pique de rien, qui écrit très ſimplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en ſait plus que Mr. le prieur de Jonval, & que Mr. le comte du Spectacle de la nature, il a examiné ſes abeilles pendant vingt années; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une eſpèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui préſident aux ouvrages; il les a vus, il les a deſſinés, & il renvoye aux *Mille & une nuits* & à l'*Hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſerrail. Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières partagées en mâles & en femelles, qui forment le corps de la république. Ce ſont les abeilles femelles qui dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Il eſt très vraiſemblable que Mr. *Simon* a raiſon. Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toûjours le véritable. Je me ſoucie d'ailleurs fort peu du roi & de la reine. J'aurais mieux aimé que tous ces raiſonneurs m'euſſent appris à guérir mes abeilles, dont la plûpart moururent il y a deux ans pour avoir trop ſucé des fleurs de tilleul.

On nous a trompés ſur tous les objets de notre curioſité, depuis les éléphans juſqu'aux abeilles & aux fourmis, comme on nous a donné des contes arabes pour l'hiſtoire depuis *Séſoſtris* juſqu'à la donation de *Conſtantin*, & depuis *Conſtantin* & ſon *labarum* juſqu'au pacte que le maréchal *Fabert* fit avec le diable. Preſque tout eſt obſcurité dans les origines des animaux, ainſi

que dans celles des peuples ; mais quelque opinion qu'on embrasse sur les abeilles & sur les fourmis, ces deux républiques auront toûjours de quoi nous étonner & de quoi humilier notre raison. Il n'y a point d'insecte qui ne soit une merveille inexplicable.

On trouve dans les proverbes attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages. Les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson ; le liévre, peuple faible qui couche sur des pierres ; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes ; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des liévres, qui ne couchent point sur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toûjours une abeille à une sauterelle.

CHAPITRE SEPTIÉME.

De la pierre.

LA nature se joue à former autant de sortes de pierres que d'animaux. Elle produit des pierres qui ressemblent à des lentilles & qu'on appelle *lenticulaires*, des cubes, des cailloux ronds, des pierres un peu ressemblantes à des langues, & qu'on a nommées *glossopètres*, d'autres qui ont la forme approchante d'un œuf, d'autres dont la figure est celle de l'oursin de mer. Il y en a beaucoup de tournées en spirales. On leur a donné très improprement le nom de *cornes d'Ammon* : car dans toutes les sciences on a eu la petite vanité d'imposer des noms fastueux aux choses les plus communes. Ainsi les chymistes ont appellé

une préparation de plomb, *du sucre de Saturne*, comme un bourgeois ayant acheté une charge prend le titre de *haut* & de *puissant seigneur* chez son notaire.

J'ai vu de ces cornes d'Ammon qui paraissent nouvellement formées & qui ne sont pas plus grandes que l'ongle du petit doigt. J'en ai vu d'à demi formées & qui pèsent vingt livres. J'en ai vu qui font une volute parfaite, d'autres qui ont la forme d'un serpent entortillé sur lui-même, aucune qui ait l'air d'une corne. On a dit que ces pierres sont l'ancien logement d'un poisson qui ne se trouve qu'aux Indes, que par conséquent la mer des Indes a couvert nos campagnes; nous en avons déja parlé & nous demandons encore, si cette manière d'expliquer la nature est bien naturelle?

Il y a des coquilles nommées *conchæ veneris*, conques de Vénus, parce qu'elles ont une fente oblongue doucement arrondie aux deux bouts. L'imagination galante de quelques physiciens leur a donné un beau titre; mais cette dénomination ne prouve pas que ces coquilles soient les dépouilles des dames.

CHAPITRE HUITIÉME.

Du caillou.

QUel suc pierreux forme ces cailloux de mille espèces différentes? Pourquoi dans plusieurs de nos campagnes ne voit-on pas un seul caillou, & que d'autres à peu de distance en sont couvertes? Pourquoi en Amérique, vers la rivière des Amazones, n'en trouve-t-on pas un seul dans l'espace de cinq cent lieues?

Au milieu de nos champs nous découvrons souvent des cailloux énormes, depuis trois pieds jusqu'à vingt de diamètre ; & à côté il y en a qui paraissent aussi anciens & qui n'ont pas un demi-pouce d'épaisseur. D'autres n'ont que deux ou trois lignes de diamètre. Leur pesanteur spécifique est inégale ; elle approche dans les uns de celle du fer, dans d'autres elle est moindre, & dans quelques-uns plus forte.

Quelque pesant, quelque opaque, quelque lisse qu'un caillou puisse être, il est percé comme un crible. Si l'or & les diamans ont autant & plus de pores que de substance, à plus forte raison le caillou est-il percé dans toutes ses dimensions ; & un million d'ouvertures dans un caillou peut fournir autant d'asyles à des insectes imperceptibles. C'est un assemblage de parties homogènes dont résulte une masse souvent inébranlable au marteau. Il est vitrifiable à la longue à un feu de fournaise, & on voit alors que ses parties constituantes sont une espèce de crystal ; mais quelle force avait joint ces petits crystaux ? D'où résultait ce corps si dur que le feu a divisé ? Est-ce l'attraction qui rendait toutes ses parties si unies entr'elles & si compactes ? Cette attraction démontrée entre le soleil & les planètes, entre la terre & son satellite, agit-elle entre toutes les parties du globe, tandis qu'elle pénètre au centre du globe entier ? Est-elle le premier principe de la cohésion des corps ? est-elle avec le mouvement la première loi de la nature ? C'est ce qui paraît le plus probable ; mais que cette probabilité est encor loin d'une conviction lumineuse !

CHAPITRE NEUVIÉME.

De la roche.

IL y a plusieurs sortes de roches qui forment la chaîne des Alpes & des autres montagnes, par lesquelles les Alpes se rejoignent aux Pyrénées. Je ne parlerai dans cet article que de la fameuse opération d'*Annibal* sur le haut des Alpes. Une pointe de roche escarpée lui fermait le passage. Il la rendit calcinable, ou du moins facile à diviser par le fer, en l'échauffant par un grand feu & en y versant du vinaigre.

Les siécles suivans ont douté de la possibilité du fait. Tout ce que je sais, c'est qu'ayant pris des éclats d'une de ces roches à grains qui composent la plus grande partie des Alpes, je la mis dans un vase rempli d'un vinaigre bouillant, elle devint en peu de minutes presque friable comme du sable. Elle se pulvérisa entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puisse faire l'expérience d'*Annibal*.

CHAPITRE DIXIÉME.

Des montagnes, de leur nécessité & des causes finales.

IL y a une très grande différence entre les petites montagnes isolées & cette chaine continue de rochers qui régnent sur l'un & sur l'autre hémisphère. Les isolées sont des amas hétérogènes composés de matières étrangères, entassés sans ordre, sans couches réguliè-res. On y trouve des restes de végétaux, d'animaux terrestres & aquatiques ou pétrifiés, ou friables, des

bitumes, des débris de minéraux. Ce sont pour la plûpart des volcans, des éruptions de la terre, des excrescences causées par des convulsions, leurs sommets sont rarement en pointes; leurs flammes contiennent des soufres qui s'allument.

La grande chaîne au contraire est formée d'un roc continu, tantôt ressemblant au caillou, tantôt à la roche à grains, tantôt au grès. Elle s'élève & s'abaisse par intervalles. Ses fondemens sont probablement aussi profonds que ses cimes sont élevées. Elle paraît une piéce essentielle à la machine du monde, comme les os le sont aux quadrupèdes & aux bipèdes. C'est autour de leurs faîtes que s'assemblent les nuages & les neiges, qui de-là, se répandant sans cesse, forment tous les fleuves, & toutes les fontaines dont on a si longtems & si faussement attribué la source à la mer.

Sur ces hautes montagnes dont la terre est couronnée, point de coquilles, point d'amas confus de végétaux pétrifiés, excepté dans quelques crevasses profondes où le hazard a jetté des corps étrangers.

Les chaînes de ces montagnes qui couvrent l'un & l'autre hémisphère ont une utilité plus sensible. Elles affermissent la terre; elles servent à l'arroser, elles renferment à leurs bases tous les métaux, tous les minéraux.

Qu'il soit permis de remarquer à cette occasion, que toutes les piéces de la machine de ce monde semblent faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejettées par *Epicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir; mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux

la bouche n'eſt point faite pour parler, pour manger, l'eſtomac pour digérer, le cœur pour recevoir le ſang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là pourtant avouaient que les tailleurs leur faiſaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maiſons pour les loger; & ils oſaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence univerſelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas ſans doute abuſer des cauſes finales: on ne doit pas dire, comme Mr. le prieur dans le *Spectacle de la nature*, que les marées ſont données à l'Océan pour que les vaiſſeaux entrent plus aiſément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne ſe corrompe: car la Méditerranée n'a point de flux & de reflux, & ſes eaux ne ſe corrompent point.

Pour qu'on puiſſe s'aſſurer de la fin véritable pour laquelle une cauſe agit, il faut que cet effet ſoit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaiſſeaux en tout tems & ſur toutes les mers; ainſi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaiſſeaux. Nous avons remarqué ailleurs que les nez n'avaient pas été faits pour porter des lunettes, ni les mains pour être gantées; on ſent combien il ſerait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuſter aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru ſi tard; mais il eſt bien évident que ſi les nez n'ont pas été faits pour les béſicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles ſont viſiblement deſtinées à tous les uſages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muſcle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des cauſes finales.

Il paraît bien difficile ſurtout, que les organes de la génération ne ſoient pas deſtinées à perpétuer les eſpèces. Ce méchaniſme eſt bien admirable; mais la ſenſation que la nature a jointe à ce méchaniſme eſt plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaiſir eſt divin, & que ce plaiſir eſt une cauſe finale, par laquelle ſont produits ſans ceſſe ces êtres ſenſibles qui n'ont pu ſe donner la ſenſation.

Cet *Epicure* était un grand-homme pour ſon tems; il vit ce que *Deſcartes* a nié, ce que *Gaſſendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement ſans vuide. Il conçut la néceſſité des atomes pour ſervir de parties conſtituantes aux eſpèces invariables. Ce ſont là des idées très philoſophiques. Rien n'était ſurtout plus reſpectable que la morale des vrais épicuriens; elle conſiſtait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la ſageſſe, & dans l'amitié, ſans laquelle la vie eſt un fardeau. Mais pour le reſte de la phyſique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admiſſible que la matière cannelée de *Deſcartes*.

Enfin les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémiſphères, & plus de ſix cent fleuves qui coulent juſqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui deſcendent de ces mêmes réſervoirs, & qui groſſiſſent les fleuves après avoir fertiliſé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même ſource, & qui abreuvent le genre animal & le végétal, tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaiſon d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cryſtallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les ſons, les routes du ſang dans nos veines, la ſyſtole & la diaſtole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

CHAPITRE

CHAPITRE ONZIÉME.

De la formation des montagnes.

ON ne s'eſt pas contenté de dire que notre terre avait été originairement de verre. *Maillet* a imaginé que nos montagnes avaient été faites par le flux, le reflux & les courans de la mer.

Cette étrange imagination a été fortifiée dans l'*Hiſtoire naturelle*, imprimée au Louvre, comme un enfant inconnu & expoſé eſt quelquefois recueilli par un grand ſeigneur; mais le public philoſophe n'a pas adopté cet enfant, & il eſt difficile à élever. Il eſt trop viſible que la mer ne fait point une chaîne de roches ſur la terre. Le flux peut amonceler un peu de ſable, mais le reflux l'emporte. Des courans d'eau ne peuvent produire lentement dans des ſiecles innombrables une ſuite immenſe de rochers néceſſaires dans tous les tems. L'Océan ne peut avoir quitté ſon lit creuſé par la nature, pour aller élever au-deſſus des nues les rochers de l'Immaüs & du Caucaſe. L'Océan une fois formé, une fois placé, ne peut pas plus quitter la moitie du globe pour ſe jetter ſur l'autre, qu'une pierre ne peut quitter la terre pour aller dans la lune.

Sur quelles raiſons apparentes appuye-t-on ce paradoxe? Sur ce qu'on prétend que dans les vallées des Alpes les angles ſaillans d'une montagne à l'occident, répondent aux angles rentrans d'une montagne à l'orient. Il faut bien, dit-on, que les courans de la mer ayent produit ces angles. La concluſion eſt hazardée. Le fait peut être vrai dans quelques vallons étroits; il ne l'eſt pas dans le grand baſſin de la Savoie & du lac de Genève; il ne l'eſt pas dans la grande vallée de l'Arno autour de Florence; mais à quelles branches ne ſe prend-on pas quand on ſe noye dans les ſyſtêmes!

Il vaudrait autant avancer que les montagnes ont produit les mers, que de prétendre que les mers ont produit les montagnes.

Quel eſt donc le véritable ſyſtême ? Celui du grand-Etre qui a tout fait, & qui a donné à chaque élément, à chaque eſpèce, à chaque genre ſa forme, ſa place, & ſes fonctions éternelles. Le grand-Etre qui a formé l'or & le fer, les arbres, l'herbe, l'homme & la fourmi, a fait l'Océan & les montagnes. Les hommes n'ont pas été des poiſſons, comme le dit *Maillet*; tout a été probablement ce qu'il eſt par des loix immuables. Je ne puis trop répéter que nous ne ſommes pas des Dieux qui puiſſions créer un univers avec la parole.

Il eſt très vrai que d'anciens ports ſont comblés, que la mer s'eſt retirée de Carthage, de Roſette, des deux Sirtes, de Ravenne, de Fréjus, d'Aiguemortes, &c. Elle a englouti des terrains, elle en a laiſſé d'autres à découvert. On triomphe de ces phénomènes; on conclut que l'Océan a caché pendant des ſiécles le mont Taurus & les Alpes ſous ſes flots. Quoi! parce que des atterriſſemens auront reculé la mer de pluſieurs lieues, & qu'elle aura inondé d'un autre côté quelques terrains bas, on nous perſuadera qu'elle a inondé le continent pendant des milliers de ſiécles ? Nous voyons des volcans, donc tout le globe a été en feu! Des tremblemens de terre ont englouti des villes, donc tout l'univers a été la proie des flammes! Ne doit-on pas ſe défier d'une telle concluſion ? Les accidens ne ſont pas des règles générales.

L'illuſtre & ſavant auteur de l'*Hiſtoire naturelle* dit à la fin de la théorie de la terre, page 124. *Ce ſont les eaux raſſemblées dans la vaſte étendue des mers, qui par le mouvement continuel du flux & du reflux, ont produit les montagnes, les vallées, &c.*

Mais aussi voici comme il s'exprime pag. 139. „ Il
„ y a sur la surface de la terre des contrées élevées
„ qui paraissent être des points de partage marqués
„ par la nature pour la distribution des eaux. Les envi-
„ rons du mont St. Godard sont un de ces points en
„ Europe ; un autre point, est le pays situé entre les
„ provinces de Belozera & de Vologda en Russie,
„ d'où descendent des rivières dont les unes vont à la
„ mer Noire, & d'autres à la mer Caspienne, &c. "

Il enseigne donc ici que cette grande chaîne de montagnes prolongée d'Espagne en Tartarie, est une piéce essentielle à la machine du monde. Il semble se contredire dans ces deux assertions ; il ne se contredit pourtant pas; car en avouant la nécessité des montagnes pour entretenir la vie des animaux & des végétaux, il suppose que *les eaux du ciel détruisent peu-à-peu l'ouvrage de la mer*, & *ramenant tout au niveau*, *rendront un jour notre terre à la mer*, *qui s'en emparera successivement*, *en laissant à découvert de nouveaux continens*, &c.

Voilà donc, selon lui, notre Europe privée des Alpes & des Pyrénées & de toutes leurs branches. Mais en supposant cette chaîne de montagnes écroulée, dispersée sur notre continent, n'en élévera-t-elle pas la surface ? Cette surface ne sera-t-elle pas toûjours au-dessus du niveau de la mer ? comment la mer en violant les loix de la gravitation & celle des fluides, viendra-t-elle se placer chez les Basques sur les débris des Pyrénées ? Que deviendront les habitans hommes & animaux quand l'Océan se sera emparé de l'Europe ? Il faudra donc qu'ils s'embarquent pour aller chercher les terrains que les mers auront abandonnés vers l'Amérique. Car si l'Océan prend chaque jour quelque chose de nos habitations, il faudra bien qu'à la fin nous allions tous demeurer ailleurs. Descendrons-nous dans les profondeurs de l'Océan qui sont en beaucoup d'endroits de plus de mille pieds ? Mais : quelle puis-

ſance, contraire à la nature, commandera aux eaux de quitter ces profondes & immenſes vallées pour nous recevoir ?

Prenons la choſe d'un autre biais. Preſque tous les naturaliſtes ſont perſuadés aujourd'hui que les dépôts de coquilles au milieu de nos terres, ſont des monumens du long ſéjour de l'Océan dans les provinces où ces dépouilles ſe ſont trouvées. Il y en a en France à quarante, à cinquante lieues des côtes de la mer. On en trouve en Allemagne, en Eſpagne; & ſurtout en Afrique. C'eſt donc ici un événement tout contraire à celui qu'on a ſuppoſé d'abord, *ce ne ſont plus les eaux du ciel qui détruiſent peu-à-peu l'ouvrage de la mer, qui ramènent tout au niveau, & qui rendent notre terre à la mer.* C'eſt au contraire la mer qui s'eſt retirée inſenſiblement dans la ſuite des ſiécles, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Touraine, de la Bretagne où elle demeurait, & qui s'en eſt allée vers le nord de l'Amérique. Laquelle de ces deux ſuppoſitions prendrons-nous ? D'un côté on nous dit que l'Océan vient peu-à-peu couvrir les Pyrénées & les Alpes, de l'autre on nous aſſure qu'il s'en retourne tout entier par degrés. Il eſt évident que l'un des deux ſyſtêmes eſt faux ; & il n'eſt pas improbable qu'ils le ſoient tous deux.

J'ai fait ce que j'ai pu juſqu'ici pour concilier avec lui-même le ſavant & éloquent académicien, auteur auſſi ingénieux qu'utile de l'*Hiſtoire naturelle.* J'ai voulu rapprocher ſes idées pour en tirer de nouvelles inſtructions ; mais comment pourai-je accorder avec ſon ſyſtême ce que je trouve au tome XII, pag. 10, dans ſon diſcours intitulé : Première vue de la nature ? *La mer irritée*, dit-il, *s'élève vers le ciel & vient en mugiſſant ſe briſer contre des digues inébranlables, qu'avec tous ſes efforts elle ne peut ni détruire ni ſurmonter. La terre élevée au-deſſus du niveau de la mer eſt à l'abri de ſes irruptions. Sa ſurface émaillée de*

fleurs, parée d'une verdure toûjours renouvellée, peuplée de mille & mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, &c.

Ce morceau dérobé à la poësie, semble être de *Massillon* ou de *Fénélon*, qui se permirent si souvent d'être poëtes en prose; mais certainement si la mer irritée en s'élevant vers le ciel se brise en mugissant contre des digues inébranlables, si elle ne peut surmonter ces digues avec tous ses efforts, elle n'a donc jamais quitté son lit pour s'emparer de nos rivages; elle est bien loin de se mettre à la place des Pyrénées & des Alpes. C'est non-seulement contredire ce systême qu'on a eu tant de peine à étayer par tant de suppositions; mais c'est contredire une vérité reconnue de tout le monde; & cette vérité, est que la mer s'est retirée à plusieurs milles de ses anciens rivages & qu'elle en a couvert d'autres, vérité dont on a étrangement abusé.

Quelque parti qu'on prenne, dans quelque supposition que l'esprit humain se perde, il est possible, il est vraisemblable, il est même prouvé, que plusieurs parties de la terre ont souffert de grandes révolutions. On prétend qu'une comète peut heurter notre globe en son chemin: & *Trissotin* dans les *Femmes savantes* n'a peut-être pas tant tort de dire:

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long;
Est chû tout au travers de notre tourbillon;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

La théorie des comètes n'était pas encor connue lorsque la comédie des *Femmes savantes* fut jouée à la cour en 1672. Il est très certain que le concours de ces deux globes qui roulent dans l'espace avec tant

de rapidité, aurait des ſuites effroyables, mais d'une toute autre nature que l'acheminement inſenſible de l'Océan à l'endroit où eſt aujourd'hui le mont St. Godard, ou ſon départ de Breſt, & de St. Malo pour ſe retirer vers le pole & vers le détroit de Hudſon. Heureuſement il ſe paſſera du tems avant que notre Europe ſoit fracaſſée par une comète, ou engloutie par l'Océan.

NB. Voyez dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, les articles intitulés *des Coquilles & des ſyſtêmes bâtis ſur des coquilles. Amas de coquilles. Obſervations importantes ſur la formation des pierres & des coquilles. De la grotte des fées. Du fallun de Touraine & de ſes coquilles. Idée de* Paliſſi *ſur les coquilles prétendues. Du ſyſtême de* Maillet, *qui de l'inſpection des coquilles, conclut que les poiſſons ſont les premiers pères des hommes.* Ces articles ſervaient de ſuite à cet ouvrage-ci; on ne fait que les indiquer au lecteur, pour ne pas les imprimer deux fois.

CHAPITRE DOUZIÉME.

Des germes.

DEs philoſophes tâchèrent donc d'établir quelque ſyſtême qui bannît les germes par leſquels les générations des hommes, des animaux & des plantes s'étaient perpétuées juſqu'à nos jours. C'eſt en vain que nos yeux voyent & que nos mains manient les ſemences que nous jettons en terre; c'eſt en vain que les animaux ſont tous évidemment produits par un germe. On s'eſt plû à démentir la nature pour établir d'autres ſyſtêmes que le ſien.

Celui des animaux ſpermatiques ne ſemblait point contredire la phyſique; cependant on s'en eſt dégoûté comme d'une mode. Il était très commun alors que

tous les philosophes, excepté ceux de quatre-vingt ans, dérobassent à l'union des deux sexes la liqueur séminale productrice du genre-humain, & que dans cette liqueur on vît à l'aide du microscope nager les petits vers qui devaient devenir hommes, comme on voit dans les étangs glisser les tétarts destinés à être grenouilles.

Dans ce système les mâles étaient les principaux dépositaires de l'espèce : au-lieu que dans le système des œufs qui avait prévalu jusqu'alors, c'étaient les femelles qui contenaient en elles toutes les générations, & qui étaient véritablement mères. Le mâle ne servait qu'à féconder les œufs comme les coqs fécondent les poules. Ce système des œufs avait un prodigieux avantage, celui de l'expérience journalière est incontestable dans plusieurs espèces. Cependant on a fini par douter de l'un & de l'autre ; mais soit que le mâle contienne en lui l'animal qui doit naître, soit que la femelle le renferme dans son ovaire & que la liqueur du mâle serve à son développement, il est certain que dans les deux cas il y a un germe ; & c'est ce germe que l'amour de la nouveauté, la fureur des systêmes, & encor plus celle de l'amour-propre entreprirent de détruire.

L'auteur d'un petit livre intitulé *la Vénus physique*, imagina que tout se faisait par attraction dans la matrice, que la jambe droite attirait à elle la jambe gauche, que l'humeur vitrée d'un œil, sa rétine, sa cornée, sa conjonctive étaient attirées par de semblables parties de l'autre œil. Personne n'avait jamais corrompu à cet inconcevable excès l'attraction démontrée par *Newton* dans des cas absolument différens ; une telle chimère était digne de l'idée de disséquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame, & d'exalter cette ame pour prédire l'avenir. Cette folie ne servit pas peu à décréditer l'esprit systématique qui est pourtant si nécessaire au progrès des sciences, quand il n'est que l'esprit d'ordre & qu'il est réglé par la raison.

CHAPITRE TREIZIÉME.

De la prétendue race d'anguilles formées de farine & de jus de mouton.

PRécisément dans le même tems un jésuite Irlandais nommé *Néedham*, qui voyageait dans l'Europe en habit séculier, fit des expériences à l'aide de plusieurs microscopes. Il crut appercevoir dans de la farine de bled ergoté mise au four & laissée dans un vase purgé d'air & bien bouché; il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phenomène dans du jus de mouton bouilli. Aussi-tôt plusieurs philosophes s'efforcèrent de crier merveilles, & de dire il n'y a point de germe, tout se fait, tout se régénère par une force vive de la nature. C'est l'attraction disait l'un; c'est la matière organisée disait l'autre; ce sont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules De bons physiciens furent trompés par un jésuite. C'est ainsi (comme nous l'avons dit ailleurs) qu'un commis des fermes en Basse-Bretagne, fit accroire à tous les beaux esprits de Paris qu'il était une jolie femme, laquelle faisait très bien des vers.

L'erreur accréditée jette quelquefois de si profondes racines que bien des gens la soutienne encor, lorsqu'elle est reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux historiques répètent de fausses nouvelles insérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été retractées. Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrèce*, enrichie de notes savantes, s'efforce dans les notes du troisiéme livre, de combattre *Lucrèce* même à l'appui des malheureuses expériences de *Néedham*, si bien convaincues de fausseté par Mr. *Spalanzani*, & rejettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur que la corrup-

tion eſt mère de la génération allait reſſuſciter, il n'y avait plus de germe ; & ce que *Lucrèce* avec toute l'antiquité jugeait impoſſible allait s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.
Ex undis hominis, ex terrâ poſſet oriri
Squammiferum genus, & volucres; erumpere cœlo,
Armenta & pecudes .... ferre omnes omnia poſſent.

Le hazard incertain de tout alors diſpoſe.
L'animal eſt ſans germe, & l'effet eſt ſans cauſe.
On verra les humains ſortir du fond des mers,
Les troupeaux bondiſſans tomber du haut des airs.
Les poiſſons dans les bois naiſſant ſur la verdure ;
Tout poura tout produire, il n'eſt plus de nature.

Lucrèce avait aſſurément raiſon en ce point de phyſique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs. Et il eſt démontré aujourd'hui aux yeux & à la raiſon, qu'il n'eſt ni de végétal ni d'animal qui n'ait ſon germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puiſſance formatrice préſide à tous ces développemens d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puiſqu'on les voit & qu'on les ſème, & que le chêne eſt en petit contenu dans le gland. On ſait bien que ce n'eſt pas un chêne de ſoixante pieds de haut qui eſt dans ce fruit; mais c'eſt un embrion qui croîtra par le ſecours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'exiſtence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'eſt nier l'exiſtence de la matière parce qu'elle eſt diviſible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'eſt pas !

Ce raiſonnement ne peut être admis contre les choſes que nous voyons & que nous touchons. Il eſt excellent contre des ſuppoſitions ; mais non pas contre les faits.

Quelque ſyſtême qu'on ſubſtitue, il ſera tout auſſi inconcevable & il aura par-deſſus celui des germes le malheur d'être fondé ſur un principe qu'on ne connaît pas, à la place d'un principe palpable dont tout le monde eſt témoin. Tous les ſyſtêmes ſur la cauſe de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la ſenſibilité, de la penſée, ſont également inexplicables. Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer ? Oui.

CHAPITRE QUATORZIÉME.

D'une femme qui accouche d'un lapin.

A Quoi ne porte point l'envie de ſe ſignaler par un ſyſtéme !

Cette doctrine des générations fortuites avait déja pris tant de crédit dès le commencement du ſiécle, que pluſieurs perſonnes étaient perſuadées qu'une ſole pouvait engendrer une grenouille. Il ne faut pour cela, diſait-on, que des parties organiques de grenouilles dans des moules de ſoles. Un chirurgion de Londres, aſſez fameux, nommé *St. André*, publiait cette doctrine de toutes ſes forces en 1726 ; & il avait l'entouſiaſme des nouvelles ſectes.

Une de ſes voiſines, pauvre & hardie, réſolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapreau, & que la honte l'avait forcée de ſe défaire de ſon enfant ; mais que la tendreſſe maternelle l'avait empéché de le manger.

St. André trouvant dans l'aveu de cette femme la confirmation de son systême, ne douta pas de cette avanture, & en triompha avec ses adhérens. Au bout de huit jours cette femme le fait prier de venir dans son galetas, elle lui dit qu'elle ressent des tranchées comme si elle était prête d'accoucher encore; *St. André* l'assure que c'est une superfétation. Il la délivre lui-même en présence de deux témoins. Elle accouche d'un petit lapin qui était encore en vie. *St. André* montre partout le fils de sa voisine. Les opinions se partagent, quelques-uns crient miracle; les partisans de *St. André* disent que suivant les loix de la nature il est étonnant que la chose n'arrive pas plus souvent. Les gens sensés rient; mais tous donnent de l'argent à la mère des lapins.

Elle trouva le métier si bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la justice se mêla des affaires de sa famille, on la tint enfermée, on la veilla, on surprit un petit lapreau qu'elle avait fait venir & qu'elle s'enfonçait dans un orifice qui n'était pas fait pour lui. Elle fut punie; *St. André* se cacha. Les papiers publics s'égayèrent sur cette garenne comme ils se sont égayés depuis sur l'homme qui devait se mettre dans une bouteille de deux pintes, & sur le public qui vint en foule à ce spectacle.

La saine physique détruit toutes ces impostures, ainsi qu'elle a chassé les possédés & les sorciers.

Il résulte de tout ce que nous avons vu, qu'il faut se méfier des lapreaux de *St. André*, des anguilles de *Needham*, des générations fortuites, de l'harmonie préétablie qui est très ingénieuse, & des molécules organiques qui sont plus ingénieuses encore.

CHAPITRE QUINZIÉME.

Des anciennes erreurs en physique.

Les erreurs de la fausse physique sont en bien plus grand nombre que les vérités découvertes. Presque tout est absurde dans *Lucrèce*; voyez seulement le quatriéme & le cinquiéme livre, vous y trouverez que des simulacres émanent des corps pour venir frapper notre vue & notre odorat.

Quàm primùm noscas rerum simulacra vagare, &c.

. . . .

Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur.

Les voix s'engendrent mutuellement.

Ex aliis aliæ quoniam gignuntur.

Le lion tremble & s'enfuit à la vue du coq.

Neque queunt rapidi contrà constare leones.

Les animaux se livrent au sommeil quand des trois parties de l'ame, une est chassée au-dehors, une autre se retire dans l'intérieur, & une troisiéme éparse dans les membres ne peut se réunir.

. . . . . Ut pars inde animai
Eficiatur & introrsum pars abdita cedat,
Pars etiam dispersa per artus non queat esse
Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi.

Le soleil & les autres feux s'abreuvent des eaux de la terre.

. . . . . Cum sol & vapor omnis
Omnibus epotis humoribus exsuperarunt.

Le soleil & la lune ne sont pas plus grands qu'ils le paraissent.

Nec nimio solis major rota, nec minor ardor, &c.

. . . .

Lunaque . . . nihilo fertur majore figurâ.

Nous n'avons la nuit que parce que le soleil a épuisé ses feux durant le jour.

. . . . . *Efflavit languidus ignes.*

Ou parce qu'il se cache sous la terre.

. . . . *Quia sub terras cursum convertere cogit.*

Il ne faut pas croire qu'on trouve plus de vérités dans les Géorgiques de *Virgile* ; ses observations sur la nature ne sont pas plus vraies que sa triste apothéose d'*Octave* surnommé *Auguste*, auquel il dit, qu'on ne sait pas encore s'il voudra bien être Dieu de la terre, ou de la mer, & que le scorpion se retire pour lui laisser une place dans le ciel. Ce scorpion aurait mieux fait de s'alonger pour percer de son aiguillon l'auteur des proscriptions & l'assassin des citoyens de Pérouse.

Il commence par dire que le lin & l'avoine brûlent la terre.

Urit enim lini campum seges, urit avenæ.

Selon lui, les peuples qui habitent les climats de l'ourse sont plongés dans une nuit éternelle, ou bien l'étoile du soir luit pour eux quand nous avons l'aurore.

Illic (ut perhibent) aut intempesta silet nox.
Semper, & obtentâ densantur nocte tenebræ :
Aut redit à nobis aurora, diemque reducit.
Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina vesper.

On sait assez que ce sont nos antipodes de l'orient

chez qui la nuit arrive quand le ſoleil commence à luire pour nous, & non pas les peuples du nord qui peuvent être ſous le même méridien que nous.

N'entreprenez rien, dit-il, le cinquiéme jour de la lune : car c'eſt le jour que les Titans combattirent contre les Dieux.

Quintam fuge, &c.

Le dix-ſeptiéme jour de la lune eſt très heureux pour planter la vigne & pour domter les bœufs.

Septima poſt decimam felix, &c.

Les étoiles tombent du ciel dans un grand vent.

Sæpe etiam ſtellas vento impendente videbis præcipites cœlo labi.

Les cavales ſont fécondées par le zéphir, leur matrice diſtille le poiſon de l'hippomanes.

Tous les fleuves ſortent du ſein de la terre, & enfin les Géorgiques finiſſent par faire naître des abeilles du cuir d'un taureau.

Quiconque en un mot croirait connaître la nature en liſant *Lucrèce* & *Virgile*, meublerait ſa tête d'autant d'erreurs qu'il y en a dans les ſecrets du petit *Albert*, ou dans les anciens almanachs de Liége. D'où vient donc que ces poëmes ſont ſi eſtimés ? Pourquoi ſont-ils lus avec tant d'avidité par tous ceux qui ſavent bien la langue latine ? C'eſt à cauſe de leurs belles deſcriptions, de leur ſaine morale, de leurs tableaux admirables de la vie humaine. Le charme de la poëſie fait pardonner toutes les erreurs, & l'eſprit pénétré de la beauté du ſtile ne ſonge pas ſeulement ſi on le trompe.

CHAPITRE SEIZIÉME.

D'un homme qui faiſait du ſalpêtre.

IL faudrait avoir toûjours devant les yeux ce proverbe eſpagnol : *De las coſas mas ſeguras, la mas ſegura es dudar*. Quand on a fait une expérience, le meilleur parti eſt de douter longtems de ce qu'on a vu & de ce qu'on a fait.

En 1753 un chymiſte Allemand d'une petite province voiſine de l'Alſace, crut avec apparence de raiſon avoir trouvé le ſecret de faire aiſément du ſalpêtre avec lequel on composerait la poudre à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup plus promptement. Il fit en effet de cette poudre, il en donna au prince ſon ſouverain qui en fit uſage à la chaſſe. Elle fut jugée plus fine & plus agiſſante que toute autre. Le prince dans un voyage à Verſailles donna de la même poudre au roi, qui l'éprouva ſouvent & en fut toûjours également ſatisfait. Le chymiſte était ſi ſûr de ſon ſecret qu'il ne voulut pas le donner à moins de dix-ſept cent mille francs payés comptant, & le quart du profit pendant vingt années. Le marché fut ſigné, le chef de la compagnie des poudres, depuis garde du tréſor-royal, vint en Alſace de la part du roi, accompagné d'un des plus ſavans chymiſtes de France. L'Allemand opéra devant eux auprès de Colmar, & il opéra à ſes propres dépens. C'était une nouvelle preuve de ſa bonne foi. Je ne vis point les travaux; mais le garde du tréſor-royal étant venu chez moi avec ſon chymiſte, je lui dis que s'il ne payait les dix-ſept cent mille livres qu'après avoir fait du ſalpêtre, il garderait toûjours ſon argent. Le chymiſte m'aſſura que le ſalpêtre ſe ferait. Je lui répétai que je ne le croyais pas. Il me demanda pourquoi. C'eſt que les hommes ne ſont

rien, lui dis-je. Ils uniſſent & ils déſuniſſent; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

L'Allemand travailla trois mois entiers, au bout deſquels il avoua ſon impuiſſance. Je ne peux changer la terre en ſalpêtre, dit-il, je m'en retourne chez moi changer du cuivre en or; il partit, & fit de l'or comme il avait fait du ſalpêtre.

Quelle fauſſe expérience avait trompé ce pauvre Allemand, & le duc ſon maître, & les gardes du tréſor-royal, & le chymiſte de Paris, & le roi? La voici.

Le tranſmutateur Allemand avait vu un morceau de terre imprégnée de ſalpêtre, & il en avait tiré d'excellent avec lequel il avait compoſé la meilleure poudre à tirer; mais il ne s'apperçut pas que ce petit terrain était mêlé des débris d'anciennes caves, d'anciennes écuries & des reſtes du mortier des murs. Il ne conſidéra que la terre, & il crut qu'il ſuffiſait de cuire une terre pareille pour faire le ſalpêtre le meilleur.

CHAPITRE DIX-SEPTIÉME.

D'un bateau du maréchal de Saxe.

LE maréchal de *Saxe* avait ſans doute l'eſprit de combinaiſon, de pénétration, de vigilance qui forme un grand capitaine. Cependant en 1729 il imagina de conſtruire une galère ſans rame & ſans voile qui remonterait la rivière de Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures dans l'eſpace de quatre-vingt-dix lieues: car il n'y en a pas moins par les ſinuoſités de la rivière. On a conſtruit de pareilles machines dans leſquelles on peut ſe promener ſur une eau dormante

mante au moyen de deux roues à larges aubes auxquelles une manivelle donne le mouvement. Il ne faisait pas réflexion que son bateau ne pourait résister au courant de l'eau, que ce que l'on gagne en tems on le perd en force, & au contraire. Il eut pourtant des certificats de deux membres de l'académie des sciences, & il obtint un privilège exclusif pour sa machine. Il l'essaya ; on croira bien qu'il ne réussit pas. Mademoiselle Le Couvreur disait alors comme Géronte : *Que diable allait-il faire dans cette galère ?* Cette tentative lui coûta dix mille écus ; il n'était pas riche alors. Il répara bien depuis sur terre son erreur sur la rivière de Seine. Il sut ménager plus à-propos la force & le tems en faisant les plus savantes manœuvres de guerre.

Ces mécomptes en fait d'hydraulique & de forces mouvantes arrivent tous les jours à plus d'un artiste.

CHAPITRE DIX-HUITIÉME.

Des méprises en mathématiques.

CE fut le scandale de la géométrie, lorsque vers le commencement de ce siècle des mathématiciens Français & Allemands disputèrent sur la force des corps en mouvement. Les disciples de *Leibnitz* prétendaient que cette force était en raison composée du quarré de la vitesse & de la pesanteur des corps. Les Français au contraire ne mesuraient cette force que par la vitesse multipliée par la masse. Mr. de *Mairan* exposa le malentendu avec beaucoup de clarté. La victoire demeura à l'ancienne philosophie ; & il est à remarquer que jamais aucun géomètre Anglais ne voulut entendre parler de la nouvelle mesure introduite en Allemagne par *Leibnitz*.

L'académie des sciences de Paris fut trompée quelque tems après sur une matière plus importante : Voici le fait tel qu'il est rapporté dans les *Elémens de Newton*, page 238.

„ *Louis XIV* avait signalé son règne par cette „ méridienne, qui traverse la France ; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec monsieur son „ fils ; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à „ l'Observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables „ que les hauteurs des montagnes, les changemens „ de la réfraction dans l'air, & les altérations des „ instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & „ délicate entreprise ; il avait donc en 1701 mesuré „ six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. „ Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait „ trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers le „ nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le midi ; cette mesure démentait & celle „ de *Norvood* & la nouvelle théorie de la terre applatie aux poles. Cependant cette nouvelle théorie „ commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point dans son histoire „ de 1701 à dire que les mesures nouvelles prises en „ France prouvaient *que la terre est un sphéroïde dont les poles sont applatis*. Les mesures de *Dominique Cassini* entrainaient à la vérité une conclusion toute „ contraire ; mais comme la figure de la terre ne faisait pas encor en France une question, personne ne „ releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés „ du méridien de Collioure à Paris passèrent pour „ exactement mesurés ; & le pole, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour „ applati.

„ Un ingénieur nommé Mr. *des Roubais*, étonné „ de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde

„ oblong, dont le méridien qui va d'un pole à l'au-
„ tre, eſt plus long que l'équateur, & dont les pôles
„ ſont alongés. (*a*) Mais de tous les phyſiciens à qui
„ il adreſſa ſa diſſertation, aucun ne voulut la faire
„ imprimer : parce qu'il ſemblait que l'académie eût
„ prononcé, & qu'il paraiſſait trop hardi à un parti-
„ culier de réclamer. Quelque tems après, l'erreur de
„ 1701 fut connue ; on ſe dédit, & la terre fut alon-
„ gée, par une juſte concluſion tirée d'un faux prin-
„ cipe. " Enfin l'erreur fut entiérement corrigée.

Une ſociété ſavante revient bientôt à la vérité. Tout le monde convient aujourd'hui, que la planète de la terre eſt un ſphéroïde inégal, un peu applati vers les poles ; & cela eſt plus démontré par la théorie d'*Huyghens* & de *Newton* que par toutes les meſures qu'on pourait prendre, meſures trop ſujettes à des erreurs inévitables.

Auſſi les Anglais qui aiment tant à voyager, n'ont-ils jamais fait aucun voyage pour vérifier d'une manière toûjours un peu incertaine ce qui leur paraiſſait démontré par les loix de la nature.

CHAPITRE DIX-NEUVIÉME.

Vérités condamnées.

VOilà bien des mépriſes dans leſquelles les plus grands-hommes & les corps les plus ſavans ſont tombés, parce que les meilleurs génies & les plus eſtimables tiennent toûjours quelque choſe de la fragilité humaine.

On pourait ajouter à cette liſte les ſentences por-

(*a*) Son mémoire eſt dans le Journal littéraire.

tées contre *Galilée*. Deux congrégations de cardinaux le condamnèrent pour avoir ſoutenu le mouvement de la terre autour du ſoleil, mouvement qui était preſque déja démontré en rigueur. Il fut forcé de demander pardon à genoux, & d'avouer qu'il avait annoncé une doctrine *abſurde*. Les cardinaux lui remontrèrent d'après tous leurs théologiens que *Joſué* avait arrêté le ſoleil ſur le chemin de Gabaon. *Galilée* n'avait qu'à leur répondre que c'était auſſi depuis ce tems-là que le ſoleil était immobile. Mais enfin il fut condamné à la honte de la raiſon; &, comme on l'*a déja* dit, ce jugement aurait couvert l'Italie d'un opprobre éternel, ſi *Galilée* ne l'avait couverte de gloire par ſa philoſophie même que l'on proſcrivait.

On ſait aſſez qu'il y a un corps conſidérable qui proſcrivit les idées innées de *Deſcartes*, & qui enſuite a condamné ceux qui combattaient les idées innées. Cela prouve aſſez que les théologiens ne doivent point ſe mêler de philoſophie. Il y a l'infini entre ces deux ſciences.

On a prononcé dans plus d'un pays des jugemens encor plus étranges ſur des points de phyſique qui ne ſont nullement du reſſort de *Cujas* & de *Bartole*. On ſait à quel point le ſavant *Ramus* fut perſécuté pour n'avoir pas été de l'avis d'*Ariſtote*, qui n'était entendu ni de ſes adverſaires ni de ſes juges. Et enfin il lui en coûta la vie à la journée de la St. Barthelemi.

Les médecins qui tenaient pour les anciens, intentèrent un procès à ceux qui démontraient la circulation. Les maîtres d'erreur ont toûjours eu recours à l'autorité quand il s'agiſſait de raiſon. Les exemples de ceux qui ont été condamnés pour avoir inſtruit le genre-humain, ſont preſque auſſi nombreux en phyſique qu'en morale.

CHAPITRE VINGTIÉME.

Digreſſion.

SI tant d'erreurs phyſiques ont aveuglé des nations entières, ſi on a ignoré pendant tant de ſiécles la direction de l'aimant, la circulation du ſang, la peſanteur de l'atmoſphère, quelles prodigieuſes erreurs les hommes ont-ils dû commettre dans le gouvernement? Quand il s'agit d'une loi phyſique on l'examine du moins aujourd'hui avec quelque impartialité, & ce n'eſt pas en recherchant les principes de la nature que la fureur des paſſions & la néceſſité preſſante de ſe déterminer aveuglent l'eſprit; mais en fait de gouvernement, on n'a été ſouvent conduit que par les paſſions, les préjugés & le beſoin du moment. Ce ſont-là les trois cauſes de la mauvaiſe adminiſtration qui a fait le malheur de tant de peuples.

C'eſt ce qui a produit tant de guerres entrepriſes par témérité, ſoutenues ſans conduite, terminées par le malheur & par la honte. C'eſt ce qui a donné cours à tant de loix pires que la diſette de toute loi; c'eſt ce qui a ruiné tant de familles par une juriſprudence inventée dans des tems d'ignorance, & conſacrée par l'uſage. C'eſt ce qui a fait des finances publiques un jeu de hazard dangereux.

C'eſt ce qui a introduit dans le culte de la Divinité tant d'énormes abus, tant de fureurs plus abominables peut-être que la ſauvage ignorance de tout culte. L'erreur dans tous ces points capitaux ſe conſacra de père en fils, de livre en livre, de chaire en chaire, & rendit quelquefois les hommes plus malheureux que s'ils ſe diſputaient encor du gland dans les forêts.

Il eſt très aiſé de réformer la phyſique quand le vrai

eſt enfin découvert. Peu d'années ſuffiſent pour faire tourner la terre autour du ſoleil malgré les décrets de Rome, pour établir les loix de la gravitation en dépit des univerſités, & pour aſſigner les routes de la lumière. Les légiſlateurs de la nature ſont bientôt obéis & reſpectés d'un bout du monde à l'autre : mais il n'en eſt pas de même dans la légiſlation politique. Elle a été & elle eſt encor un chaos preſque partout ; les hommes ſe ſont conduits à l'avanture dans tout ce qui regarde leur vie, leurs biens, & tout leur être préſent & à venir.

CHAPITRE VINGT-UNIÉME.

Des élémens.

Y A-t-il des élémens ? Les trois, imaginés par *Deſcartes*, que j'ai vu dans mon enfance enſeignés par la plûpart des écoles, étaient infiniment au-deſſous des contes des *Mille & une nuits* ; car aucun de ces contes ne répugne aux loix de la nature, & ſont d'ailleurs très agréables. Les cinq principes des chymiſtes étaient ſi peu reconnus, qu'ils les réduiſirent eux-mêmes à trois, puis à deux. Ils revinrent enſuite au feu, à l'eau, & à la terre.

Il a bien falu enfin admettre l'air. Ainſi les quatre élémens d'*Ariſtote* ſont rentrés dans tout leur honneur. Mais ces élémens, de quoi ſont-ils faits eux-mêmes ? S'ils ſont compoſés de parties, ils ne ſont pas élémens. L'air, le feu, l'eau & la terre ſe changent-ils les uns dans les autres ? ſubiſſent-ils des métamorphoſes ? Qu'eſt-ce à la rigueur qu'une métamorphoſe ? C'eſt un être changé en un autre être ; c'eſt au fond l'anéantiſſement du premier & la création du ſecond. Pour que l'eau devienne abſolument terre, il faut que cette eau périſſe & que la terre ſe forme. Car

si l'eau contenait en elle-même les principes de terre dans laquelle elle s'est changée, ce n'est plus une transmutation ; c'est l'eau qui contenait en elle un peu de terre, & qui s'étant évaporée, a laissé cette terre à découvert.

Le célèbre *Robert Boyle* s'y trompa & entraina *Newton* dans sa méprise. Ayant longtems tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal, le chymiste qui opérait avec lui, crut que l'eau s'était au bout de quelques mois changée en terre ; le fait était faux ; mais *Newton* le croyant vrai, supposa que les quatre élémens pouvaient se changer les uns dans les autres. *Boerhaave* fit voir depuis quelle avait été la méprise de *Boyle*. Cette erreur avait conduit *Newton* à un systême qui paraît faux. Si des grands-hommes tels que *Boyle* & *Newton* se sont trompés, quel homme poura se flatter d'être à l'abri de l'erreur ? Et quelle extrême défiance ne doit-on pas avoir des opinions reçues & de ses idées propres ?

CHAPITRE VINGT-DEUXIÉME.

De la terre.

QU'est-ce que de la terre ? Son essence est-elle d'être de l'argille, de la boue ? Non sans doute, puisque de la marne, de la craye, de la glaise, du sable, du plâtre, de la pierre calcaire, sont appellés *terre*. Aussi *Beker* distinguait entre terre vitrifiable, inflammable, & mercuriale. La terre est-elle un assemblage de tout ce que contient notre globe ? Y entre-t-il de l'eau, du feu & de l'air ? En ce cas comment peut-on l'appeller un élément ?

On a longtems imaginé qu'il y avait une terre première, une terre vierge qui n'est rien de ce que nous

voyons ; & qui eſt capable de recevoir tout ce que notre globe renferme ; mais cette terre eſt apparemment dans le paradis terreſtre dont perſonne ne peut plus approcher. Nous ne connaiſſons plus que différentes ſortes de ſubſtances terreuſes, ſans que nous puiſſions dire d'aucune : Voilà le principe des autres, voilà la matrice dans laquelle tout ſe forme, & le tombeau dans lequel tout rentre.

CHAPITRE VINGT-TROISIÉME.

De l'eau.

QU'eſt-ce que l'eau ? Eſt-elle fluide ou ſolide de ſa nature ? Ne faut-il pas pour qu'elle coule qu'un feu ſecret en déſuniſſe les parties ? Otez une grande quantité de ce feu, elle devient glace. Or qu'eſt-ce qu'un élément qui a beſoin d'un autre élément pour exiſter ?

L'eau de la mer eſt-elle de même nature que nos eaux de fontaines & de rivières ? Y a-t-il dans l'Océan & dans la Méditerranée de grands bancs de ſel & des mines de bitume qui donnent à leurs eaux un goût différent de celui de notre eau ordinaire quand nous l'avons chargée de ſel marin ? Perſonne n'a jamais vu ces prétendues mines de ſel, perſonne n'a jamais extrait du bitume de l'eau de la mer.

Pourquoi l'eau eſt-elle incompreſſible ? pourquoi n'a-t-elle aucun reſſort ? & qu'eſt-ce que le reſſort ? Pourquoi de l'eau enfermée dans un globe d'or s'échappera-t-elle à travers les pores de l'or quand on frappera ſur ce globe avec un marteau, quoique l'or ſoit près de vingt fois plus denſe que l'eau ? Et pourquoi ne peut-elle paſſer à travers des pores du verre, tout diaphane qu'eſt ce verre ? Comment l'eau en vapeurs fait-elle un effet deux fois plus conſidérable que celui

de la poudre à canon ? on ferait embarrassé de répondre. On ne sait pas encor même précisément pourquoi l'eau éteint le feu.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÉME.

De l'air.

Quelques philosophes ont nié qu'il y eût de l'air. Ils disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre. *Newton* a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux ramené tout en sueur dans son écurie en tems d'hyver, est entouré d'un atmosphère mille fois moins considérable que notre globe ne l'est de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration, ces exhalaisons, ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens, qui forme & qui détruit sans cesse végétaux, minéraux, métaux, animaux. C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière; puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle qui préside à tous les globes, est l'auteur de tout mouvement; elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui est toûjours indestructible a pu paraître essentiel, comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur, elle est pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-dessus de nos têtes. Au mont Atlas, à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu qui caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs, dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems serein quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus ; comme les feuilles de l'or amincies, exposées aux rayons du soleil dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ quarante mille livres.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air, disent, Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & invisible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables ?

Je vois au coucher du ſoleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaiſſit peu-à-peu, cache inſenſiblement les montagnes, & s'élève au-deſſus d'elles. Comment, ſi l'air exiſtait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le ſein de la terre dont il eſt ſorti? Chaque pied cube de ce nuage eſt preſſé par trente-deux pieds cubes; donc il ne pourait jamais ſortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui ſoulèvent les mers, puiſque ces mers ne montent jamais à la trentiéme partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervefcence des tempêtes.

L'air eſt élaſtique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appellez l'élément de l'air preſſé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très petite diſtance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

Ce ſyſtême ſemble avoir un grand avantage ſur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raiſon de ce que l'atmoſphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus; au-lieu que ſi on admet l'air, on ne trouve nulle raiſon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embraſſerait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faſſe contre les ſyſtêmes des exhalaiſons du globe, eſt, qu'elles per-

dent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont refroidies, au-lieu que l'air est, dit-on, toûjours élastique; mais premiérement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toûjours; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre; & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevassent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux, conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air semble appartenir sensiblement, selon ces philosophes, aux *exhalaisons* de notre globe.

Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilentiel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit: l'air est pur dans ce canton, cela signifie: ce canton n'est point marécageux; il n'a ni plantes ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément pretendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont les anciens canaux qui, creusés sous terre de tous côtés, sont devenus le receptacle de toutes les bêtes vénimeuses. C'est de-là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons. Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit visiblement s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme; le vent dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare; elles s'at-

ténuent, elles deviennent ſalutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que ſi les exhalaiſons humides tombent au fond de ce cryſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs ſéches & élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre, laiſſent les plus ſéches & les plus fines au-deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très ſpécieuſes & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toûjours à l'opinion commune qui parait établie ſur des principes ſupérieurs à ceux qui n'admettent au-lieu d'air que les exhalaiſons du globe.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÉME.

Du feu élémentaire & de la lumière.

On trouve dans les *Elémens de la philoſophie de Newton* donnée en 1738, ces paroles: „ *Newton* „ pour avoir anatomiſé la lumière, n'en a pas découvert la nature intime. Il ſavait bien qu'il y a dans „ le feu élémentaire des propriétés qui ne ſont point „ dans les autres élémens.

„ Il parcourt cent trente millions de lieues en moins
„ d'un quart d'heure *de Jupiter à notre globe ;* Il ne
„ paraît pas tendre vers un centre comme les corps ;
„ mais il se répand uniformément & également en tout
„ sens, au contraire des autres élémens. Son attrac-
„ tion vers les objets qu'il touche & sur la surface
„ desquels il réjaillit, n'a nulle proportion avec la
„ gravitation universelle de la matière.

„ Il n'est pas même prouvé que les rayons du feu
„ élémentaire ne se pénètrent pas en quelque *sorte*
„ les uns les autres ; si on ose le dire. C'est pourquoi
„ *Newton*, frappé de toutes ces singularités, semble
„ toûjours douter si la lumière est un corps. Pour moi,
„ si j'ose hazarder mes doutes, j'avoue que je ne crois
„ pas impossible, que le feu élémentaire soit un être à
„ part, qui anime la nature, & qui tient le milieu
„ entre les corps & quelqu'autre être que nous ne con-
„ naissons pas ; de même que certaines plantes servent
„ de passage du règne végétal au règne animal. "

Voici les questions qu'on peut faire sur le feu élémentaire & les rayons de la lumière, dont *Newton* dit si souvent, *Corpora sint nec ne.*

Ce feu est-il absolument une matière comme les autres élémens, l'eau, la terre, & ce qu'on distingue par le terme d'air ou d'*æther ?* Tout corps, quel qu'il soit, tend vers un centre ; mais la lumière & le feu s'en échappent également de tous côtés. Elle n'est donc pas soumise à la loi de gravitation qui caractérise toute matière.

Tout corps est impénétrable ; mais les rayons de lumière semblent se pénétrer. Mettez un corps qui aura reçu la couleur rouge à quelque distance d'un corps qui aura reçu des rayons verds ; que cent millions d'hommes regardent ce point verd & ce point rouge, ils les voyent tous deux également. Cepen-

dant, il eſt d'une néceſſité abſolue que les rayons verds & les rayons rouges ſe traverſent en angles égaux. Or comment peuvent-ils ſe traverſer ſans ſe pénétrer ? on a propoſé cette difficulté à pluſieurs philoſophes, aucun n'y a jamais répondu.

Il eſt vrai que l'on a prétendu que la lumière pèſe. Mais n'a-t-on pas confondu quelquefois les corpuſcules joints à la flamme avec la flamme elle-même ?

Qui ne connaît ces expériences par leſquelles le plomb calciné pèſe plus étant réduit en chaux qu'auparavant. L'on a ſoupçonné que cette addition de poids était l'effet ſeul du feu introduit dans le plomb. Mais n'eſt-il pas plus vraiſemblable que mille petits corps répandus dans l'atmoſphère raréfié, ſe ſont jettés en foule ſur ce métal en fuſion, & en ont ainſi augmenté le poids ?

Ce feu néceſſaire à tous les corps & qui leur donne la vie, peut-il être de la nature de ces corps mêmes ; & n'eſt-il pas bien probable que le vivifiant a quelque choſe au-deſſus du vivifié ?

Conçoit-on bien qu'un être qui ſe meut ſeize cent mille fois plus vîte qu'un boulet de canon dans notre atmoſphère, & dont la vîteſſe eſt peut-être incomparablement plus rapide dans l'eſpace non réſiſtant, ſoit ce que nous appellons *matière ?*

N'eſt-on pas obligé d'avouer aujourd'hui avec Muſchembrock, *qu'il n'y a rien qui nous ſoit moins connu que la cauſe de l'émanation de la lumière ? il faut avouer que l'eſprit humain ne ſaurait jamais concevoir un phénomène ſi ſurprenant.*

Ce feu élémentaire n'eſt-il pas un principe de l'électricité, puiſqu'au même inſtant, au même clin d'œil le coup électrique ſe fait ſentir à trois cent perſonnes

à la fois rangés à la file? Le premier eſt frappé, le dernier ſent le coup dans l'inſtant même.

N'eſt-il pas dans les animaux le principe de la ſenſation inſtantanée qui fait que la moindre piquûre aux extrémités du corps ébranle ſans aucun intervalle de tems ce qu'on appelle le *ſenſorium?* en un mot, cet être agiſſant ſi univerſellement, ſi ſinguliérement ſur tous les corps, n'eſt-il pas un être intermédiaire entre la matière dont il a des propriétés, & d'autres êtres qui touchent encor à d'autres, & qui en diffèrent?

Cette idée que le feu élémentaire eſt quelque choſe qui tient d'un côté à la matière connue, & qui de l'autre s'en éloigne, peut être rejettée; mais ne doit pas être mépriſée.

Dans l'ignorance profonde où croupit le vulgaire gouverné, & le vulgaire gouvernant ſur ces quatre élémens dont nous tenons la vie, à quoi nous ont ſervi les découvertes en phyſique & les inventions du génie? au-lieu de bien cultiver la terre nous l'enſanglantons; nous employons le feu & l'air à mettre les villes en cendres: les eaux de la mer nous ſervent à porter la deſtruction ſur tout le globe. La métallurgie inventée d'abord pour l'uſage de la charrue, a fait périr mille millions d'hommes. La théorie des forces mouvantes employée d'abord à nous ſoulager dans nos travaux, devint bientôt féconde en machines meurtrières. Enfin l'invention d'un bénédictin chymiſte, amenant un nouvel art de la guerre chez toutes les nations, rendant le courage & la force inutiles, a fait que *Guſtave* & *Turenne* ont été tués par des poltrons. Il y a maintenant en Europe, en comptant les Turcs & les Tartares, quinze cent mille ſoldats portant des fuſils. Aucun ne ſait qu'il eſt armé par un moine mathématicien.

CHAPITRE

CHAPITRE VINGT-SIXIÉME.

Des loix inconnues.

SI *Newton* a découvert cette clef de la nature par laquelle une pierre, une bombe retombe en cherchant le centre de la terre, & les planètes marchent dans leurs orbites, si cette loi de l'attraction agit non en raison des surfaces comme les loix de l'impulsion, mais en raison des solides; si elle pénètre au centre de la matière en raison inverse du quarré des distances, pourquoi cette loi n'agit-elle pas suivant les mêmes proportions dans les phénomènes de l'aimant, dans ceux de l'électricité, dans l'ascension des liqueurs à travers les tuyaux capillaires, dans la cohésion des corps, dans les rayons du soleil qui rebondissent d'une surface de crystal sans toucher réellement cette surface? On ne peut dans aucun de ces cas avoir recours aux loix du mouvement, à l'impulsion des corpuscules intermédiaires. Il y a donc certainement des loix éternelles, inconnues, suivant lesquelles tout s'opère, sans qu'on puisse les expliquer par la matière & par le mouvement.

Ces loix ressemblent à celles par lesquelles tous les animaux font agir leurs membres à leur volonté. Qui découvrira le rapport de la volonté d'un animal & du mouvement de ses jambes? Il y a donc des loix qui ne tiennent en rien à la matière connue. La philosophie corpusculaire ne peut donc rendre aucune raison des premiers principes des choses. *Descartes* en paraissant s'expliquer en philosophe prononçait donc l'assertion la moins philosophique quand il disait, Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je vais faire un monde.

Il y a dans toutes les académies une chaire vacante

pour les vérités inconnues, comme Athènes avait un autel pour les Dieux ignorés.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÉME.

Ignorances éternelles.

LA nature de nos ſenſations, de nos idées, de notre mémoire, ne nous eſt-elle pas plus inconnue encor ? Comment ſe peut-il faire qu'un animal ſente ? Quel rapport y a-t-il entre la matière connue & le ſentiment ?

Comment une idée ſe place-t-elle dans notre cervelle ? peut-on avoir une ſenſation ſans avoir l'idée, la conſcience, le témoignage interne, qu'on éprouve cette ſenſation ?

Comment cet animal à qui j'ai coupé la tête a-t-il encor des ſenſations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui ſont l'origine de tout ſentiment ?

Pourquoi vivant ſans tête des années entières ſent-il encor les piquûres que je lui fais ? pourquoi ſe réfugie-t-il dans ſon enveloppe à la moindre ſenſation déſagréable que je lui cauſe ?

Qu'eſt-ce que la mémoire ? & dans quel magaſin retrouve-t-on quelquefois ſans le vouloir, une foule d'idées & de mots dont on n'avait plus aucun ſouvenir ?

Comment les animaux ont-ils en ſonge des ſenſations & des idées qu'ils n'avaient point eues en veillant ?

Par quel accord incompréhenſible la volonté fait-elle obéir incontinent certains muſcles, certains viſcé-

res, tandis qu'il y en a d'autres sur lesquels elle n'aura jamais le moindre empire ? Enfin, pourquoi a-t-on l'existence ? pourquoi est-il quelque chose ?

Si après ces réflexions on ne sait pas douter, il faut qu'on soit bien fier.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Incertitudes en anatomie.

MAlgré tous les secours que le microscope a donnés à l'anatomie ; malgré les grandes découvertes de tant d'habiles chirurgiens, de tant de médecins célèbres ; que de disputes interminables se sont élevées ; & dans quelle incertitude sommes-nous encore !...

Interrogez *Borelli* sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole ; il vous assure qu'elle est égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres. Adressez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils se sont trompés ; & il fait un nouveau calcul ; mais un quatriéme survenant prétend que *Jurin* s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous, & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie ; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain n'a pas encore pénetrées.

On dispute depuis *Hippocrate* sur la maniere dont se fait la digestion ; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs ; d'autres les lui refusent. Les chymistes font de l'estomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts, & des aver-

ſions pour certains alimens dont nous ne pourons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chyle ſe trouve déja tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chymiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons, ſans ſavoir comment.

Nous avons des bibliothèques entières ſur la génération, mais perſonne ne ſait encor ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs, mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux qui ont une ſi grande réputation, ſont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forment nos cheveux & nos ongles, nous eſt auſſi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Vinslou & *l'Emeri* entaſſent mémoire ſur mémoire ſur la génération des mulets ; les ſavans ſe partagent : l'âne fier & tranquille ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet. La nature agit, & nous diſputons.

Monſieur *Ulloa* ſi célèbre par les ſervices qu'il a rendus à la phyſique, & par l'hiſtoire philoſophique

de ſes voyages, aſſure que dans un canton de l'Amérique méridionale il a vu pluſieurs fois, obſervé, mangé des écreviſſes qui toutes étaient conſtamment plus charnues dans la pleine lune, & plus chétives dans les quadratures. Il a vu & employé de gros roſeaux qui éprouvaient les mêmes influences, étant plus nourris d'eau quand la lune était dans ſon plein que dans le tems du croiſſant & du décours. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût donné plus de détails de ces étonnantes ſingularités. Ni les écreviſſes, ni les roſeaux de nos climats ne ſubiſſent de pareils changemens. Pourquoi la lune agirait-elle ſur les écreviſſes du Pérou, & négligerait-elle celles de notre continent? Pourquoi ne ſerait-ce que dans un ſeul canton du Pérou que les roſeaux & les écreviſſes feraient ſoumis à l'empire de la lune? Je ferais un trop gros livre ſi je voulais détailler tout ce que je n'ai jamais pu comprendre.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÉME.

Des monſtres, & des races diverſes.

ON ne s'accorde point ſur l'origine des monſtres. Comment s'accorderait-on, puiſqu'on ne convient pas encor de la formation des animaux réguliers?

Natura eſt ſibi ſemper coſona, dit Newton; la nature eſt partout ſemblable à elle-même. Oui, les corps tendent vers le centre en tout pays. Le feu brûlera partout, mais la nature agit très différemment dans les générations, puiſque parmi les animaux les uns jettent des œufs, les autres ſont vivipares, ceux-ci n'ont qu'un ſexe, ceux-là en ont deux, pluſieurs engendrent ſans copulation.

Quo teneam vultus mutantem protea nodo?

La race des nègres n'eſt-elle pas abſolument différente de la nôtre ? Il y a encor des ignorans qui impriment que des nègres & des négreſſes tranſportés dans nos climats engendrent des blancs. Il n'y a rien de plus faux, & tous nos colons d'Amérique qui ont des nègres ſont témoins du contraire.

Comment peut-on imprimer encor aujourd'hui que les noirs ſont une race de blancs noircie par le climat, tandis qu'on ſait que ſous le même climat il n'y avait aucun noir en Amérique lorſqu'elle fut découverte, tandis qu'il n'y a de nègres que ceux qu'on y a tranſplantés d'Afrique, tandis que ces nègres engendrent toûjours des nègres comme eux ? La maladie des ſyſtêmes peut-elle troubler l'eſprit au point de faire dire qu'un Suédois & un Nubien ſont de la même eſpèce, lorſqu'on a ſous les yeux le *reticulum mucoſum* des négres qui eſt abſolument noir, & qui eſt la cauſe évidente de leur noirceur inhérente & ſpécifique ? Je ſais que dans la même carrière on trouve du marbre noir & du marbre blanc, mais certainement le blanc n'a pas produit le noir, & les races négres ne viennent pas plus de races blanches que l'ébène ne vient d'un orme, & que les mûres ne viennent des abricots.

Le compilateur du *Journal économique*, qui n'eſt jamais ſorti de la rue St. Jacques, me dit d'un ton de maître que les Caraïbes n'étaient point rouges ; que les mères ſe plaiſaient ſeulement à teindre en rouge leurs enfans. Et voilà mes voiſins qui arrivent de la Guadaloupe, & qui me donnent une atteſtation, *qu'il y a encor cinq à ſix familles Caraïbes dans l'anſe Bertrand, leur peau eſt de la couleur de notre cuivre rouge, ils ſont bien faits, ils ont de longs cheveux & point de barbe.*

Ils ne ſont pas les ſeuls peuples de cette couleur. J'ai parlé à l'Indien inſulaire qui vint en France de-

mander justice vers l'an 1720, au conseil du roi, contre Mr. *Hebert* ci-devant gouverneur de Pondicheri, & qui l'obtint. Il était rouge, & d'ailleurs un très bel homme.

Maillet a raison quelquefois. Il avait beaucoup vu & beaucoup examiné. *Les Américains*, dit-il page 125 du Ier. vol., *surtout les Canadiens*, *excepté les Esquimaux*, *n'ont ni poil ni barbe*, &c. Son éditeur qui a fait imprimer le manuscrit de *Maillet* chez la veuve *Duchesne*, fait une note sur ce texte, & dit fièrement : „ *Téliamed* se trompe ; les sauvages de „ l'Amérique ne sont point sans poil & sans barbe ; „ ils n'en ont point parce que s'arrachant le poil, „ ou le faisant tomber à mesure qu'il paraît, ils se „ frottent ensuite du jus de certaines herbes pour l'em- „ pêcher de croître de nouveau.

Avec quelle confiance, avec quelle ignorance intrépide ce badaut de Paris prétend-il que les Bresiliens & les Canadiens & les Patagons se sont donnés le mot de s'arracher le poil sans avoir des pinces ; quel secret se sont-ils communiqués du fleuve St. Laurent au cap de Horn pour empêcher la barbe de croître ? Quel est le voyageur, le colon Américain qui ne sache que ces peuples n'ont jamais eu de poil en aucune partie de leur corps ?

Les hommes dans le nouveau monde en sont privés comme les lions y sont privés de crins ; (*a*) toute la nature était différente de la nôtre en Amérique quand

(*a*) Voici la lettre qu'un ingénieur en chef qui a commandé longtems en Canada, me fait l'honneur de m'écrire du premier Décembre 1768.

„ J'ai vu au Canada trente-deux nations différentes „ rassemblées à la fois pendant „ deux campagnes de suite „ dans notre armée, & je les „ ai vus avec des yeux assez „ curieux pour vous assurer „ qu'ils sont imberbes. Leurs „ femmes le sont aussi, &

nous la découvrimes ; de même que sur les bords méridionaux de l'Afrique il n'y avait rien qui ressemblât aux productions de notre Europe, ni hommes, ni quadrupèdes, ni oiseaux, ni plantes.

Croira-t-on de bonne foi qu'un Lappon & un Samoyède, soient de la race des anciens habitans des bords de l'Euphrate ? Leurs rangifères ou rennes, animaux qui ne se trouvent point ailleurs & qui ne peuvent vivre ailleurs, descendent-ils des cerfs de la forêt de Senlis ? Il n'a pas certainement été plus difficile à la nature, de faire des Lappons & des rangifères que des nègres & des éléphans.

Les nègres blancs que j'ai vus ; ces petits hommes qui ont des yeux de perdrix, & la soie la plus fine & la plus blanche sur la tête, & qui ne ressemblent aux nègres que par leur nez épaté, & par la rondeur de la conjonctive, ne me paraissent pas plus descendre d'une race noire dégénérée que d'une race de perroquets. L'auteur de l'*Histoire naturelle* les croit d'une race noire parce qu'ils sont blancs, & qu'ils habitent tous à-peu-près la même latitude, au Darien, au sud du Zaïr, & à Ceilan. Et moi, c'est parce qu'ils habitent la même latitude, que je les crois tous d'une race particulière.

Est-il bien vrai que dans quelques isles des Philippines & des Mariannes, il y ait quelques familles qui ont des queues comme on peint les satyres & les faunes ? Des missionnaires jésuites l'ont assuré ; plusieurs voyageurs n'en doutent pas ; *Maillet* dit qu'il en a vu. Des domestiques nègres de feu Mr. de *la Bourdonnaie* le vainqueur de Madrass & la victime de ses services, m'ont juré qu'ils en avaient vu plusieurs. Il ne serait

» c'est un fait sur lequel vous » pouvez également compter. Enfin, Monsieur, non- » seulement les Américains » n'ont point de poil au menton, mais ils n'en ont dans

pas plus étrange que le croupion se fût alongé & relevé dans quelques races d'hommes, qu'il ne l'est de voir des familles qui ont six doigts aux mains. Mais qu'il y ait eu quelques hommes à queue ou non, cela est fort peu important, & il faut ranger ces queues dans la classe des monstruosités.

Y a-t-il eu en effet des espèces de satyres, c'est-à-dire, des filles ont-elles pu être enceintes de la façon des singes, & enfanter des animaux métis, comme les jumens font des mulets & des jumares? Toute l'antiquité atteste ces faits singuliers. Plusieurs saints ont vu des satyres. Ce n'est pas un article de foi. La chose est très possible, mais elle a dû être rare. Il est vrai que les singes aiment fort les filles: mais nos filles ont de l'horreur pour eux, elles les craignent, elles les fuient. Cependant on ne peut douter de plusieurs unions monstrueuses, arrivées quelquefois dans les pays chauds. La peine prononcée dans les loix juives contre de tels accouplemens est une preuve incontestable de leur réalité, & il est fort probable qu'il est né des animaux de ces mélanges ignorés dans nos villes, mais dont on voit des exemples dans les campagnes.

CHAPITRE TRENTIÉME.

De la population.

LA population a-t-elle toûjours été abondante? Non sans doute; les peuples paresseux comme la plûpart des Américains, ont dû toûjours être en petit nombre; ils laissent leurs terres en friche; les fleuves

» aucune partie du corps. Ils » en ont l'obligation à la nature, & non à la prétendue » herbe dont le savant auteur » de la rue St. Jacques prétend qu'ils se frottent.

les inondent, des marais immenſes infectent l'air ; on reſpire des poiſons. La paucité de la race humaine rend la terre inhabitable, & cette terre abandonnée contribue à ſon tour à la dépopulation. Notre continent eſt tantôt plus, tantôt moins peuplé. Le nombre des citoyens Romains diminua ſenſiblement depuis les horribles ſcélérateſſes de *Sylla* & de *Marius*, juſqu'à celle du lâche *Octave* ſurnommé *Auguſte*, & de l'effréné *Antoine*.

L'eſpèce diminua beaucoup en France dans les guerres civiles juſqu'aux belles années du divin *Henri IV* : j'ai lu, dans je ne ſais quels livres, que ſous *Charles IX*, au tems de la St. Barthelemi, la France avait vingt-neuf millions d'habitans. Une pareille erreur ne mérite pas d'être réfutée.

Il eſt certain que la peſte, la guerre, la famine, l'inquiſition ont dépeuplé des royaumes entiers. D'un autre côté il y a des provinces trop peuplées, comme la baſſe-Allemagne, dont il eſt ſorti plus de vingt mille familles pour aller chercher des terres dans les colonies Anglaiſes. Le pays du pape manque d'hommes, celui des Provinces-Unies en regorge, la raiſon en eſt aſſez connue ; l'un eſt habité par des prêtres qui immolent les races futures à l'eſpérance d'un petit bénéfice, l'autre eſt peuplé des facteurs des deux mondes. Si on avait dit à *Trajan* dans ſon beau forum, *Londres ſera un jour ſix fois plus peuplée que votre Rome*, on l'aurait bien étonné.

L'Europe eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'était du tems de *Charlemagne* ? Oui, malgré les moines. Regardez Amſterdam, Veniſe, Paris, Londres, Milan, Naples, Hambourg & tant d'autres villes qui n'étaient alors que des villages très chétifs, ou qui n'exiſtaient pas.

La plus grande partie de la forêt Hercinie eſt cou-

verte de villes, de villages & de moiſſons. Le bois commence à manquer de nos jours preſque partout: notre Europe eſt ſi peuplée qu'il eſt impoſſible que chacun ait du pain blanc & mange quatre livres de viande par mois. Voilà où nous en ſommes: avons-nous trop de monde? n'en avons-nous pas aſſez?

Au reſte, ne négligeons jamais l'occaſion de remarquer l'épouvantable ridicule de ceux qui donnent à chaque enfant de *Noé* des centaines de milliards de deſcendans au bout de quelques années.

Un célèbre Ecoſſais (Mr. *Templeman*) a calculé que ſi toute la terre habitée était peuplée comme la Hollande, elle contiendrait 34720 millions d'hommes. Si comme la Ruſſie 455 millions ſeulement. L'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale & ſur les mœurs des nations*, aſſigne autour de neuf cent millions de têtes au genre-humain. Je crois qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Quand on ne ſe trompe que d'un million dans de tels calculs, le mal n'eſt pas grand. Je ne ſais ſi la terre manque d'hommes, mais certainement elle manque d'hommes heureux.

CHAPITRE TRENTE-UNIÉME.

Ignorances ſtupides, & mépriſes funeſtes.

QUoi que les phyſiciens paraiſſent condamnés à une ignorance éternelle ſur les principes des choſes, cependant la diſtance eſt prodigieuſe entr'eux & le vulgaire. Quelle différence, par exemple, des connaiſſances d'un grand artiſte en horlogerie & d'une dame qui achète ſa montre? Elle ne s'informe pas ſeulement de l'art qui a diviſé également les heures du jour. Il y a cent mille ames dans Paris qui en ſouflant le feu de

leurs cheminées, n'ont jamais feulement penfé à la méchanique par laquelle l'air entrant dans leur foufflet ferme enfuite la foupape qui lui eft attachée. Les dames, les princeffes, les reines, paffent une partie du matin à leur miroir, fans imaginer qu'il y a des traits de lumière qui forment un angle d'incidence égal à l'angle de réflexion. On mange tous les jours des membres, des entrailles d'animaux, en n'ayant pas même la curiofité de favoir ce qu'on mange. Le nombre eft très petit de ceux qui cherchent à s'inftruire des refforts de leurs corps & de leur penfée. De-là vient qu'ils mettent fouvent l'un & l'autre entre les mains des charlatans.

Le gros des hommes eft dans ce cas pour les chofes qui l'intéreffent le plus. La routine les conduit dans toutes les actions de leur vie; on ne réfléchit que dans les grandes occafions, & quand il n'eft plus tems. C'eft ce qui a rendu prefque toutes les adminiftrations vicieufes; c'eft ce qui a produit autant d'erreurs dans le gouvernement que dans la philofophie. En voici un exemple palpable tiré de l'arithmétique.

Le gouvernement de Suède eut autrefois befoin d'argent; le miniftre emprunta & créa des rentes perpétuelles à cinq pour cent comme avaient fait fes prédéceffeurs. L'argent valait alors vingt-cinq livres idéales le marc; ainfi le citoyen & l'étranger qui prêtèrent chacun quarante marcs, durent recevoir à cinq pour cent chacun deux marcs de rente, c'eft-à-dire, cinquante livres idéales; l'écu était alors à deux livres chimériques & demi, qu'on nommait cinquante fous chimériques. Ces deux marcs réels compofaient au rentier, vingt écus de rente qu'on appellait cinquante livres.

Cependant, les dépenfes augmentèrent, l'état s'obéra de plus en plus; l'argent manqua. On confeilla au mi-

niſtre de faire valoir le marc cinquante livres au-lieu de vingt-cinq, & par conſéquent de donner la dénomination de cinq livres à ce même écu qui n'en valait que deux & demi. Par la vertu de cette parole, il payera, diſait-on, toutes les rentes en idée, & il ne donnera réellement que la moitié de ce qu'il doit. On promulgue l'édit, l'écu en vaut deux tout-d'un-coup. Cinquante ſous numéraires ſont changés en cent ſous numéraires. Le ſot peuple à qui on dit que ſon argent a doublé de valeur dans ſa poche, ſe croit du double plus riche, & celui qui a prêté ſon argent a perdu en un moment & pour jamais la moitié de ſon bien. Mais qu'arrive-t-il de cette opération auſſi injuſte qu'abſurde ? Le gouvernement ne reçoit plus que la moitié des impôts; le cultivateur qui devait un écu, ou deux livres & demi idéales de taille, ne donne plus que la moitié réelle d'un écu; & le gouvernement en fruſtrant ſes créanciers, eſt bien plus fruſtré par ſes débiteurs. Il n'a d'autre reſſource que de doubler les impôts, & cette reſſource eſt une ruine. Rien n'eſt plus ſenſible que cet exemple.

On voit mille autres abus non moins pernicieux dans plus d'un état. On n'y remédie pas; on étaye comme on peut la maiſon prête à crouler, & on laiſſe le ſoin de la rebâtir à ſon ſucceſſeur qui n'en poura venir à bout.

Il y a des vices d'adminiſtration qui ſont plus contagieux que la peſte, & qui portent néceſſairement la déſolation d'un bout de l'Europe à l'autre. Un prince veut faire la guerre, & croyant que DIEU eſt toûjours pour les gros bataillons, il double le nombre de ſes troupes; le voilà d'abord ruiné dans l'eſpérance d'être vainqueur; cette ruine qui était auparavant la ſuite de la guerre, commence chez lui avant le premier coup de canon. Son voiſin en fait autant pour lui réſiſter; chaque prince de proche en proche double auſſi ſes armées; les campagnes ſont donc rava-

gées du double, le cultivateur doublement foulé a néceſſairement la moitié moins de beſtiaux pour engraiſſer ſes terres, la moitié moins de manœuvres pour l'aider à les cultiver. Ainſi tout le monde ſouffre à-peu-près également, quand même les avantages ſeraient égaux de chaque côté.

Les loix qui concernent la juſtice diſtributive, ont été ſouvent auſſi mal conçues que les reſſources d'une adminiſtration obérée. Les hommes ayant tous les mêmes paſſions, le même amour pour la liberté, chaque homme étant à-peu-près un compoſé d'orgueil, de cupidité & d'intérêt, d'un grand goût pour une vie douce, & d'une inquiétude qui exige une vie active, ne devraient-ils pas avoir les mêmes loix, comme dans un hôpital on fait prendre le même quinquina à tous ceux qui ont la fiévre tierce?

On répond à cela que dans un hôpital bien policé, chaque maladie a ſon traitement particulier. Mais c'eſt ce qui n'arrive pas; tous les peuples ſont malades en morale, & il n'y a pas deux régimes qui ſe reſſemblent.

Les loix de toute eſpèce qui ſont la médecine des ames, ont donc été compoſées preſque partout par des charlatans, qui ont donné des palliatifs, & quelques-uns même ont preſcrit des poiſons.

Si la maladie eſt la même dans le monde entier, ſi un Baſque a tout autant de cupidité qu'un Chinois, il eſt évident qu'il faut un régime uniforme pour le Chinois & pour le Baſque. La différence du climat n'a ici aucune influence. Ce qui eſt juſte à Bilbao doit être juſte à Pékin, pour la raiſon qu'un triangle rectangle eſt la moitié de ſon quarré ſur le rivage Atlantique comme ſur le rivage Indien; la vérité eſt une; toutes les loix différent; donc la plûpart des loix ne valent rien.

Un jurifconfulte un peu philofophe me dira, les loix font comme les règles du jeu, chaque nation joue aux échecs différemment. Chez les unes le roi peut faire deux pas, chez d'autres il n'en fait qu'un; ici on va à dame, là on n'y va pas. Mais dans chaque pays tous les joueurs fe foumettent à la loi établie.

Je lui réponds, cela eft fort bien quand il ne s'agit que de jouer. Je joue mon bien en Hollande en le plaçant à deux & demi pour cent, en France j'en aurai cinq. Certaines denrées payeront plus de droits en Angleterre qu'en Efpagne. Ce font-là véritablement des jeux dont les règles font arbitraires. Mais il y a des jeux où il va de la liberté, de l'honneur & de la vie.

Celui qui voudrait calculer les malheurs attachés à l'adminiftration vicieufe, ferait obligé de faire l'hiftoire du genre-humain. Il réfulte de tout ceci, que fi les hommes fe trompent en phyfique, ils fe trompent encor plus en morale; & que nous fommes livrés à l'ignorance & au malheur, dans une vie qui, tout bien calculé, n'a pas l'une portant l'autre trois ans de fenfations agréables.

Mais quoi! nous répondra un homme à routine, était-on mieux du tems des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs, & du grand fchifme d'Occident?

Je réponds que nous étions beaucoup plus mal. Mais je dis que les hommes qui font aujourd'hui à la tête des gouvernemens étant beaucoup plus inftruits qu'on ne l'était alors, il eft honteux que la fociété ne fe foit pas perfectionnée en proportion des lumières acquifes. Je dis que ces lumières ne font encor qu'un crépufcule. Nous fortons d'une nuit profonde, & nous attendons le grand jour.

Fin du tome quatrième.

TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

DIALOGUES.

